Domirent
197
v.4
MRS

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lesrprouvset04souv

LES RÉPROUVÉS ET LES ÉLUS.

SCEAUX. — IMPR. DE E. DÉPÉE.

LES

RÉPROUVÉS

ET

LES ÉLUS,

PAR ÉMILE SOUVESTRE.

TOME QUATRIÈME.

PARIS
W. COQUEBERT, ÉDITEUR,
RUE JACOB, 48.

1845

I

Soirée de Grisette.

C'est une étrange existence que celle de la femme qui choisit le théâtre, non pour y cultiver un art, mais pour y exposer sa beauté. Si elle *réussit*, vous la voyez subitement transportée de la loge ou de la mansarde au milieu de tous les raffinements de l'opulence. Hier, son cercle ne se composait que de commis marchands et de clercs d'avoué, aujourd'hui la voilà mêlée, par la galanterie, à ce que la naissance, la richesse ou la politique ont de plus renommé.

Comme tous les parvenus, du reste, elle apportera dans cette fortune inattendue, une exagération de luxe, d'égalité et de manières qui trahira son ancienne condition. Trop longtemps pauvre pour avoir appris à compter, elle sèmera l'or avec l'insouciance qu'elle mettait autrefois à semer les gros sous ; trop longtemps confondue dans les derniers rangs pour savoir tenir sa place dans les premiers, elle outrera le ton de l'aristocratie. Quoi qu'elle fasse, la liberté et le naturel manqueront toujours à ses grands airs ; on y sentira le rôle appris. Elle-même s'en lassera parfois. Ennuyée de ces plaisirs dispendieux qui ne lui rappellent rien, elle regrettera les joies faciles de ses pauvres années, cette vie de bohémien passée sous les toits, au milieu de la senteur des giroflées et du gazouillement des hirondelles, alors qu'on avait une seule robe, lavée le samedi soir pour la partie de campagne du dimanche, une seule collerette qu'on repassait dans un livre, et un chapeau de paille cousue dont on devait encore les rubans.

Ah! quelles belles promenades, quelles joyeuses parties! Que de danses, de rires, de chants, de plaisanteries. Si le cœur a tressailli une seule fois, c'est dans ces années de liberté et d'insouciance. Aussi, le souvenir en est-il toujours resté charmant. Aussi, vienne l'occasion, et la grande dame se refera grisette quelques heures pour retrouver ses folles gaîtés, boire du cidre et faire des farces.

C'était à une fantaisie de ce genre qu'il fallait attribuer le singulier désordre dans lequel se trouvait le logement de Clotilde. L'actrice, fatiguée des soupers fins et des roués de la fashion, avait voulu revenir à un de ses plaisirs d'autrefois, alors qu'elle chantait l'opéra-comique à la classe de M. Ponchard, et donnait, dans la loge de sa mère, des thés composés d'eau sucrée et de marrons. Les invités avaient été choisis en conséquence. C'étaient, outre Floridor, la nièce du cocher, grande élève du Conservatoire, noire et laide, mais qui avait adopté la danse pour faire valoir des formes capables de compenser tout le reste;

une modiste du troisième, moins occupée de coiffures que de bals masqués ; deux musiciens de Valentino et un jeune étudiant dentiste, récemment arrivé de Normandie; tous trois locataires des combles.

Euphrosine, liée depuis peu avec le co-intéressé d'un agent de change, était arrivée par hasard au moment de la soirée et avait été retenue par Clotilde; enfin, la société particulière de Madame Beauclerc complétait le cercle ; c'étaient, outre le cocher, la portière qui l'avait remplacée au Marais et une garde-malade à qui elle donnait le titre de cousine.

Tout ce monde réuni dans l'élégant salon de l'actrice, formait trois groupes principaux et distincts. Au fond se trouvait d'abord l'ex-portière avec ses chiens et sa compagnie ; les chiens dormaient dispersés sur deux divans et la compagnie jouait aux cartes en buvant du *vin cacheté*. La conversation était sur ce point peu active et se bornait à quelques réflexions philosophiques de Madame Beauclerc, entrecoupées, de loin en loin, par les grogne-

ments du cocher ou par les dictons égrillards de la garde-malade.

Le second groupe était composé de la future danseuse, qui interrogeait Euphrosine sur *son Monsieur*, d'un des musiciens lutinant la modiste, et du jeune Normand uniquement occupé de rougir et de chercher ce qu'il pourrait faire de ses mains. Après les avoir successivement employées à brosser son chapeau, à battre le rappel sur ses genoux et à effiler les glands du canapé, il venait enfin de suspendre ses deux pouces dans les emmanchures de son gilet, attitude qui lui donnait, pensait-il, un air d'aisance tout-à-fait parisien.

Enfin, près du foyer, se trouvaient l'autre musicien, Floridor, et Clotilde qui avait fait apporter une poêle dans le salon, et qui confectionnait des beignets aux pommes, en canezou de dentelle et en robe de soie.

Il y avait entre ce dernier groupe et le second un échange continuel de remarques, de rires et de plaisanteries, au milieu desquels

Floridor lançait, comme d'habitude, ses quolibets, tout en mangeant sournoisement les beignets les mieux réussis.

Clotilde s'en aperçut.

— Eh bien! qu'est-ce qu'il fait donc, s'écria-t-elle en retirant vivement l'assiette; il dévore tout, ce grand squelette-là? Tu ne peux pas attendre que j'aie fini mes beignets.

— Tu ne veux donc pas qu'ils finissent par la faim? objecta le comédien, en appuyant sur le mot pour faire sentir le calembour.

— Je veux que nous mangions tous ensemble, reprit l'actrice; dis donc Phrosine, prépare le couvert ma petite, voilà que j'ai bientôt plus de pâte.

— Faut alors que j'aille chercher une table? demanda la jeune fille.

— Non, non, reprit Clotilde; une table serait un genre trop vertueux; faut faire un repas de grisette; mets la nappe là, sur le divan.

— Je veux bien, s'il y avait une nappe.

— Est-elle princesse au moins depuis qu'el-

le a son tiers d'agent de change; prends la première chose venue.

— Un tire-botte ou un faux-col? fit observer Floridor.

— Je ne vois que ton écharpe de velours.

— Eh bien ! est-ce que c'est pas bon? reprit Clotilde, qui fit jaillir la friture autour d'elle ; approche seulement le cidre qui est là-bas.

— Et des verres?

— Parbleu ! ma chère, regarde, cherche ce qui pourra servir. S'il faut te dire tout, alors y a pas de plaisir.

— Attendez, reprit la modiste, qu'une pratique journalière avait rendue habile dans cette science d'expédients ; je vas vous aider. Quand on a un peu d'idée, on trouve toujours moyen de s'arranger. J'ai donné le mois dernier un déjeuner de six couverts avec deux assiettes. Dans le *petit dunkerque* nous trouverons tout ce qu'il faut.

Les deux musiciens se joignirent à la modiste et trouvèrent en effet sur les étagères de curiosités, les éléments d'un service complet.

Les coquilles d'huitres perlières et les cocos sculptés tinrent lieu de verres; les assiettes furent remplacées par des fragments de mosaïque, et l'on servit à chacun, en guise de fourchettes, une belle flèche madécasse armée de son arète. L'étudiant-dentiste seul fut favorisé d'un couvert chinois composé d'un cure-dents et de ses petits bâtons d'ivoire.

Un grand couteau en silex, destiné à découper, et deux urnes lacrymatoires métamorphosées en sucriers, complétèrent le service.

A sa vue Clotilde éclata de rire.

— A la bonne heure donc, s'écria-t-elle; voilà un couvert! Cristi! un carabin de septième année n'aurait pas mieux fait la chose. Y vous manque seulement des flambeaux, vu que le soleil se couche; eh bien! mes enfants, voici une manière de candélabre, qui servira en même temps de *surtout*. A ces mots elle apporta une mandoline indienne incrustée d'ivoire et percée de plusieurs ouvertures, dans lesquelles on plaça des bougies allumées. Floridor frappa trois coups sur un gong chi-

nois pour avertir que tout était prêt, prononça le *benedicité de Sardanapale, arrangé à l'usage du dix-neuvième siècle* : et chacun s'assit par terre autour du divan.

On avait déjà commencé à entamer le plat de beignets lorsqu'on frappa à la porte du salon.

— Tiens, qu'est-ce qui vient là? demanda Clotilde sans se déranger.

— Passez votre chemin, bonhomme, on a donné à votre père, cria Floridor.

— Il n'y a personne ajoutèrent les deux musiciens.

On frappa de nouveau.

— Entrez, dit Euphrosine, qui grignotait le beignet piqué à sa flèche malegache.

— La porte s'ouvrit et Marquier parut.

Le petit homme qui avait la vue basse fit d'abord quelques pas sans rien distinguer; mais il s'arrêta tout à coup devant l'étrange couvert et les convives qui l'entouraient.

Un hourrah général l'accueillit.

— Offre donc à Monsieur ses talons pour

s'asseoir, dit Floridor, en montrant le parquet.

— Monsieur est tambour de la garde nationale, ajouta un des musiciens.

— Donnez vos buffleteries, Mesdemoiselles.

— Et joignez-y ma bénédiction.

— Avec le moyen de s'en servir.

— Comment! s'écria Marquier étourdi et lorgnant autour de lui ; vous avez un *raout*, ma belle, et vous ne nous aviez point avertis.

— Non, dit le comédien, qui commençait son quatrième beignet, elle n'a pas voulu d'hommes comme il faut... par décence et vu qu'il se trouvait des demoiselles.

— Eh bien! pardieu! je m'invite, reprit Marquier.

— Servez une flèche à monsieur et faites-lui place, dit Clotilde ; je vous avertis seulement, mon petit, que nous prenons tous au même plat, comme les amis de Saint-Antoine.

— Monsieur en est, fit observer Floridor qui donna place au banquier près de lui.

— Je vois que c'est une orgie de grisette, reprit celui-ci en s'asseyant sur le tapis.

— Juste, cria Clotilde, on a droit d'être mauvais genre et on danse le cancan ; passez donc le plat au petit gros, vous autres.

— Ce sont des beignets? demanda Marquier, qui cherchait à en piquer un avec sa flèche sans pointe.

— Beignets de potiron au racahout, reprit gravement Floridor, communément nommés beignets des sultanes, vu l'emploi que les lorettes du grand seigneur font de ce légume savoureux.

— C'est moi qui les ai faits, interrompit Clotilde.

— Et le fauteuil rouge a tenu la queue de la poêle, acheva Floridor.

Marquier, qui était enfin parvenu à s'emparer d'un beignet, le déclara excellent.

L'actrice versa à boire, et la gaîté devint de plus en plus expansive.

Le cidre fini, on passa au vin muscat et du vin muscat au vin de Champagne. Les musi-

ciens, qui étaient gris se livraient à des plaisanteries équivoques; le jeune Normand, rouge comme une pêche en espalier, se défendait à chaque instant plus mal contre les agaceries de la nièce du cocher. Floridor seul avait conservé sa même figure blafarde et son même flegme effronté. Il continuait à manger, à boire, à lancer ses quolibets avec une continuité mécanique, tandis que Clotilde, folle de gaîté, dansait une polonaise des plus hasardées avec Marquier.

Mais après trois ou quatre tours de salon, elle se laissa tomber sur un divan en s'éventant avec un coussin.

— Ah! bah! vous n'avez pas le *chic*, s'écria-t-elle, on dirait que vous avez peur de vous échauffer.

— Près de vous, cela se comprend, dit le banquier, avec une galanterie égrillarde.

Clotilde le regarda par-dessus son épaule nue.

— Ah! si vous retombez dans le genre pair

de France, merci! dit-elle; j'en ai assez comme ça.

— En effet, reprit Marquier, qui jeta un coup-d'œil dédaigneux sur la réunion; je vois que vous vous ennuyez de la bonne compagnie.

— Tiens, c'est étonnant peut-être; vous ne parlez que de chevaux et de Bourse. Vous, surtout, vous êtes amusant comme un almanach de cabinet.

— Ah! ah! est-elle méchante, dit Marquier en s'efforçant de rire, vous voulez me taquiner, mais j'ai toujours été cité pour mon bon caractère, ma belle; je ne me fâche jamais.... mal à propos, et, la preuve c'est que je veux vous rendre un service.

— Avec combien de commission? demanda l'actrice hardiment.

— De commission, répéta Marquier un peu déconcerté; pardieu! vous m'y faites penser; au fait, j'ai droit à une commission, je la réclame.

— Voyons d'abord le service.

— Eh bien ! voici, ma belle, coutinua-t-il en se penchant vers elle et baissant la voix. J'ai cru m'apercevoir depuis quelque temps que vous étiez moins contente d'Arthur ; madame Beauclerc m'a même fait entendre que vous ne seriez pas éloignée de rompre ; ce qui ne m'étonne point... vu que j'ai moi-même à me plaindre de lui.

— Après ?

— Eh bien ! vous vous rappelez sans doute un Belge que je vous ai présenté il y a quinze jours.

— Ce monsieur qui a l'air d'un bonhomme de pain d'épice ?

— Il a deux cent mille écus de rente.

— C'est pas trop pour sa boule.

— Outre un million dans les fonds public.

— Qu'est-ce que ça me fait ?

— Cela peut vous faire beaucoup, si vous voulez.

— A cause ?

— A cause de l'effet que vous avez produit

sur M. Vankrof qui est prêt à vous offrir ses hommages.

— Pour de bon ! interrompit madame Beauclerc, qui venait de quitter le jeu et de s'approcher.

— Pour tout de bon ! répondit Marquier.

— Et y fera les choses.. comme y faut.

— Il souscrira à tous les désirs de votre fille !

— Si tu manques encore celui-là, n'y a plus qu'à aller se jeter dans la Seine ! dit la grosse femme avec énergie.

— Un bain de rivière, je n'en suis pas, répliqua l'actrice.

— Mais songe donc, malheureuse ! reprit la mère Beauclerc...

Clotilde interrompit.

— Ah ! si vous allez recommencer vos monologues, je file, dit-elle avec humeur ; ça m'ennuie à la fin d'entendre toujours répéter la même chose. C'est vous qui m'avez mise avec Arthur, après tout.

— Parce qu'alors il avait de quoi ! reprit

l'ancienne portière; mais maintenant c'est fini ; tu le sais bien ; si tu le gardes, c'est qu'y t'a ensorcelée ?

— Lui !

— Tu en as besoin comme une nouvelle mariée de son mari.

— Ah ! par exemple ! s'écria Clotilde, visiblement blessée ; voilà qui est un peu foncé de couleur ! moi je suis amoureuse ! ah ! ah ! ah ! mais vous me croyez donc bête à bâter ?

— Pourquoi est-ce que tu tiens au Luxeuil alors ?

— Qui vous a dit que j'y tenais ?

— Puisque tu le gardes !

— Parbleu ! on garde bien ses vieilles pantoufles... quand on les a.

— Alors tu consentirais à rompre ?

— Je m'en moque pas mal.

— Eh bien, nous allons voir, reprit vivement madame Beauclerc, si tu n'as pas menti : tu vas écrire tout de suite au monsieur pour lui dire de chercher fortune ailleurs ; aussi

bien tu es dans ton droit, voilà deux mois qu'y ne t'as pas payé la pension.

— Et vous ne devez plus espérer qu'il la paie, fit observer Marquier, ses affaires sont dans un état désespéré ; moi-même je me trouve compromis pour une somme énorme.

— Entends-tu ça ? dit madame Beauclerc, en posant sur le guéridon tout ce qui était nécessaire pour écrire ; voudrais-tu garder un homme ruiné... pour qu'y te mange tout... et que tu deviennes la dernière des dernières ?... faudrait avoir bien peu de cœur.

Clotilde prit la plume sans répondre. En voyant tarir le flot d'or dans lequel Arthur l'avait jusqu'alors laissée puiser, elle s'était dit à elle-même toutes ces choses, et l'ouverture faite par Marquier la trouvait beaucoup mieux disposée qu'elle ne voulait le paraître et que sa mère ne semblait le supposer. Sous son apparence légère, Clotilde cachait, comme toutes ses pareilles, une avidité native qui réglait tous ses goûts. Ce n'était pas de l'avarice, car l'avarice suppose l'esprit de conservation, mais

cet instinct des courtisanes qui les tourne vers la richesse comme le fer se tourne vers l'aimant.

Elle trempa la plume dans l'écritoire et écrivit avec quelque lenteur les lignes suivantes :

« Mon pauvre Tutur,

« Y me dize tous, depuis si l'ontan, qu'y faut nous séparé, que sa m'en donn la migrainn ; n'y a pas moien autrman d'avoir du repau ; aussi je me résign ; fée com' moi, et cherche ailleur une bonne fille qui remplace ta fidèle amie.

« CLOTILDE. »

La mère Beauclerc, qui avait mis ses lunettes pour lire par-dessus l'épaule de sa fille, battit des mains.

— Bravo ! ma biche, s'écria-t-elle ; c'est tourné comme aurait pu le faire un rédacteur-écrivain public. S'il se fâche après ça, c'est qu'il a un bien mauvais caractère. Ah ! mais, minute ; avant de fermer, redemande-lui ton

collier, qu'il avait pris pour faire réparer : les bons comptes, comme on dit, font les bons amis.

L'actrice reprit la plume, et écrivit :

P. S. « Renvoie-moi le collié de perle fine aveq le fermoire d'émail. Je tien à tout se qui me rapèle ton souvenire chérie. »

Elle écrivit ensuite l'adresse, et donna la lettre à la grosse femme, qui la baisa au front.

— Va, tu es une fille raisonnable, dit-elle avec attendrissement ; aussi le bon Dieu t'en récompensera. Je vas descendre moi-même pour jeter ton billet dans la boîte ; maintenant, tu peux t'amuser, ma biche ; tout ira bien.

La mère Beauclerc sortit, et Clotilde rejoignit ses invités, qui jouaient à la main chaude à l'autre extrémité du salon.

La gaîté était bruyante, et chaque incident amenait quelque quolibet de la part de Floridor, dont les gravelures devenaient de plus en plus transparentes. L'intervention de Clotilde et de Marquier donnèrent au jeu un nouvel essor.

Autant le banquier avait l'air gauche dans le monde aristocratique où le hasard l'avait implanté, autant il semblait à l'aise dans un autre milieu. Le mauvais ton lui était si naturel, que pour le prendre il n'avait qu'à se laisser aller ; aussi, au bout de quelques instants, était-il devenu le héros de la réunion. Heureux de pouvoir faire jouer à l'étudiant-dentiste le rôle qu'il avait l'habitude de jouer lui-même, il le prit pour but de ses plaisanteries, et lui retourna toutes les mystifications apprises ailleurs à ses propres dépens. Quand il fallut se séparer, il envoya le Normand complètement hébêté à l'omnibus de la barrière du Trône, en lui persuadant qu'il logeait à Vincennes. Pendant ce temps, un des musiciens reconduisait chez elle la nièce du cocher, et Floridor regagnait sa chambre garnie dans la calèche d'Euphrosine.

Au moment de prendre congé de Clotilde, Marquier lui demanda quand il pourrait lui conduire M. Vankrof.

— Venez quand vous voudrez, répondit

l'actrice; demain, si le cœur vous en dit: je n'ai pas de répétition.

— Alors vous serez ici?

— Tout le jour.

Le banquier promit de venir avec son protégé, et salua pour partir; mais, en ouvrant la porte, il parut se raviser.

— Pardon, dit-il; je fais une réflexion : demain, Arthur aura votre lettre; dès qu'il l'aura lue, il ne peut manquer d'accourir. Si, en conduisant ici mon ami Vankrof, j'allais le rencontrer?...

— Eh bien!...

— Je crains que cela n'amène quelque scène désagréable...

— C'est-à-dire que vous avez peur, mon petit homme.

— Moi! quelle plaisanterie! De quoi pourrais-je avoir peur, ma belle? Ce que j'en dis, c'est pour vous... et pour mon ami Vankrof. Si vous pouviez nous recevoir le soir dans votre loge... Arthur n'y vient jamais.

— Je le veux bien, mais alors il faut que je vous donne un billet de passe.

— Comment?

— Ce polisson de directeur ne veut plus nous laisser recevoir au théâtre que nos parents.

— Ah! bah!

— Je vais attester que vous êtes deux cousins... du côté de mon père... ce qui est possible, vu que je ne l'ai jamais connu. Si la portière vous dit quelque chose, vous lui fermerez la bouche avec une pièce de cent sous. Elle n'a jamais su résister à ça, la mère Lampou.

Le banquier promit de rappeler le moyen à son compagnon, et Clotilde lui écrivit l'autorisation nécessaire pour arriver le lendemain jusqu'à sa loge.

Rentrée dans sa chambre, elle y trouva madame Beauclerc, qui, tout en la déshabillant, s'informa de ce que Marquier venait de lui dire, et de ce que l'on pouvait espérer de ce Melchior Vankrof. Clotilde ne l'avait vu que deux ou trois fois, mais elle en avait entendu

parler à de Luxeuil et à ses amis comme d'un des plus riches étrangers de Paris. Son oncle, d'abord batelier sur l'Escaut, puis négociant-armateur, lui avait laissé en mourant une fortune de plusieurs millions que Melchior apprenait à manger noblement, c'est-à-dire à force de vices.

Tous ces détails ravirent l'ancienne portière.

— C'est le bon Dieu qui t'envoie ce monsieur, ma biche, dit-elle avec une sorte d'onction ; je savais bien qu'y t'arriverait comme ça quéq'bonne chance un jour ou l'autre... J'avais encore *fait un cierge* pour toi à Saint-Roch le mois dernier. On a beau dire, vois-tu, que c'est des superstitions de Jésuites ; moi j'ai toujours eu un fond de religion ; aussi, tu vois que ça ne m'a pas trompée ! Maintenant c'est à toi de profiter de l'occasion. Tu vas avoir une belle boule en main !...

— Une belle boule ! répéta Clotilde ; c'est pas celle de M. Vankrof, toujours ; on dirait un potiron avarié.

— Y s'agit pas de plaisanteries, ma chère, interrompit la grosse femme choquée du peu d'effet produit par son discours ; je parle sérieusement.

— Tiens, ça vous est égal à vous le physique de l'individu, reprit hardiment l'actrice ; mais moi c'est autre chose. Après tout, Tutur était un beau garçon, tandis que ce M. Melchior est un vrai hérisson... Mon Dieu ça ne m'empêchera pas de bien le recevoir, ajouta-t-elle en voyant le mouvement d'impatience de sa mère ; on fera tout ce qu'il faudra ; mais on a bien le droit de faire la différence peut-être !

Madame Beauclerc secoua la tête et poussa un gros soupir.

— Ah ! les jeunesses, murmura-t-elle ; ça a-t-il des idées petites ! On voit bien, pauvres créatures que vous ne connaissez encore rien de rien à la vie... ou plutôt, vois-tu, j'en reviens à mes moutons ; tu as un faible pour ce monsieur de Luxeuil.

Clotilde haussa les épaules sans répondre,

et acheva de se déshabiller en chantonnant.

La vérité était qu'elle regrettait Arthur, non pour lui-même, mais par suite de la comparaison avec Melchior. Derrière le calcul de la courtisane il y avait le goût de la femme qui répugnait à l'échange, bien qu'en s'y soumettant.

Puis, comme il arrive toujours, au moment de rompre cette liaison, elle y trouvait des charmes auparavant inaperçus : sa mémoire lui rappelait mille souvenirs endormis, réveillait mille riantes images !...

La mère Beauclerc était déjà sortie depuis longtemps et l'actrice, demi-nue, continuait à rouler ses papillottes avec distraction, lorsque ses yeux, fixés sur le miroir, virent tout-à-coup la portière de velours se soulever doucement et la tête d'Arthur apparaître.

Elle se retourna avec un cri...

— Chut ! interrompit de Luxeuil, en imposant silence de la main.

— Vous ici ! reprit-elle stupéfaite.

— La femme de chambre causait dans l'es-

calier, reprit le jeune homme, la porte était ouverte, je suis entré comme un voleur.

— Alors personne ne t'a vu?

— Personne.

Une folle idée traversa l'esprit de l'actrice. Arthur n'avait point encore reçu sa lettre ; il ignorait ses intentions ; la rupture pouvait être remise au lendemain, et avant de tenter une nouvelle liaison, elle trouvait l'occasion de faire au passé un tendre et dernier adieu ; le projet fut aussitôt accepté que conçu, et courant à la porte par laquelle de Luxeuil venait d'entrer, elle la referma vivement et poussa le verrou.

II

Rupture.

Le jour, depuis longtemps levé, pénétrait à travers les doubles rideaux et inondait la chambre de joyeuses clartés : assis sur un fauteuil près de la fenêtre, Arthur écrivait un billet tandis que Clotilde, encore couchée, luttait contre un reste de sommeil. Tout-à-coup on frappa à la porte.

— Ouvrez, balbutia l'actrice qui oubliait avoir fermé la veille.

— C'est le valet de monsieur de Luxeuil, dit la femme de chambre du dehors.

Arthur alla tirer le verrou.

A sa vue la femme de chambre fit deux pas en arrière.

— Monsieur est là ! s'écria-t-elle.

— Sans que vous le sachiez, répliqua l'actrice, ce qui prouve qu'on entre ici comme sur le Pont-Neuf. Voyons, préparez-moi tout ce qu'il faut pour me lever.

Elle s'était mise sur son séant et avait ôté sa coiffure de nuit pour relever ses cheveux. Arthur reparut bientôt des lettres à la main et s'approcha de la fenêtre pour les lire, tandis que l'actrice se faisait chausser et passait une robe de chambre de cachemire blanc.

Il parcourut d'abord l'adresse de plusieurs billets, à travers le papier desquels on apercevait des colonnes de chiffres annonçant clairement des mémoires de créanciers, puis une lettre plus volumineuse avec le timbre de Bayeux, et enfin une douzaine de circulaires portant l'inévitable estampille des frères Bi-

dault. Il rejeta le tout sur la table, sans rien ouvrir, s'arrêta à une petite missive, dont l'enveloppe glacée exhalait une forte odeur d'ambre, et en examina la suscription.

— Dieu me pardonne! on croirait que c'est votre écriture, ma chère, dit-il, en se tournant vers Clotilde, voyez donc?

L'actrice jeta un regard sur la lettre et ne put retenir une exclamation.

— Est-ce que vous m'auriez vraiment écrit? demanda de Luxeuil.

— Pourquoi pas? répliqua-t-elle en prenant son air résolu.

— Diable! c'est une faveur rare, reprit Arthur d'un ton légèrement ironique, et cela ne vous arrive d'habitude que dans les occasions solennelles; il y a donc quelque chose de nouveau?

— Ça se peut.

— Quelque négociation diplomatique trop délicate pour être traitée de vive voix?

— Justement.

— Vous piquez ma curiosité et j'ai hâte de connaître...

— Ça vous est facile, dit Clotilde, qui faisait évidemment provision d'assurance pour l'explication dont elle était menacée.

Malgré son prétendu empressement, de Luxeuil brisa le cachet et dégagea le billet de son enveloppe avec une visible lenteur : il savait que les autographes de Clotilde se payaient en général fort cher, et qu'elle n'écrivait que pour des réclamations sérieuses. Aussi, cherchait-il, tout en dépliant la lettre, le moyen d'éluder la demande qu'il prévoyait sans la connaître. L'actrice, de son côté, s'était placée devant son miroir en fredonnant et suivait de l'œil tous les mouvements du jeune homme. Lorsqu'il commença la lettre, celui-ci crut à une plaisanterie, et ce fut seulement arrivé au *post-scriptum* que la chose lui parut sérieuse. Encore eut-il besoin de lire une seconde fois pour s'en assurer.

Bien que cette rupture ne pût le surprendre, il en demeura un instant étourdi, mais il se

remit presque aussitôt. Dans la carrière galante qu'il avait parcourue, de pareils évènements étaient trop ordinaires pour qu'il n'y eût point pensé d'avance : c'était un de ces échecs prévus pour lesquels la fashion avait établi certaines règles que l'on ne pouvait violer sans s'exposer au ridicule. Quel que fût le dépit, il fallait, comme le gladiateur, tomber selon les traditions du cirque et dans l'attitude voulue.

De Luxeuil comprima donc son premier élan ; il tourna la lettre en tous sens, comme s'il eût voulu s'assurer qu'elle ne renfermait rien de plus, la parcourut de nouveau pour gagner du temps et mieux se remettre, puis, se tournant vers Clotilde, qui continuait à défaire ses papillottes :

— Comment donc ! ma chère, dit-il avec une colère contenue qui s'efforçait d'imiter l'ironie, mais vous avez un véritable talent épistolaire. Sauf l'orthographe, qui vise un peu trop au pittoresque, votre lettre me paraît un chef-d'œuvre.

— Oh! vous pouvez vous en moquer, dit Clotilde, embarrassée de la tranquillité d'Arthur; je l'ai écrite comme j'ai pu, et bien malgré moi.

— Pourquoi cela? reprit de Luxeuil, vous étiez complètement dans votre droit; le terme peut être indifféremment déclaré par le propriétaire ou par le locataire.

— Eh bien! merci, s'écria Clotilde, vous me regardez alors comme un appartement à louer? Du reste, je vous permets tout, vu que vous devez m'en vouloir.

— Moi! interrompit de Luxeuil en riant avec effort; oh! charmant! elle me croit contrarié.

Clotilde le regarda d'un air de surprise mêlé de dépit.

— Ça vous est donc égal? s'écria-t-elle.

— Du tout, reprit Arthur; ne voyez-vous pas, au contraire, que je suis désespéré... Comment pourrait-on perdre sans regret des charmes... qui augmentent chaque jour.

Clotilde se mordit les lèvres. Depuis quel-

que temps en effet, elle luttait contre un embonpoint toujours croissant, et qui lui inspirait de sérieuses inquiétudes.

— Malheureusement, je devais m'attendre à cet abandon! continua de Luxeuil, qui comprit qu'il avait touché le point sensible; il y a maintenant à Paris trop d'Orientaux amoureux des beautés développées... Je parie, ma chère, que vous êtes en pourparlers avec l'ambassade ottomane.

L'actrice haussa les épaules.

— Dans ce cas, tenez bon, continua Arthur, du même accent persiffleur; la beauté est pour ces messieurs une question de poids, et vous avez à cet égard un avenir incalculable!...

— Ah! vous m'ennuyez à la fin! s'écria Clotilde poussée à bout; si j'engraisse physiquement plus que de raison, vous, mon cher, vous maigrissez pécuniairement plus qu'il ne faudrait.

Ce fut au tour d'Arthur de se mordre les lèvres.

— C'est gentil de faire le millionnaire, continua-t-elle aigrement, mais il ne faut pas que ce soit avec l'argent du carrossier, du maquignon et du tapissier. Croyez-moi, mon petit, il est temps de mettre de l'ordre dans vos affaires et de vous corriger de vos vices.

— Vous remarquerez que j'en ai déjà un de moins, fit observer de Luxeuil, qui regarda l'actrice; mon *plus gros vice*. Quant aux autres, je m'en corrigerai avec l'aide de Dieu et de mes créanciers. Je n'en suis pas moins touché de votre sollicitude, ma belle, et, pour la reconnaître, je vous donnerai un bon conseil.

— Je n'en veux pas.

— Parce que vous ne pourrez jamais me le rendre, n'est-ce pas? mais je vous en fais cadeau. Vous avez, sans doute, déjà trouvé l'heureux infortuné qui doit me remplacer.

— Oui, je l'ai trouvé! interrompit Clotilde aigrement, et je peux choisir entre plusieurs, si je veux.

— Ne choisissez pas! reprit Arthur.

— Pourquoi cela?

— Parce qu'il vaut mieux les garder tous.

L'actrice lui lança un regard flamboyant.

— S'ils oubliaient les fins de mois comme certaines gens que je connais, c'est possible, dit-elle avec intention ; mais il y a un millionnaire... oui, Monsieur, un millionnaire... seulement il n'est pas grand seigneur ! ce qui fait qu'il ne se croit pas obligé d'être insolent, et qu'il paie ses dettes. Ça vous paraît bien mauvais genre, hein ?

Arthur avait avidement recueilli le renseignement qui venait d'échapper à l'actrice, mais il ne laissa rien paraître.

— Mon Dieu ! vous appuyez bien sur le mérite de payer ses créanciers, dit-il avec une hauteur railleuse ; est-ce que, par hasard, je resterais votre débiteur? Voyons, dans ce cas ; réglons nos comptes : donnez votre chiffre.

Quelle que fût son impudence, mademoiselle Beauclerc recula devant une demande faite de cette manière et sur ce ton.

— Il ne s'agit point de cela, dit-elle, je ne vous ai point parlé de moi.

— Ah! j'y suis, s'écria de Luxeuil, en retournant la lettre de l'actrice qu'il tenait toujours à la main; ce billet a dû être écrit hier soir?

— Certainement, dit Clotilde.

— Avant mon arrivée.

— Eh bien!

— Eh bien! alors, ma chère, je n'avais aucun droit de me présenter ici; notre contrat de mariage était déchiré; vous ne m'avez reçu que par hospitalité, pour me rendre service, et tout service rendu mérite récompense.

Et parlant ainsi, il avait tiré de sa poche un portefeuille dans lequel il prit un billet de banque qu'il présenta à Clotilde. Celle-ci devint pourpre. En voyant de Luxeuil ouvrir sa lettre, elle s'était préparée à combattre ses reproches, et sa froideur moqueuse l'avait déjà déconcertée, mais ce dernier acte mit le comble à son désappointement. Habituée à

recevoir le prix de ses complaisances sous des formes qui en déguisaient la honte, elle avait mis sa dignité à éviter tout ce qui révélait trop clairement le marché ; là était, à ses propres yeux, l'étroite limite qui la séparait de la prostituée. Aussi cette offre de paiement immédiat et direct lui sembla-t-il le plus sanglant de tous les outrages. Elle recula avec un geste violent.

— Par exemple ! s'écria-t-elle, il faut que vous soyez bien insolent !...

— D'offrir si peu, interrompit Arthur, qui feignit de se méprendre sur le motif de l'indignation ; je puis augmenter la somme, ma chère.

— Sortez d'ici, cria Clotilde, dont les yeux lançaient des flammes et qui lui montra la porte ; sortez d'ici tout de suite où j'appelle !

De Luxeuil éclata de rire.

— Il faut avouer que les rôles sont singulièrement intervertis, dit-il, ravi de la fureur de l'actrice ; c'est moi que l'on congédie et

c'est vous qui menacez!... décidément vous n'êtes point dans votre bon sens.

— Ah! quel gueux! s'écria Clotilde à qui le sang-froid d'Arthur donnait des transports de rage.

— Le mot est peu littéraire, fit observer celui-ci en ricanant, mais il avait cours sans doute dans la loge de la mère Beauclerc. Du reste, je ne veux pas vous retenir plus longtemps, ma belle; vous attendez peut-être votre millionnaire et je craindrais que ma présence ne l'effarouchât. Je vais m'occuper sur-le-champ de vous faire renvoyer le bracelet que vous voulez bien garder en mémoire de moi... ce qui est une résolution pleine de sagesse: car toute liaison peut se rompre, mais *les souvenirs restent!...*

Il prit sa canne, son chapeau, et déposant sur la toilette le billet de banque:

— Si je dois davantage, vous enverrez votre quittance, dit-il, ceci est une dette d'honneur... comme toutes les dettes qu'on ne peut avouer.

Il venait de sortir lorsque la porte opposée s'ouvrit pour donner passage à la mère Beauclerc.

Sa fille s'était laissée tomber sur le divan.

— Qu'est-ce que c'est? Comment, tu pleures! s'écria la grosse femme.

L'actrice pleurait en effet, mais de rage.

— Ah! le misérable, le sans-cœur, balbutiait-elle.

— C'est donc vrai que tu l'as reçu?

— Oh! je me vengerai! à tout prix je me vengerai!

Elle arrachait avec fureur les torsades du coussin placé près d'elle. La mère Beauclerc le retira.

— Faut pas *dégraboliser* les meubles pour ça, interrompit-elle. Qu'est-ce donc qu'il t'a encore fait, ce gredin-là?

— Ce qu'il m'a fait, répéta Clotilde en fermant les poings; je ne pourrai jamais vous dire tout. D'abord, il a ri de ma lettre... Il a eu l'air content d'avoir son congé.

— Par exemple!

— Il m'a traitée comme la dernière des créatures.

— Toi?

— Parce que j'engraisse!

Madame Beauclerc bondit sur elle-même.

— Ah! le brigand, s'écria-t-elle, il veut te déprécier... Pourquoi que je ne me suis pas trouvée là!

— Et bien pis que tout ça, reprit Clotilde d'une voix entrecoupée.

— Encore pis, répéta la grosse femme hors d'elle.

— Il a osé...

— Quoi donc?

— M'offrir de l'argent...

L'exaspération de l'ex-portière au lieu de grandir, parut s'arrêter tout-à-coup.

— Ah! il t'a offert... de l'argent, reprit-elle en regardant instinctivement autour d'elle...

Son œil rencontra le billet de banque laissé par de Luxeuil.

— C'est sans doute ça, dit-elle en avançant la main.

— Donnez, s'écria Clotilde, je veux le lui renvoyer en morceaux.

Mais la mère Beauclerc avait reculé de trois pas avec le billet.

— Lui, c'est un polisson, dit-elle ; mais son argent n'a aucun tort à ton égard.

— Je vous dis que je n'en veux pas.

— Alors, c'est moi qui le garderai.

— Non, rendez-moi ce billet, entendez-vous ; rendez-le moi, il me le faut.

L'actrice, irritée, poursuivait madame Beauclerc, qui cherchait à lui échapper ; enfin celle-ci fourra le précieux papier dans son châle, et, y appuyant les deux mains.

— Vous ne l'aurez pas, Clotilde, s'écria-t-elle, quand vous devriez m'arracher la vie.

Il y avait dans le mouvement de la portière et dans l'énergie de son accent quelque chose de si grotesquement majestueux, que Clotilde s'arrêta tout-à-coup : la pose de la grosse

femme défendant son billet lui rappela celle du fameux écuyer de Franconi défendant son drapeau, et, prise d'une subite gaîté, elle éclata de rire.

Madame Beauclerc, habituée à ces changements d'humeur n'en parut ni surprise ni blessée.

— Riez, folle que vous êtes, dit-elle en haussant les épaules, mais, pendant ce temps, l'heure de la répétition arrive.

— Ah! fichtre! je n'y pensais plus! s'écria Clotilde, dont la pensée avait déjà pris un autre cours. C'est ce méchant gant-jaune qui m'a fait perdre mon temps. Je serai encore à l'amende. Voyons, il faut pourtant que je déjeune avant de partir.

— Tout est prêt, fit observer la vieille femme; vous n'avez qu'à passer au salon.

Mademoiselle Beauclerc essuya quelques traces de larmes qui restaient sur ses joues, s'arrêta un instant en passant devant sa psyché pour lisser ses cheveux, puis sortit en fredonnant.

Sa mère fit de la tête et des yeux un mouvement qui voulait dire :

— Est-elle heureuse de m'avoir !

Puis tournant autour de la chambre, elle se mit à ranger machinalement et arriva près de la table sur laquelle de Luxeuil avait posé ses lettres.

— Tiens, grommela-t-elle, il a laissé sa correspondance... sans l'ouvrir... savoir ce que ça peut-être !

Elle chercha ses lunettes, prit les lettres l'une après l'autre, et les entr'ouvrant, avec une adresse qui eût révélé à elle seule son ancienne profession, elle lut quelques mots constatant des réclamations de créanciers ; mais arrivée à la lettre plus volumineuse de Vorel, tous ses efforts furent inutiles. L'enveloppe, en papier épais et soigneusement cachetée, ne laissait rien paraître; elle la retourna quelque temps entre ses doigts avec le sentiment d'inquiétude et de convoitise du chat qui aperçoit un mets friand dont il est séparé par une vitre ; enfin son regard s'arrêta sur

le timbre de Bayeux qui coupait en deux l'adresse.

— Bayeux, reprit-elle, c'est pas loin de là qu'est la jeune dame que Marc protège ; je lui ai promis d'avoir l'œil ouvert... peut-être bien que ça pourra lui servir...

A ces mots elle glissa la lettre dans la poche de son tablier, et regagna sa chambre.

Pendant ce temps Arthur suivait le boulevart, livré à des réflexions singulièrement agitées. Son dépit avait d'abord été maintenu par la nécessité de faire bonne contenance devant Clotilde, puis par le plaisir de l'humilier ; mais lorsqu'il se retrouva seul, toute sa physionomie s'évanouit. Depuis longtemps sur cette pente glissante qui devait le conduire, un peu plus tôt ou un peu plus tard, au fond de l'abîme, il comprit que l'abandon de l'actrice était l'avant-coureur de tous les autres désastres. C'était la première pierre qui se détachait de cet édifice de luxe et de plaisirs désormais sans base et maintenu seulement par l'habitude.

Puis il faut bien le dire, Clotilde avait acquis sur lui l'inexplicable ascendant qu'acquièrent presque infailliblement les courtisanes et qu'elles savent conserver, sans esprit, sans amour, sans beauté! Cet homme qui n'avait connu aucune des affections de la famille, qui riait de toutes les nobles passions, et dont toute la vie prouvait l'insensibilité, cet homme avait besoin de Clotilde; il l'aimait à sa manière, par vanité, par habitude, par sensualité! L'idée de ne plus l'avoir pour maîtresse éveillait en lui des mouvements de regrets furieux; son unique pensée était de deviner celui qui la lui avait arrachée et de se venger!

Mais pour cela il fallait se hâter, car une fois la nouvelle liaison de l'actrice déclarée, toute provocation devenait ridicule. L'usage qui permet de se battre pour sa femme ou pour une maîtresse du grand monde défendait une pareille vengeance à propos de Clotilde. Près d'elle le rival n'était qu'un remplaçant. Pour pouvoir se venger décemment de ce der-

nier, il fallait donc trouver un prétexte de querelle avant sa prise de possession.

Mais l'important était de le découvrir. De Luxeuil chercha longtemps sans pouvoir arrêter ses soupçons; la qualité de millionnaire donnée par l'actrice à son successeur l'embarrassait. Fallait-il regarder ce titre comme un trope ou comme une réalité? Dans le premier cas, le cercle des suppositions devenait trop immense; dans le second, il se faisait trop restreint.

Il en était donc toujours aux mêmes incertitudes, lorsqu'une main se posa sur son épaule; c'était de Cillart qui venait de descendre de voiture avec d'Alpoda et Dovrinski.

— Eh bien! c'est comme cela que vous vous trouvez à nos rendez-vous? dit le garde-du-corps en souriant.

— Quel rendez-vous? demanda de Luxeuil.

— Quoi! vous avez oublié que nous allons ce matin chez le Belge?

— M. Vankrof?

— Vous vouliez voir sa galerie, et nous avions pris jour.

Arthur se frappa le front.

— C'est juste! s'écria-t-il, je me rappelle maintenant...

— Nous venons de votre hôtel.

— Je vous dois alors des excuses...

— Nullement; vous voilà, nous allons entrer.

III

M. Vankrof.

De Cillart s'était arrêté devant la porte d'un vaste hôtel, dont le péristyle était soutenu par des colonnes de stuc. Il entra avec ses compagnons, et tous quatre arrivèrent à un vaste escalier, couvert de tapis précieux et bordé de vases de marbre garnis de plantes rares. Ils traversèrent un large palier, au milieu duquel s'élevait une naïade de bronze versant l'eau dans une vasque marine, et se trouvèrent enfin dans une antichambre où attendaient plusieurs laquais en livrée. L'un

d'eux leur ouvrit un salon somptueusement décoré, tandis qu'un second allait les annoncer à M. Vankrof.

D'Alpoda plaça son lorgnon entre la joue et le sourcil et l'y retint au moyen de cette grimace qui nous a été transmise par le dandysme d'outre-mer; il promena autour de lui un regard rapide.

— Eh bien, ce n'est pas trop hollandais tout cela, dit-il avec un accent moqueur dans lequel perçait l'envie ; il faut que ce M. Vankrof ait près de lui quelqu'un qui s'y entende.

— Personne, répliqua de Cillart, c'est lui-même qui s'occupe de tout.

— Ah! bah! Est-ce qu'on aurait du goût sur l'Escaut.

— On a de l'argent qui en tient lieu. Tout ce que vous voyez ici n'est qu'imitation; ces consoles sont copiées sur celles du Louvre, cet éclairage sur celui de la galerie Aguado, ces socles sur ceux de Munich, seulement on y a mis le prix, et l'imitation est parfaite.

— Ah! j'entends, reprit d'Alpoda, notre

Belge se livre à la contrefaçon sous toutes les formes. Eh bien, à la bonne heure, j'aime que l'on soit de son pays. En définitive, son hôtel est magnifique et tout m'y semble parfaitement à sa place... excepté lui. Comprenez-vous un pareil type vivant familièrement au milieu des Antinoüs et des Apollons !

— Mon Dieu ! n'en dites pas de mal, reprit de Cillart; quel qu'il soit, il n'a qu'à vouloir pour vous enlever vos amis et votre maîtresse.

— Parce que ?...

— Parce qu'il est millionnaire.

Arthur qui était demeuré muet jusqu'alors tressaillit à ce mot. En cherchant l'homme qui le supplantait, sa pensée ne s'était pas reportée une seule fois sur le Belge, et maintenant un seul mot prononcé par hasard réveillait en lui mille souvenirs. Il se rappela tout-à-coup l'admiration que M. Vankrof avait exprimée devant lui pour la beauté de Clotilde, sa demande de lui être présenté, les avances indirectes faites à l'actrice, et qui ne lui avaient semblé alors que de banales galante-

teries, mais auxquelles il trouvait maintenant une signification évidente.

Toutes ces réflexions, qui surgirent à la fois dans son esprit, furent pour lui comme une révélation. Cependant il doutait encore, lorsqu'un domestique vint les avertir que M. Vankrof les attendait.

Ils traversèrent plusieurs salons garnis de tableaux, d'antiquités, de meubles précieux, et arrivèrent à une sorte d'atelier que le Belge appelait son cabinet d'étude.

C'était une vaste pièce que l'on eût pu prendre au premier abord, pour la boutique d'un marchand de curiosités. Les différents fournisseurs de M. Vankrof y déposaient les objets qui lui étaient proposés, et, avant d'en faire l'acquisition, le Belge les soumettait à un examen minutieux. On y voyait des tableaux dépouillés de leurs cadres, des poteries péruviennes, des guipures de Flandre, des collections minéralogiques et des tissus indiens. M. Vankrof en robe de chambre, au milieu de ce capharnaüm, allait d'un objet à

l'autre, le faisant placer et déplacer, donnant des ordres de cet accent rude et haut habituel à ses compatriotes. C'était un homme de quarante ans, à large encolure, à tournure épaisse, dont les traits justifiaient, vu la grossièreté du dessin et la couleur, cette dénomination de bonhomme de pain d'épice, donnée par Clotilde.

Il vint d'un pas lourd au devant des visiteurs qu'il salua familièrement.

— Ah! vous voilà! dit-il, d'un ton brusque; j'en suis bien aise! vous me trouvez au milieu de mes travaux. Voyez-vous ces caisses?

— Quelques nouveaux objets d'art? demanda d'Alpoda.

— Non, répliqua le Belge, c'est un herbier renfermant toutes les mousses connues.

— Des mousses? Vous vous occupez donc aussi de botanique?

— Du tout; mais une collection unique, c'est toujours curieux. Avec ça que j'ai eu du bonheur! le voyageur qui l'avait faite vient de mourir, ce qui augmente la valeur de la

chose. Mais vous préférez peut-être les coquillages?

— Je n'en suis pas sûr, dit d'Alpoda, en fait de conchyologie, mes études se sont à peu près bornées à celles que l'on peut faire au *Rocher de Cancale*.

— N'importe, regardez-moi ça, reprit Vankrof, en montrant deux magnifiques armoires vitrés, c'est un véritable écrin et qui ne m'a coûté presque rien, vu que le propriétaire avait besoin d'argent.

Dans ce moment un domestique se présenta avec une riche cassette de laque. Le Belge l'emmena à l'écart, lui fit quelques recommandations à voix basse, puis fouilla dans la poche de sa robe de chambre dont il tira plusieurs papiers parmi lesquels il sembla chercher en grommelant : *Détails d'un bahut*... ce n'est pas cela.. *Liste des toiles de l'École flamande*... pas encore cela... *Mémoire de frais*... au diable! *Le portier du théâtre laissera entrer la personne*... ah! c'est cela!...

De Luxeuil qui examinait un médailler à

quelques pas, retourna vivement la tête et, jetant un regard de côté sur le papier que tenait M. Vankrof crut reconnaître l'allure novice d'une écriture d'autant plus facile à distinguer qu'il venait de la voir un instant auparavant : il se rapprocha sans affectation du Belge qui continuait à chercher mais qui s'arrêta enfin.

— Ah ! voici l'adresse, dit-il en s'adressant de nouveau au domestique, mademoiselle Clotilde, rue Vivienne. Vous remettrez la cassette à elle-même... ou à sa mère.

— Faudra-t-il dire de quelle part, demanda le laquais.

— C'est inutile, je la verrai ce soir.

Le domestique sortit et M. Vankrof rejoignit de Cillart qui s'extasiait devant une panoplie placée à l'autre extrémité de la pièce.

Mais Arthur avait tout entendu et ses soupçons étaient désormais une certitude ! les yeux toujours fixés sur le médailler qu'il ne voyait plus, il mordait avec rage la pomme

d'or de sa badine et cherchait le moyen de se venger.

La voix de Dovrinski l'arracha à ses réflexions. Le prince polonais venait l'avertir que d'Alpoda et de Cillart avaient suivi M. Vankrof dans sa galerie de tableaux.

Lorsqu'ils les rejoignirent, ce dernier était occupé à leur montrer des panneaux de bois sculpté qu'il venait de faire achever.

— Vous voyez, disait-il de sa voix de marchand forain, c'est un chef-d'œuvre ! eh bien, ça ne m'a coûté presque rien. L'ouvrier est un pauvre diable qui mourait de faim. Il est venu me demander de l'employer à ce que je voudrais, et je l'ai pris à la journée.

— Mais c'est un grand artiste ! s'écria de Cillart, qui ne pouvait se lasser d'admirer l'entrelacement de feuilles, de fruits et de fleurs qui encadrait les panneaux.

— Certainement, répliqua Vankrof avec un gros rire : si on démontait les panneaux ça se vendrait un prix fou ! Aussi quand lord Fawley est venu ici, il a voulu connaître le seul-

pteur ; mais pas si simple ! Une fois en vogue, le drôle refuserait de travailler au même prix ! Je ne veux pas qu'on me le gâte... avant qu'il ait fini mes panneaux.

D'Alpoda et de Cillart trouvèrent la précaution prudente, et l'on continua la revue des richesses artistiques entassées dans l'hôtel de Vankrof.

Celui-ci avait pour chaque tableau une anecdote relative non à la peinture ou à l'artiste, mais au marché qui l'en avait rendu propriétaire. Pour lui, sa collection n'était qu'un placement de fonds, sa manie artistique, une application détournée de l'instinct commercial. Ce qu'il aimait n'était point l'œuvre, mais l'acquisition : il se réjouissait moins de sa perfection que de la médiocrité de son prix ; il se glorifiait d'avoir tout acheté pour rien, c'est-à-dire d'avoir volé l'art ou l'artiste ; le goût de l'amateur servait de prétexte au calcul du marchand.

Après avoir tout montré aux visiteurs, avec cet empressement qui sent moins la complai-

sance que la vanité, il arriva enfin à un petit salon exclusivement consacré à ces galants peintres de marquises et de bergères longtemps méprisés, mais dont la grâce chatoyante survivra à tous les ponsifs académiques de notre école pédantesque. Un Vatteau achevait cette collection coquette, minaudière et charmante.

En l'apercevant, de Cillart se tourna vers Arthur.

— Pardieu ! voilà le pendant que vous cherchiez pour votre jolie toile de votre bibliothèque d'été.

— Ça, messieurs, reprit Vankrof, d'un air triomphant, c'est mon chef-d'œuvre.

—C'est-à-dire celui de Vatteau, fit observer d'Alpoda.

— Non, le mien, reprit le Belge avec chaleur. Je ne l'ai payé presque rien ; mais vous ne vous doutez pas de tout ce que je me suis donné de peines !... D'abord j'avais été averti trop tard, et il était passé aux mains d'un

marchand de tableaux... vous savez rue Saint Germain-l'Auxerrois ?

— En effet, dit de Luxeuil, je me rappelle l'avoir vu et marchandé.

— Et l'on en voulait un prix fou, n'est-ce pas ? mais j'ai là-dessus des principes ; jamais je ne discute avec un marchand ; ce serait lui prouver que je désire sa marchandise. J'ai laissé celui-ci vanter son tableau ; seulement je lui envoyais tous les jours quelqu'un qui découvrait un défaut, qui mettait en doute l'authenticité. Au bout d'une semaine le malheureux n'était plus sûr d'avoir un original ; au bout d'un mois il était convaincu qu'il n'avait qu'une copie.

— Et c'est alors que vous avez acheté ?

— C'est-à-dire que j'ai fait proposer un prix, puis un second, puis un troisième ; enfin j'allais avoir la toile quand un amateur arrive, surenchérit et conclut le marché.

— Ah ! diable !

— A ma place vous auriez cru tout perdu, n'est-ce pas, dit Vankrof de sa plus grosse

voix ; mais nous autres Belges, nous ne nous laissons point décourager ainsi. L'amateur n'avait point donné d'arrhes, j'ai détaché au marchand quelqu'un d'adroit qui l'a averti que son acheteur était un homme ruiné, insolvable.

— Qui vous l'avait dit ?...

— Personne. Mais cela effrayé le brocanteur ; là-dessus je suis arrivé avec de l'argent comptant et il m'a livré la toile... ah ! ah ! ah ! comment trouvez-vous le moyen ?

— Parfait pour vous, dit d'Alpoda, mais le mystifié eût pu se fâcher.

— Bah ! nous ne nous sommes jamais vus, répliqua le Belge, et mon marchand a promis le secret.

Depuis quelques instants de Luxeuil était devenu singulièrement attentif, et à ces derniers mots un éclair traversa son regard.

— Ainsi, vous ne connaissez point le concurrent que vous avez si habilement écarté, monsieur, demanda-t-il ?

— Pas même de nom ! répliqua Vankrof, et comme il y a déjà trois mois que le tour lui a

été joué, je conclus qu'il ne viendra pas m'en demander raison.

—Vous vous trompez, s'écria Arthur, il est venu ; car le mystifié c'est moi !

Ce fut un véritable coup de théâtre. De Luxeuil tenait sous son regard hautain le Belge stupéfait tandis que de Cillart, d'Alpoda et Dovrinski se jetaient un coup-d'œil embarrassé.

— Comment ! reprit Vankrof, après un moment de silence, c'est vous, monsieur de Luxeuil...

— Cet homme ruiné, insolvable, qui a manqué le Vatteau faute d'arrhes, oui, monsieur. Je suis désolé de n'avoir point su plutôt ce que ma réputation vous devait ; mais je tiens à vous prouver que je puis encore au moins payer certaines dettes.

Vankrof parut déconcerté.

— Monsieur, j'ai vraiment regret, dit-il avec quelque hésitation, si j'avais su, si j'avais pu prévoir...

— Mon Dieu ! il me semble que tout ceci

est un malentendu, fit observer de Cillart, en s'entremettant. Il suffit que M. Vankrof rétracte sa plaisanterie.

— Très volontiers, reprit le Belge, qui, sans être poltron, n'avait nulle envie de donner suite à cette affaire.

— Et cette rétraction changera-t-elle quelque chose au tort que Monsieur a pu me faire? reprit vivement de Luxeuil; m'ôtera-t-elle l'humiliation d'avoir été joué? me rendra-t-elle enfin le tableau que j'avais acheté le premier?

— M. Vankrof consentirait peut-être à vous le céder, hasarda de Cillart en regardant le Belge.

Mais le visage de celui-ci se rembrunit.

— Ça, c'est impossible, s'écria-t-il; il est indispensable à ma collection... puis ce serait une perte...

— N'en parlons plus, reprit rapidement de Luxeuil; toute explication nouvelle serait inutile... Aujourd'hui même M. Vankrof recevra la visite de deux de mes amis.

A ces mots il salua cavalièrement le Belge, qui rendit le salut avec une solennité gourmée et se retira.

Ainsi que nous l'avons dit, Vankrof n'était point un lâche, mais sa nature n'avait rien de militaire. Capable d'un acte de courage civil, il avait toujours eu une invincible répugnance pour les armes; puis c'était avant tout un homme de calcul, et le calcul lui annonçait dans cette occasion trop peu de chances favorables pour qu'il se résignât volontiers à les courir. Il avait entendu parler de l'adresse d'Arthur; il se voyait à sa merci, à peu près sûr de succomber, et cette persuasion assombrissait singulièrement ses réflexions. Il cherchait en lui-même le moyen d'arriver à une transaction sans avoir l'air de faiblir, lorsqu'on lui annonça Marquier.

Le banquier, qui lui avait envoyé dès le matin un billet avec le laissez-passer de l'actrice, s'attendait à le trouver dans la joie de son prochain triomphe; il demeura tout saisi de son air soucieux. Mais ce fut bien autre

chose lorsqu'après lui avoir raconté ce qui venait de se passer, le Belge déclara qu'il l'avait choisi pour témoin.

Bien que l'état embarrassé des affaires d'Arthur eût singulièrement refroidi l'amitié du banquier, qui se prétendait compromis pour des sommes considérables, il avait toujours prudemment évité de rompre avec lui, et leur liaison était restée, en apparence, aussi intime. Or, en s'interposant dans le débat qui allait avoir lieu, il craignait que quelque explication n'amenât la découverte de ses dernières démarches près de Clotilde. Sa position, déjà fausse, pouvait devenir dangereuse si l'on en venait à des éclaircissements. Aussi son premier cri fut-il que ce duel ne pouvait avoir lieu. Vankrof objecta la provocation d'Arthur.

— C'est une folie, dit le banquier avec agitation ; se couper la gorge pour une peinture !

— Il le faut, dit le Belge en pliant les épaules.

— Non, c'est impossible ! reprit Marquier

que la peur exaltait ; le duel n'est plus dans nos mœurs, tous les hommes avancés le regardent comme un reste de barbarie auquel on doit avoir le courage de se soustraire.

Le millionnaire secoua la tête.

— Songez enfin à ma position mon cher monsieur Vankrof, continua le petit homme; vous savez si je vous suis dévoué; j'ai chez moi une partie de vos fonds ! mais d'un autre côté de Luxeuil est mon débiteur ; s'il lui arrive malheur, ma créance est perdue, vous me tuez *quatre-vingt mille francs !* Je suis donc obligé, dans l'intérêt de mes affaires, de faire des vœux pour lui et contre vous !... C'est horrible, parole d'honneur, horrible, mousieur Vankrof; vous ne voudrez point me placer dans une pareille alternative !

— Mais comment y échapper? demanda le Belge pensif.

— Je n'en sais rien, reprit Marquier, en parcourant la chambre; mais il faut tout employer, forcer de Luxeuil à partir... le faire enlever comme dans le *Chevalier de Saint-*

Georges!... Ah! quel dommage que nous n'ayons plus la Bastille... c'était si commode pour...

Il s'arrêta brusquement.

— Mais nous l'avons toujours! s'écria-t-il avec un élan subit; seulement elle a changé de quartier.

— Comment!

— On l'a transportée rue de la Clé.

— Quoi! Sainte-Pélagie...

— Est maintenant notre Bastille, et il dépend de vous d'y envoyer votre adversaire.

— Mais il n'est point mon débiteur.

— Il est le mien.

— En vérité!

— Soixante mille francs de billets souscrits et que j'ai passés à l'ordre d'un certain Duroc pour pouvoir exercer les poursuites. Il y a eu protêt; jugement; tout est en règle; on peut faire arrêter de Luxeuil aujourd'hui même. Quelques jours de captivité le calmeront, et tout s'arrangera.

— Ce serait en effet un moyen, dit Vankrof;

mais si l'on savait que la chose vient de moi ?

— Ne craignez donc rien : Duroc est sûr; il prendra tout sur lui; vous ne paraîtrez en rien.

— Vous êtes certain?

— Je vous y engage ma parole.

— Alors... je ne vois point d'obstacle... et l'on pourrait voir...

— Je me charge de tout ! interrompit Marquier en reprenant son chapeau ; je vais passer chez Duroc pour l'avertir que vous achetez les billets ?

— Ah ! c'est-à-dire que vous me les vendez ! fit observer le Belge.

— Pour que vous traitiez de Luxeuil en débiteur, il faut bien que vous soyez créancier ?... Du reste vous ne perdrez rien... il doit hériter de sa mère ; puis sa femme est riche ; c'est simplement une affaire de temps, et que vous importe à vous d'être payé un peu plus tôt, un peu plus tard ? Songez, d'ailleurs, que c'est le seul moyen d'éviter un désastre ; car vous savez sans doute que votre adversaire a la main singulièrement malheureuse...

Vankrof fit un geste affirmatif.

— Alors c'est convenu! vous m'autorisez à traiter. Avant deux heures je viendrai vous avertir du succès de notre expédition.

Cependant, malgré sa promesse, Marquier ne revint que le soir. Une partie de la journée avait été perdue en démarches inutiles; enfin, Arthur avait été arrêté au moment où il sortait de son hôtel.

Vankrof, rassuré, fit atteler pour se rendre à la loge de Clotilde avec le banquier ravi d'avoir empêché le duel et d'être rentré dans les fonds prêtés à de Luxeuil.

Presque au même instant Marc, à qui la mère Beauclerc avait remis la dénonciation de Vorel, montait dans la diligence de Bayeux pour avertir Honorine du danger qui la menaçait.

IV

Une rencontre.

La diligence dans laquelle se trouvait Marc venait de s'arrêter à Tiberville pour un relais. Mais les chevaux ne se trouvèrent point prêts, et, au grand mécontentement du conducteur, il fallut se résigner à attendre.

L'inexactitude du maître de poste se trouvait, du reste, suffisamment expliquée, sinon justifiée, par le tumulte joyeux qui régnait partout; on était au 30 juillet, et la population tibervillaise célébrait, à grand renfort de lampions et de fusées, le souvenir de notre dernière révolution.

A Paris, où tout s'use vite et où l'ironie marche à la suite des triomphes, comme l'ombre après le corps, on rit déjà de ces grandes journées ridiculisées dans le jargon d'atelier sous le nom des *trois glorieuses*. Paris a splendidement enterré ses morts ; il leur a élevé une colonne de bronze, il les a chantés sur toutes les cordes de sa lyre d'or ; que lui demander davantage ? L'apothéose finie, il faut bien en revenir au pont-neuf. Le temple est debout, les dieux reconnus, continuer à les adorer serait monotone ; on les plaisante par amour pour la variété. Les Juifs crucifiaient un homme et le ressuscitaient Dieu ; mais Paris est trop spirituel pour ne point perfectionner le procédé ; il commence par déifier, puis il crucifie !

La province, moins prompte dans ses enthousiasmes, y persévère plus longtemps. Quels que soient les mécomptes qui aient suivi notre dernier élan populaire, le titre de héros de Juillet n'est point encore devenu ridicule à ses yeux. Elle n'a point parodié le chant

national répété le lendemain de la victoire par des bouches encore noires de poudre, et au milieu des barricades arrosées d'un sang généreux. Elle a gardé sérieusement tous les souvenirs de ces miraculeux efforts, et leur anniversaire est toujours une fête nationale.

Tiberville se trouvait donc monté, ce jour-là, au plus haut ton de l'exaltation patriotique. La *Parisienne* et la *Marseillaise* retentissaient de toutes parts, mêlées aux chansons militaires de l'Empire ; car le peuple ne peut célébrer aucune gloire nationale sans évoquer l'héroïque image de l'homme au petit chapeau et à la redingote grise !

Un feu de joie, préparé sur la place principale, était entouré d'une foule bruyante poussant des cris d'appel. Quelques gendarmes en grand uniforme et à mine officiellement impassible se montraient de loin en loin pour maintenir l'enthousiasme dans la limite de l'arrêté municipal, tandis que des officiers de la garde nationale causaient à la porte de la

mairie avec les autorités en écharpe tricolore.

Or, au moment où la joie générale se trouvait portée au plus haut point de turbulence, une chaise de poste parut à l'extrémité de la place, qu'elle traversa aussi rapidement que le lui permettait la foule, et vint s'arrêter à côté de la diligence. Les chevaux furent dételés sans pouvoir être remplacés, de sorte que les deux voitures demeurèrent, l'une à côté de l'autre, immobiles et sans attelages.

Les voyageurs de la chaise de poste ne s'aperçurent probablement point sur-le-champ du contre-temps qui menaçait de les retenir à Tiberville, car les stores restèrent levés jusqu'au moment où le vieux domestique, qui occupait le siége et qui était entré à la maison de poste, se présenta à l'une des portières. Il avertit sans doute ses maîtres de l'impossibilité de continuer, car deux exclamations de désappointement se firent entendre.

— Mais c'est affreux! s'écria une voix de femme. Dites qu'on cherche des chevaux, Pi-

card, qu'on s'en procure par quelque moyen que ce soit.

— Proposez de payer un supplément, ajouta une voix d'homme.

— J'y ai déjà pensé, répliqua Picard; mais les écuries sont vides, et la diligence est là qui attend comme nous.

— De grâce, voyez ce que l'on peut faire, reprit la comtesse de Luxeuil (car c'était elle); pour rien au monde je ne voudrais rester ici au milieu de ce peuple, dont les cris me font peur.

Celui auquel s'adressait cette prière se leva avec un peu de répugnance et se présenta à la portière pour descendre; mais, au moment où il avançait la tête afin de chercher du regard le marche-pied, la lueur des lanternes éclaira ses traits, et Marc, qui se trouvait appuyé à l'une des glaces de la diligence, reconnut M. de Chanteaux !

Il ouvrit vivement la portière et le rejoignit à l'hôtellerie.

Le marquis se faisait confirmer par le maî-

tre de poste lui-même les renseignements que lui avait donnés Picard.

— Et faudra-t-il attendre longtemps? demandait-il.

— Il est impossible de rien promettre à Monsieur, répliquait l'hôtellier; nos premiers chevaux seront pour la diligence.

— C'est-à-dire que je puis être retenu toute la nuit? Mais c'est une chose horrible! Comment se fait-il que vous manquiez de chevaux?

—Par la raison que j'en ai perdu huit depuis un mois, répliqua le maître de poste.

— Il fallait les remplacer! s'écria M. de Chanteaux.

— Pour les perdre comme les autres, reprit l'aubergiste : ce serait travailler moi-même à ma ruine.

—Et qu'importe aux voyageurs votre ruine, mon cher, fit observer le marquis avec cette dureté familière qui est le privilége des gens bien nés; vous n'êtes point maître de poste pour devenir millionnaire, mais pour nous

fournir des chevaux; et pour en fournir il faut en avoir.

— Mais pour en avoir il faut qu'ils vivent, ajouta le maître de poste, et la maladie est dans le pays.

Le marquis haussa les épaules.

— Allons, dit-il, nous voilà tombés même à la merci des loueurs d'attelage. J'arrive d'Angleterre, Monsieur, et nous avons toujours fait quatre lieues à l'heure, sans accidents, sans attentes.

— Il fallait y rester, dit brusquement le maître de poste, choqué du ton de M. de Chanteaux et surtout de sa prédilection anglaise; quand on se trouve mieux de l'autre côté de la mer que dans son pays, c'est qu'on a, sans doute, ses raisons.

L'expression donnée à ces derniers mots était claire qu'elle renfermait, pour ainsi dire, tout un jugement sur la personne et les opinions politiques du marquis, le maître de poste avait évidemment deviné l'ancien émigré saisissant toutes les occasions de vanter l'étranger aux

dépens de la France. Le costume, la tournure et le visage de M. de Chanteaux ne permettaient, du reste, à cet égard aucun doute. C'était le type complet du *ci-devant* sorti de ces quarante années d'épreuves sans avoir *rien appris ni rien oublié*.

Quoi qu'il en fût, la remarque parut faire quelque impression sur le marquis; une légère nuance d'inquiétude assombrit ses traits, et son ton changea subitement.

— Ah! j'étais bien sûr de piquer votre amour-propre national, dit-il au maître de poste en souriant; maintenant vous tiendrez à me prouver, j'espère, que les relais de France valent ceux de la Grande-Bretagne. Je ne demande pas mieux que d'être persuadé; je ne voudrais point seulement que la dame qui m'accompagne attendît vos chevaux dans la chaise de poste; pouvez-vous lui faire préparer une chambre?

L'hôtellier, adouci par cette demande, répondit affirmativement et rentra afin de donner les ordres nécessaires. Le marquis se re-

tourna pour rejoindre Madame de Luxeuil, et se trouva en face de Marc, qui était demeuré debout derrière lui.

Il fit un geste de surprise.

— Que voulez-vous? demanda-t-il avec hauteur.

— Monsieur Content ne me reconnaît pas? dit Marc.

A cet ancien nom de guerre, le marquis tressaillit.

— D'où savez-vous?... reprit-il vivement.

Puis il s'interrompit, regarda le garçon de bureau avec plus d'attention, et s'écria :

— C'est le Rageur!

— Voilà longtemps que je vous attendais, reprit celui-ci à demi-voix ; mais on m'avait dit que vous étiez en Allemagne.

— J'y ai passé quelques mois...

— Et vous êtes revenu par l'Angleterre?

— Oui, mais pourquoi ces questions? Que me voulez-vous?

Marc regarda le marquis fixement.

— Il y a quinze ans, dit-il avec amertume,

que j'eus l'honneur de me présenter à M. de Chanteaux pour le prier de me venir en aide. Je subissais alors les conséquences d'une condamnation qui m'avait ôté le droit de choisir le lieu de mon séjour ; je suppliai mon ancien commandant d'intercéder pour moi, d'obtenir que ma présence à Paris, jusqu'alors ignorée de la police, fût tolérée....

— Eh bien ? interrompit le marquis.

— Eh bien ! au lieu de le faire, continua Marc, il abusa de ma confiance pour me dénoncer et provoquer mon arrestation.

M. de Chanteaux parut troublé.

— Je ne sais ce que vous voulez dire, mon cher, reprit-il d'un ton hautain ; quel intérêt pouvais-je avoir à vous nuire?...

— L'intérêt qu'on a toujours à se débarrasser d'un complice, répliqua Marc à voix basse; M. le marquis n'avait point oublié l'argent pillé par son ordre pour le service de la cause royaliste, et dont il a seul profité ; il se rappelait aussi sans doute ce maire misérablement assassiné.....

— Tais-toi, malheureux ! interrompit M. de Chanteaux effrayé ; pourquoi viens-tu rappeler ces souvenirs ?

— Pour prouver à M. le marquis qu'on pourrait les rappeler à d'autres, répliqua le garçon de bureau avec intention.

L'ancien chef de chouans regarda si personne n'avait pu les entendre, puis entraîna Marc à l'écart.

— C'est une menace que tu viens me faire, dit-il ; un moyen d'appuyer quelque demande ?

— Marc fit un signe affirmatif.

— Et que veux-tu, reprit précipitamment le marquis, en portant la main à la poche de son paletot de voyage, de l'argent, sans doute?

— Non, répliqua Marc.

— Quoi donc, alors?

— La liberté du duc de Saint-Alofe.

M. de Chanteaux fit un pas en arrière.

— D'où le connais-tu, s'écria-t-il, et quel intérêt peux-tu prendre...

— Ce serait une explication inutile, mon-

sieur le marquis, interrompit le garçon de bureau ; accordez-moi seulement ce que je vous demande.

— Vous n'y pensez pas, mon cher : le duc est enfermé en vertu d'un jugement...

— Que vous avez provoqué dans le but d'extorquer sa fortune ; oh ! je connais la vérité, monsieur le marquis, et vous essayeriez vainement de me donner le change ; mais j'ai promis de tout faire pour la délivrance du duc, et vous ne me la refuserez pas.

— Et si je vous la refuse ? demanda M. de Chanteaux ironiquement.

— Alors, moi je parlerai, et ce que je vous répétais tout-à-l'heure tout bas, je le répèterai tout haut.

— On ne te croira pas.

— Peut-être.

— Si tu oses parler, d'ailleurs, les tribunaux te condamneront comme calomniateur.

— Les tribunaux, c'est possible ; mais la foule saura que j'ai dit la vérité.

— Que m'importe la foule ?

— Ah ! ne dites pas cela, monsieur le marquis, reprit Marc vivement, car elle est là qui peut m'entendre : qui sait ce qu'elle ferait, si j'allais lui crier : Cet homme, qui passe en chaise de poste, est le chef des bandes qui ont désolé le Maine et la Normandie ; il a pillé des villages, brûlé des femmes sous leurs toits, massacré les enfants qui ne criaient pas assez tôt : Vive le roi ! Il y a peut-être là les fils de quelques patriotes autrefois égorgés par ceux qui portaient votre cocarde. Êtes-vous sûr que le désir de la vengeance ne se réveillera pas dans ces cœurs ? qu'aucun de ces bras ne se lèvera pour frapper ? Il ne faut pas tenter la patience de ceux qui ont souffert, quand ils sont devenus les plus forts. Le lieu et l'heure ne vous sont favorables, écoutez plutôt :

Une longue clameur venait d'éclater dans la foule à l'aspect du feu de joie dont les flammes commençaient à s'élever, les cris de : *Vive la Charte !* se mêlaient au chant de la *Marseillaise,* interrompu par les coups de feu

et les fusées. M. de Chanteaux fut, malgré lui, saisi. Il tourna un regard inquiet vers cette multitude dont les mille têtes flottaient dans la nuit comme des vagues sombres, puis sur sa chaise de poste immobile; il se sentit mal à l'aise.

Cependant il affecta de sourire.

— Tu ne feras point cela, dit-il avec une tranquillité dédaigneuse.

— Pourquoi? demanda Marc.

— Parce qu'en excitant la violence contre un voyageur inoffensif, tu t'exposerais à une responsabilité trop dangereuse.

— Qui sait, dit Marc en regardant fixement le marquis, si ce voyageur n'est point aujourd'hui ce qu'il était autrefois, et si son séjour en Angleterre et en Allemagne n'avait point un but... qu'il désire cacher.

Cette insinuation avait été hasardée par l'ancien chouan, moins comme une probabilité que comme une épreuve, mais le coup porta juste et profondément, car M. de Chanteaux releva la tête en pâlissant.

Ce fut pour Marc un trait de lumière. Il se rapprocha vivement.

—Ne niez point, monsieur le marquis, continua-t-il plus bas et d'un accent précipité; je suis au fait de tout; vous venez de remplir une mission près des princes déchus, et, si l'on cherchait bien, on pourrait en trouver la preuve.

— Ah ! vous changez votre plan de bataille, dit M. de Chanteaux, en s'efforçant de cacher son inquiétude sous un air d'ironie; vous espérez être plus heureux par ce nouveau moyen d'intimidation...

— Je n'ai qu'un mot à vous dire, reprit Marc, dont l'assurance croissait à mesure que le trouble du marquis devenait plus visible; je puis vous faire arrêter à l'instant même.

— Et de quel droit?

— Par un droit que vous m'avez forcé de prendre, continua l'ancien chouan amèrement; car ce que vous aviez refusé de solliciter en ma faveur, je l'ai obtenu aux dépens d'un reste d'honneur. La police me défendait d'habiter

Paris ; pour qu'elle me le permît, je me suis mis à ses gages.

— Vous !

— Et aujourd'hui je n'ai qu'à parler pour empêcher votre chaise de poste de continuer sa route. Voyez donc ce que vous devez faire dans l'intérêt de votre parti, de votre sûreté. Je vous demande peu de chose : la liberté d'un vieillard dont la fortune vous restera, puisqu'un arrêt des juges vous l'a livrée. Si vous me l'accordez, vous pourrez continuer jusqu'à Paris sans péril ; si vous refusez, vous savez quelles peuvent être les suites de votre arrestation.

Tout en parlant, les deux interlocuteurs étaient arrivés près de la chaise de poste, et la comtesse, penchée à la portière, avait entendu la fin de leur conversation. La menace de Marc lui glaça le cœur. Une arrestation entraînait infailliblement leur perte, car elle devait fournir toutes les preuves du complot dont elle avait aidé le marquis à devenir le promoteur et l'agent. Épouvantée d'un tel

péril, elle appela vivement son compagnon et il y eut entre eux, à voix basse, une explication précipitée. Il était évident que madame de Luxeuil pressait le marquis de céder et que celui-ci opposait quelque résistance; mais enfin il parut céder, se retourna vers Marc et lui fit signe d'approcher.

— Remerciez madame de Luxeuil de craindre un éclat que j'aurais bravé pour ma part, dit-il avec une contrariété mal déguisée; je cède à ses sollicitations et non à vos menaces.

— Soit, monsieur le marquis, répliqua Marc; peu importe la cause, pourvu que je sache où trouver le duc.

— Tout près d'ici, à Brionne, interrompit rapidement la comtesse, demandez la maison de santé de Bel-Air.

— Mais comment obtiendrai-je l'élargissement de M. Saint-Alofe?

— Sur la remise d'un billet écrit par le marquis.

— Pardon, je craindrais des dificultés imprévues. Brionne est à quelques lieues et sur

votre chemin, un léger détour permettrait à M. le marquis de lever lui-même tous les obstacles.

— C'est-à-dire que vous vous défiez?...

— Nullement, madame la comtesse, mais je prévois.

— Et comment pourrez-vous nous suivre?

— M. Picard ne me refusera point la moitié de son siége.

Pendant cet échange d'objections et de répliques, le marquis avait réfléchi.

— Nous passerons à Brionne, reprit-il brusquement; c'est le plus sûr moyen d'en finir. Voici heureusement les chevaux.

Marc courut chercher son manteau, revint prendre place près du valet, et quelques minutes après la diligence et la chaise de poste partirent en sens inverse, emportées au galop.

Quelque pressé que fût l'ancien chouan d'arriver près d'Honorine, la rencontre du marquis avait été pour lui une bonne fortune qu'il n'avait pu laisser échapper. Il ignorait encore

jusqu'à quel point la délivrance du duc de Saint-Alofe servirait ses projets ; mais il se réjouissait de pouvoir annoncer à Honorine cette délivrance lorsqu'il arriverait aux Motteux. Il pensait au bonheur du vieillard en se retrouvant libre, aux chances de réhabilitation que pourrait lui présenter l'avenir. Il éprouvait enfin cette satisfaction vivifiante que donne le devoir courageusement accompli.

Enveloppé dans son manteau et bercé par le mouvement de la chaise de poste, il passa insensiblement de la méditation à la rêverie et de la rêverie à ce demi-sommeil pendant lequel les objets extérieurs ne frappent nos sens que comme des images fugitives.

Au dedans de la chaise de poste tout paraissait également immobile et silencieux ; mais sous cette apparence de calme se cachait l'agitation. La comtesse et M. de Chanteaux continuaient à causer vivement à voix basse, comme s'ils eussent mis en délibération quelque résolution importante ; ce fut seulement

près d'arriver que tous deux semblèrent tomber d'accord.

La chaise de poste venait de prendre une avenue conduisant à la maison de santé de Bel-Air tenue par M. Lefort.

Malgré l'heure avancée, plusieurs fenêtres étaient éclairées et l'on voyait passer des ombres sur les rideaux fermés. La voiture s'arrêta sous un mur de clôture très élevé et devant une petite porte percée d'un guichet. Picard sonna. Un homme parut avec une lanterne à l'ouverture grillée, demanda le nom des visiteurs, puis, sur la réponse du marquis et de la comtesse qui venaient de descendre, il tira plusieurs verrous et les laissa entrer avec Marc.

Tous trois traversèrent, à sa suite, une cour garnie de quelques massifs d'arbres verts, montèrent un perron de vingt marches et arrivèrent à un rez-de-chaussée dont la première pièce formait vestibule. On les introduisit enfin dans un salon assez mal meublé où leur introducteur les pria d'attendre, en annonçant

que M. Lefort était occupé. Mais le marquis l'interrompit.

—Nous avons hâte de repartir, dit-il rapidement, et je viens seulement pour reprendre un de nos pensionnaires; veuillez me conduire à M. Lefort, je lui expliquerai tout en deux mots.

Le valet y consentit, et Marc resta seul avec la comtesse.

Celle-ci, debout devant la glace, s'occupa d'abord, par habitude, à redresser une coiffure qui ne cachait plus ses rides, puis promena les yeux autour d'elle.

L'immense salon était à peine éclairé par les deux bougies que le domestique y avait allumées, et son meuble de calicot rouge, bordé d'une grecque jaune, lui donnait je ne sais quel éclat dur et faux qui blessait le regard. Le carrelage de briques soigneusement encaustiquées avait fléchi dans certaines parties et formait des espèces d'ondulations rigides que le brillant de la cire rendait plus apparentes. Des gravures anglaises représen-

tant la personnification des douze mois, tachaient de loin en loin la tapisserie d'un jaune sale, et la cheminée était décorée d'un groupe mythologique porté sur un char dont la roue servait de cadran à une pendule. Enfin, quelques fauteuils de merisier rouge, et une vieille bergère garnie de sa housse, meublaient, tant bien que mal, cette immense pièce qui n'avait qu'une seule porte.

Madame de Luxeuil fut sans doute impressionnée de l'arrangement délabré qui donnait à ce salon l'air plus pauvre et plus triste qu'il ne l'était en réalité ; car, au lieu de s'asseoir, elle se mit à le parcourir avec une visible impatience, et en tournant à chaque instant les yeux vers la porte, comme si elle eût accusé le marquis de lenteur. Enfin, un bruit de voix se fit entendre, et ce dernier parut avec le propriétaire de la maison de santé.

M. Lefort n'avait pas toujours exercé l'industrie à laquelle il se livrait alors. Nommé sous-préfet vers la fin de l'Empire, il avait successivement rempli, plus tard, les fonc-

tions de rédacteur-responsable, de correspondant pour une agence de remplacement militaire, d'inspecteur des travaux dans une ferme modèle fondée par souscription. Enfin, un mariage l'avait rendu propriétaire de cette maison de Bel-Air, primitivement destinée aux traitements orthopédiques; et qu'il avait transformée en maison de santé. Un médecin de Brionne soignait les malades, tandis qu'il veillait à la direction générale. M. Lefort était un homme entreprenant, trouvant tout facile, par ignorance ou faute de scrupule, et qui, malgré vingt entreprises destinées à le rendre millionnaire, n'avait pu réussir encore à vivre sans créanciers.

Il s'avança vivement vers Madame de Luxeuil et se confondit en excuses de l'avoir fait attendre.

— Je commençais, en effet, à m'inquiéter du retard de monsieur le marquis, dit la comtesse ; d'autant plus que nous sommes attendus à Paris.

— Ainsi, je ne puis espérer que madame

la comtesse accepte pour quelques heures notre humble hospitalité? dit M. Lefort le corps incliné; je suis véritablement désespéré!... j'aurais été si heureux de prouver à Madame la comtesse mon respectueux dévoûment...

— Mille grâces, c'est impossible, interrompit madame de Luxeuil rapidement; M. de Chanteaux vous a sans doute dit qu'il venait reprendre le duc?

— Oui, mais il m'a pas parlé...

— De Monsieur, interrompit le marquis en désignant Marc; c'est à sa prière que je suis venu.

M. Lefort toisa l'ancien chouan.

— Ah! fort bien, dit-il; monsieur est un serviteur dévoué du duc.

Marc fit un signe affirmatif.

— Et il ne craint pas que monsieur de Saint-Alofe n'abuse de la liberté qui lui sera rendue?

— Plût à Dieu que tous les hommes pussent en faire un aussi bon usage! dit Marc.

L'ancien sous-préfet le regarda plus fixement...

— C'est-à-dire que monsieur ne croit pas à la folie du duc, reprit-il ; fort bien ; je conçois ; alors il persiste à vouloir l'emmener.

— Je suis venu ici dans ce but, reprit Marc un peu étonné du ton de M. Lefort, et je ne me retirerai qu'avec M. de Saint-Alofe.

Le propriétaire de la maison de santé remua la tête d'un air réfléchi.

— Dans ce cas, reprit-il lentement, monsieur va avoir la bonté de me suivre jusqu'au dortoir des hommes ; Monsieur le marquis et Madame la comtesse voudront bien m'excuser.

— Nous vous attendons, répliqua M. de Chanteaux.

M. Lefort salua deux fois, fit un signe à Marc, et tous deux quittèrent le salon.

V

La Maison de Bel-Air.

L'ancien Chouan et son conducteur montèrent d'abord un escalier, prirent un long corridor et arrivèrent vis-à-vis d'une porte à guichet, comme toutes les autres. M. Lefort appuya sur un bouton caché dans l'une des moulures, et il invita par un geste Marc à entrer.

Celui-ci passa en s'excusant, mais à peine eut-il fait un pas que la porte se referma sourdement derrière lui.

Il se retourna étonné, et aperçut M. Lefort au guichet.

— Que faites-vous, monsieur, s'écria-t-il ?

— Je prends mes précautions, repondit Lefort qui poussait un nouveau verrou.

— Comment, que signifie ?...

— Cela signifie, mon cher ami, que M. le marquis m'a heureusement averti de ne pas me fier à la mine, vu que votre folie tournait subitement à la fureur.

Marc devint pâle.

— Ah ! c'est un piège horrible! s'écria-t-il ; le marquis est un infâme !...

— Nous y voilà ! murmura M. Lefort toujours la main sur le verrou.

— Ouvrez, reprit Marc en se précipitant contre la porte ; vous n'avez aucun droit de me retenir contre ma volonté, monsieur ; ouvrez, je le veux !

M. Lefort fit un mouvement pour se retirer ; Marc comprit que s'il le laissait partir tout était perdu.

nom de Dieu, écoutez-moi ! reprit-il

en cherchant à maîtriser son indignation ; on vous a trompé, Monsieur ; parlez-moi, interrogez-moi ; je suis prêt à vous prouver que je jouis de toute ma raison.

— Pourquoi êtes-vous venu à Bel-Air ?

— Je vous l'ai déjà dit, pour obtenir la liberté du duc.

— Que vous regardez comme un sage ?

— Comme un martyr.

— Indignement persécuté par son cousin ?...

— Qui aura un jour à rendre compte de ses odieuses manœuvres !

— C'est bien ce que m'avait annoncé M. de Chanteaux, murmura-t-il ; ils se ressemblent tous ! quand ils ne sont pas rois, ils sont poursuivis par des ennemis !... toujours la vanité ou la peur.

Il haussa encore les épaules et fit un pas pour se retirer.

— Ah ! vous ne croyez point au mensonge du marquis, s'écria Marc ; vous ne pouvez y croire ; si vous le feignez, c'est que vous êt

son complice! mais prenez garde à ce que vous allez faire, Monsieur; tôt ou tard la vérité sera connue, et alors je demanderai justice...

M. Lefort avait quitté le corridor et ne pouvait plus l'entendre.

Marc saisit les barreaux du guichet en s'efforçant d'ébranler la porte; elle resta immobile et comme scellée à sa place.

Il poussa un cri en portant à son front ses deux poings fermés; toutes ses précautions avaient été inutiles, le marquis l'emportait, il était enfermé!

Au premier instant, un nuage de colère sembla obscurcir son esprit; mais, ce ne fut qu'un court égarement. Ramené à la possession de sa volonté par la grandeur même du danger, il regarda autour de lui.

Les deux fenêtres qui éclairaient la pièce où il se trouvait avaient été aux deux tiers murées, et le dernier tiers était garni d'une grille de fer qui ôtait jusqu'à la pensée de chercher par là une issue. Autant que lui per-

mit de juger la lueur stellaire qui glissait à travers les grillages, la pièce n'avait point d'autre porte que celle par laquelle il venait d'entrer. Cependant, il se mit à marcher à tâtons, en suivant les murs matelassés, et finit par rencontrer une saillie ronde et mobile qui sembla fuir sous sa main : c'était un tour destiné à passer au prisonnier la nourriture.

En le faisant rouler sur son axe, Marc aperçut, par une ouverture ménagée à dessein, un second corridor éclairé et conduisant à des cellules numérotées. Il cherchait le moyen d'utiliser sa découverte, lorsqu'un bruit de voix se fit entendre de l'autre côté.

C'était d'abord celle de M. Lefort parlant vivement, selon son habitude, puis la voix ferme et calme du duc qui paraissait demander une explication refusée.

Bientôt l'ancien sous-préfet sortit d'une des cellules en répétant au vieillard que la voiture du marquis l'attendait. Il passa près du tour et descendit précipitamment l'escalier.

Marc n'en pouvait plus douter, non content de le retenir prisonnier, on enlevait le duc, afin d'éviter leur rapprochement. Alors même que sa prison lui serait ouverte le lendemain, la possibilité de délivrer ce dernier lui était enlevée, car il ignorerait sa nouvelle retraite et il ne lui resterait aucun moyen de la découvrir.

L'avantage que le hasard avait pu lui donner sur M. de Chanteaux serait d'ailleurs perdu. C'était une occasion manquée... à jamais peut-être!

Livré tout entier à l'amertume de cette conviction, Marc était resté le front appuyé contre le mur, lorsqu'un bruit de pas retentit dans le corridor. Il se baissa de nouveau. Le duc sortait de sa cellule et s'avançait seul vers l'escalier.

Marc eut une rapide inspiration. Enfonçant la tête dans le tour jusqu'à l'ouverture qui laissait voir de l'autre côté, il appela M. de Saint-Alofe à voix basse. Les deux premiers appels furent inutiles, mais au troisième, le

vieillard s'arrêta et chercha autour de lui d'où pouvait venir la voix.

— Qui m'appelle? demanda-t-il.

— C'est moi, Marc, répondit l'ancien chouan.

— Vous! s'écria le duc qui l'aperçut à travers l'ouverture du tour; qui a pu vous conduire ici?

— Je venais dans l'espoir de vous délivrer. Mais le marquis de Chanteaux ma tendu un piège... Je suis prisonnier.

— Ciel!

— Et il vous emmène?

— A l'instant.

— Où cela?

— Je l'ignore.

— Vous pouvez lui échapper.

— Que dites-vous?

— Le marquis n'a avec lui que madame de Luxeuil et un domestique. Il ne peut vous retenir de force; au premier relais, descendez de la chaise de poste et refusez de poursuivre.

— Et s'il en appelle à l'autorité pour me faire saisir!

— Alors déclarez hardiment que M. le marquis et madame la comtesse arrivent de Goritz avec tous les éléments d'un complot en faveur de la branche aînée.

— Vous êtes sûr?

— Sûr. La peur d'une enquête les forcera à vous laisser aller. Votre liberté est dans vos mains, monsieur le duc, il suffit d'un peu de résolution...

— J'en aurai, répliqua vivement le vieillard; mais vous-même, comment échapper...

— Ne vous inquiétez point de moi, interrompit Marc; moi, je n'ai rien à craindre. Quoi que l'on puisse faire, je serai bientôt hors d'ici. Ne songez qu'à profiter de l'avertissement que je vous donne; on vient; adieu, bonne chance et bon courage.

Quelqu'un montait en effet l'escalier; Marc se retira promptement et reconnut la voix d'un gardien, qui, après avoir reproché au duc sa lenteur, l'obligea à descendre avec lui.

Bientôt le bruit de leurs pas s'éteignit et tout rentra dans le silence.

Marc courut à la fenêtre, atteignit le grillage et y demeura l'oreille collée jusqu'à ce qu'un roulement confus lui eût appris le départ de la chaise de poste.

Descendant alors avec précaution, il recommença à tâtons l'inventaire de sa prison, rencontra un lit et s'y jeta tout habillé, pour attendre le lendemain.

VI

La déclaration.

Il y a dans l'aspect de la campagne, vers la fin de l'automne, alors que les moissons ont disparu, que l'herbe devient moins fleurie, que les arbres commencent à jaunir, je ne sais quoi de décourageant et de plaintif qui semble se communiquer à nous malgré nous-mêmes. La saison des espérances est passée, les jours d'activité finis, tout décline et pâlit sans que l'on puisse encore entrevoir de loin l'époque à laquelle tout doit renaître. Mélancolique pas-

sage où l'homme s'arrête un instant inoccupé devant la création languissante ! Pénible attente des heures sans verdure, sans parfums et sans soleil.

L'on se trouvait précisément arrivé à cette triste saison. Le domaine des Motteux n'offrait plus aux regards que des sillons hérissés de chaume et de vergers dépouillés de leurs fruits. Les prairies elles-mêmes étaient garnies d'une herbe plus rare qu'émaillaient seules, de loin en loin, quelques frêles marguerites ou quelques fleurs de trèfle pâle. Aux gazouillements des grives, des pinsons et des bouvreuils, avaient succédé les gloussements des perdrix ou les cris des vanneaux s'abattant dans les genêts. L'horizon, enveloppé de brumes, ne montrait plus que des lignes confuses et la brise faisait tourbillonner les feuilles mortes à la lisière des fourrés.

Le jour commençait à baisser. Tous les champs étagés sur la pente qui descend de la route d'Isigny vers l'Esques, étaient déserts ; mais on apercevait au sommet de la colline le

troupeau de moutons d'Anselme Micou, broutant les herbes menues qui poussent parmi le chaume. Le vieux berger se tenait lui-même à l'une des extrémités du plateau, appuyé sur le bâton ferré qui lui servait de houlette, et son chien favori couché à ses pieds.

Son neveu Pierre, assis un peu plus loin, sur le rebord d'un sillon, tressait de la paille en chantant une vieille *reverdie*, léguée par les mères à leurs filles et conservée intacte depuis le temps de Basselin. Au milieu du silence mélancolique de la soirée, la voix de l'enfant s'élevait claire et joyeuse.

L'amour de mon cœur s'est enclose,
En un bien joli jardinet,
Où croit la rose et le muguet,
Et aussi fait la passerose

Hélas ! il n'est si douce chose
Que de ce doux rossignolet
Qui chante clair au matinet,
Quand il est las il se repose.

Je le vis l'autre jour cueillant
En un beau pré la violette,
Et me sembla si avenant
Et de beauté la très parfaite.

Je la regardai une pose ;
Elle était blanche comme lait,
Et douce comme un agnelet,
Vermeillette comme une rose!

Anselme Micou, qui n'avait point paru prendre garde aux premiers vers de cette naïve pastorale, se retourna enfin vers son neveu.

— Le temps des violettes est passé, mon gars, dit-il, et aussi celui des chansons. Maintenant, il faut moins songer aux bouquets qu'aux *migauts* (provision de fruits pour l'hiver).

— Ah ! bah ! ça regarde mam' Louis, reprit le jeune garçon en souriant, c'est elle qui boulange le pain que je mange.

Anselme remua la tête.

— Oui, oui, dit-il d'un ton pensif, les enfants ça vit comme les oiselets du bon Dieu, qui chantent en attendant que les graines mûrissent sur le buisson. J'ai été comme ça aussi, mais depuis j'ai reçu bien des *harées* (averses) et conduit bien des brebis au boucher.

— Dam! c'est sûr que vous devez avoir de *lesquience* (expérience), reprit l'enfant ; y a pas un berger dans tout le pays à qui on ait tant de *fiat* (foi) qu'en vous, vieux Anselme, et si vous vouliez...

— Tais-toi, interrompit le berger sans lever les yeux, voici que'qu'un qui nous arrive.

— Comment que vous savez ça ? dit l'enfant étonné.

— Regarde, Farraut.

Le chien qui paraissait endormi, venait en effet de dresser légèrement les oreilles, bientôt ses yeux s'entr'ouvrirent, son museau s'allongea et il fit entendre un léger grondement.

— Ah ! il a senti qu'on venait dans les *étos* (chaumes) dit le jeune garçon.

— Oui, mais n'y a pas de danger, ajouta Micou sans faire un mouvement, ce sont des amis.

L'enfant se redressa et porta la main à son bonnet en prononçant le nom de M. de Gausson.

Celui-ci suivait, en effet, un des sillons et n'é-

tait plus qu'à quelques pas. Il portait un costume de chasse et tenait son fusil sous le bras.

— Vous avez donc changé de pâturage, papa Micou, dit-il en saluant de la tête le vieux berger.

— Où il n'y a plus d'herbe, les moutons ne font plus de laine, répondit Anselme du ton sentencieux qui lui était ordinaire. Monsieur va sans doute à la ferme?

— Précisément ; comment y est-on aujourd'hui ?

Le berger plia les épaules.

— Toujours bien petitement, Monsieur.

— Ainsi Madame Louis ne se trouve point mieux ?

— Il n'y a pas d'apparence ; on a hier battu dans les granges et elle n'a pas voulu descendre, parce qu'elle avait peur du *henu* (brouillard). Quand une femme comme mam' Louis pense au temps qu'y fait, c'est mauvais signe.

— Il est vrai que ses forces semblent diminuer chaque jour, reprit Marcel ; depuis cette

affreuse nuit où Madame Honorine a failli périr, elle n'a pu se relever.

— Monsieur Vorel dit qu'elle a pris un *chaud et froid*, fit observer le jeune garçon ; sans compter que ça lui a fait une révolution de voir comme ça la dame de Paris quasi *neyée*.

— Et malheureusement on ne peut lui faire accepter aucun remède ! ajouta de Gausson.

Anselme secoua la tête et fit un soupir.

— C'est pas tout ça qui aurait soumis une *felle* femme comme mam' Louis, reprit-il ; non, non ; elle en a supporté bien d'autres !

— Et à quelle cause attribuez-vous donc sa maladie ? demanda Marcel.

— A la cause qui a amené tous les autres malheurs, répliqua le berger. Il y a des temps, voyez-vous, où l'on dirait que tous les bons anges-gardiens abandonnent une maison. Voici la treizième récolte depuis que le feu a pris aux granges, où mam' Louis a manqué brûler ! treize ans avant, son fils le général est mort quasi subitement, et il y avait alors juste treize ans qu'elle était veuve !

— Et que concluez-vous de ces coïncidences ?

— Ça prouve, Monsieur, que tous les treize ans l'esprit de malheur est maître du Motteux et que nous tombons tous à sa merci.

De Gausson sourit.

— Encore les mêmes idées, père Micou, dit-il ; vous ne pouvez croire que le mal vienne naturellement.

— Non, Monsieur, dit le berger, ça ne peut pas être le bon Dieu qui frappe comme ça sans regarder ; faut que *l'autre* soit queuq' fois le maître pour tout *bouessonner* (troubler). Sans ça comment qu'y aurait tant d'injustice et de méchanceté sous la toiture du ciel ? Voyez plutôt cette jeune dame de Paris pour qui vous avez de l'amitié, qui est-ce qui lui a fait faire un *cumblet* (saut) dans le *petit tourbillon* ?

— Toutes mes recherches pour le découvrir ont été inutiles, répliqua Marcel.

— Parce que les auteurs de la chose ne craignent pas les juges, reprit Micou avec con-

viction ; vous n'avez ni vu leur figure, ni entendu leur voix, non ! c'était noir et ça ne parlait pas ! mais s'ils n'ont pas réussi à *neyer* la dame, y n'la perdent pas pour ça de vue.

— Que voulez-vous dire?

— Qu'y a comme un mauvais sort qui la poursuit. Tout ce qu'elle fait dans le pays amène des *fouah* (huées) ; on l'accuse de tout le mal et on ne veut pas croire au bien.

— Ah ! je ne m'étais donc pas trompé, interrompit vivement Marcel, qui croyait avoir fait la même observation, et d'où peuvent venir ces préventions ?

— Qu'est-ce qui sait d'où vient le vent qui brûle les prairies ou la pluie qui noie les blés, répondit Micou ; voilà cinquante ans que je garde les moutons dans les friches et que je regarde dans le ciel sans pouvoir dire comment arrive le plus petit nuage. Les dires des vieux ne sont pas des *lures* (sornettes), allez, not' maître; les hommes sont, sans comparaison, comme mes moutons ; y z'ont des bergers et des chiens qui les conduisent ; seulement y

en a de bons et de *maxis* ; et c'est ça qui fait le malheur ou la chance.

De Gausson savait qu'il eût été inutile de combattre les opinions du vieux berger ; il prit congé de lui et continua sa route vers la ferme.

Mais cet entretien, en confirmant ses propres remarques sur l'espèce de réprobation qui frappait Honorine, le jeta dans une sombre préoccupation. Quel hasard, ou plutôt quel ennemi secret pouvait avoir ainsi prévenu le plus grand nombre contre la jeune femme ? Le vieil Anselme avait raison ; un mauvais esprit pesait sur la vie d'Honorine, mais ce mauvais esprit avait un corps, un nom qu'il fallait découvrir !

Les soupçons de Marcel allaient de l'un à l'autre sans oser ni sans pouvoir s'arrêter. Il arriva enfin à la ferme et trouva à l'entrée Françoise qui lui ouvrit la porte de l'espèce de salon où se tenait la malade.

C'était cette pièce de rez-de-chaussée, dont nous avons déjà parlé et qui servait à la fois

de parloir, de bureau et de lingerie. Depuis sa maladie, la mère Louis avait encore ajouté à ces destinations. Ne pouvant quitter ce qu'elle appelait la chambre jaune, elle en avait fait le centre de son activité valétudinaire. C'était là que l'on portait les échantillons de récolte, les provisions de ménage, les instruments à réparer. Son inquiétude soupçonneuse avait grandi avec sa faiblesse. Ne pouvant promener sa surveillance, comme autrefois, sur toutes les parties de la ferme, elle eût voulu concentrer celle-ci tout entière dans l'étroit espace où la retenait son mal, rapprocher ce qu'il ne lui était plus permis d'aller trouver, tout amener enfin à portée de sa main et de son regard.

Cette monomanie donnait à la pièce où elle se trouvait une apparence de désordre et d'encombrement impossible à rendre. On y voyait, pêle-mêle, des pains sortant du four, des livres de comptabilité, des tisanes et des tourtes de saindoux. A toutes les poutres étaient suspendues des touffes desséchées de plantes po-

tagères conservées pour graines ou des paniers remplis de vieilles ferrailles. Dans les coins on voyait entassés les socs destinés à la forge, les pioches sans pointe, les faulx ébréchées et les bêches qui attendaient un manche. Le plancher était enfin couvert de mannequins de fruits, de barres de savon et de poupées de lin peigné ; une petite roue de charrue toute neuve avait été placée sous la fenêtre.

Assise au milieu de ce cahos, la mère Louis s'occupait à battre du lait, tout en donnant ses ordres à une servante qui arrangeait des œufs dans une corbeille.

Sans avoir beaucoup maigri, la fermière avait perdu cette apparence de vigueur qui frappait autrefois dès le premier coup-d'œil. Son teint coloré avait pris je ne sais quelle pâleur jaune et jaspée de petits filaments rougeâtres ; ses chairs flasques flottaient à chaque mouvement et ses membres roidis semblaient avoir perdu leurs articulations. Ses yeux seuls, plus ronds et plus ouverts, avaient pris un éclat fiévreux qui, joint à la

mobilité de la prunelle, leur donnait quelque chose de légèrement égaré. Une toux opiniâtre appelait par instant le sang au visage qui devenait ensuite subitement plus pâle. Son costume, dont la propreté soignée frisait autrefois l'élégance, avait éprouvé la même transformation. Composé de pièces disparates, il annonçait une sorte d'abandon de soi-même qui est, même chez la femme la moins recherchée, le symptôme le plus certain du triomphe de la souffrance. Un verre et un broc remplis de maître-cidre étaient placés à portée de sa main, car depuis que la maladie avait enlevé à la paysanne son activité, elle cherchait une consolation malheureusement trop fréquente dans la *tisane de Marin-Onfroy*, et tous les efforts d'Honorine pour combattre cette déplorable passion, devenaient chaque jour plus inutiles.

Au moment où reprend notre récit, elle venait encore de recourir à ce dangereux remède, tandis que la jeune femme, assise devant

un petit bureau, achevait tout haut quelques calculs.

— Alors tu ne trouves pas le compte! s'écria tout-à-coup la mère Louis, y manque encore un écu et sept sous?

— Je vais recommencer l'addition, balbutia la jeune femme troublée par la voix de Marcel qu'elle crut reconnaître.

— C'est la malédiction du bon Dieu qui est sur moi, reprenait la fermière d'un ton lamentable! Tous les *goureurs* du pays se sont donnés le mot pour profiter de ma maladie. Y me feront mourir sur une botte de paille... et dire que personne ne prendrait les intérêts d'une pauvre malheureuse qui ne peut plus *gandoler* (remuer). Ah! Jésus-Sauveur, qu'est-ce que je vais donc devenir? Eh bien! pourquoi que tu laisses tes chiffres, toi?

— Voici M. de Gausson, ma mère, dit Honorine, en montrant le jeune homme qui venait d'ouvrir la porte.

— Ah! qu'est-ce qui veut? demanda la fermière en détournant à demi la tête.

— Je venais savoir comment vous vous trouviez aujourd'hui, chère Madame Louis, dit Marcel qui s'avança vers la malade avec empressement.

— Aujourd'hui c'est comme hier et comme les jours d'avant, répliqua la mère Louis d'un air maussade ; on *gavaille* (gaspille) tout, on me ruine, et j' peux rien faire ; quand on souffre on n'a plus d'ami, voisin.

— Vous me permettrez de croire le contraire, reprit le jeune homme ; pour ma part, je suis désolé de cette persistance de la maladie, et si je pouvais quelque chose....

— Oui, oui, on dit toujours ça quand on est sûr qu'on ne peut rien, interrompit la mère Louis.

Honorine rougit, et de Gausson parut lui-même embarrassé ; mais il s'efforça de se remettre en répondant gaîment :

— Allons, vous êtes une ingrate, voisine ; vous niez l'amitié que l'on a pour vous, afin de ne pas être obligée d'en rendre ; mais vous aurez beau faire, vous ne m'empêcherez pas de

m'intéresser à votre santé et de déplorer que vous vous refusiez à tout traitement...

— Ah ! voilà la chanson, reprit aigrement la paysanne ; faudrait prendre des drogues. Comme si c'était pas assez de l'ennui du mal, sans avoir l'ennui des remèdes. La *mezette* aussi me fait des reproches tant que le jour dure. Faudrait appeler un médecin. Des médecins ! on mourra bien sans ça, allez, et ça ne fera pas de chagrin à beaucoup ; quand on n'est plus bonne à rien, le mieux est de se laisser crever dans un coin comme un chien qui a perdu son maître.

Honorine jeta un regard désolé à de Gausson, et une larme vint mouiller ses cils. Quelque égoïste que fut l'affection de la vieille femme, c'était la seule parente en qui elle eût trouvé quelque sympathie ; ce cœur avait d'ailleurs donné ce qu'on pouvait en espérer ; et Honorine aimait la mère Louis par comparaison et par disette de tendresse.

Celle-ci s'aperçut de son émotion ; mais loin d'en être touchée, elle s'en irrita, car,

comme la plupart des malades, elle s'indignait également que l'on contrariât sa triste prévision, et qu'on parût y croire.

— Vas-tu geindre maintenant, s'écria-t-elle ; Dieu me pardonne ! ils ont tous juré de me faire damner ! et quand je serais portée en terre, voyons, qu'est-ce que ça te fera ? tu auras ta part de mon bien, et les écus d'un mort, ça vaut toujours mieux que les gronderies du vivant. Mais j'suis pas encore cousue dans le drap, ma chère ! toi et le *mière* faut que vous attendiez vot' tour.

— Ah ! pouvez-vous me parler ainsi ! dit la jeune femme, dont les larmes, retenues jusqu'alors, coulèrent silencieusement.

— Allons v'là qu'elle *pigne* maintenant, reprit la fermière en repoussant la baratte à beurre ; si c'est pas capable de vous tourner le sang ! Emporte ça, voyons, emporte vite ; j'aime mieux être toute seule que de voir des figures de *mater dolorosa*. M. Marcel t'ouvrira la porte.

L'invitation était trop claire pour que le

jeune homme pût feindre de ne point comprendre ; il prit congé de la mère Louis et suivit Honorine.

Celle-ci arrivée dans la pièce voisine s'assit sur un banc et fondit en larmes.

Depuis tant de jours que ses soins près de la fermière n'étaient payés que par des reproches ou des duretés, elle avait le cœur trop plein ; ce dernier choc le fit déborder.

Marcel qui était demeuré d'abord debout devant elle, sans pouvoir parler, fit un geste de désespoir.

— C'est trop aussi ! murmura-t-il enfin à voix basse ; c'est trop pour qui n'a mérité aucune de ces épreuves ! Le berger dit vrai, il y a un mauvais esprit acharné à votre poursuite.

— Ah ! quand je me suis décidée à venir ici..., bégaya Honorine au milieu de ses sanglots... pourquoi n'ai-je pas eu plutôt... le courage... de mourir...

De Gausson lui prit vivement la main.

— Ne dites pas cela, reprit-il avec angoisse,

vous me brisez le cœur. Mon Dieu, ne puis-je donc rien faire pour vous ! mais à quoi servent alors le dévoûment, l'affection, le courage... Je vous suis inutile, moi qui rachèterais chacun de vos chagrins au prix de tout mon bonheur.

— Ah ! je le sais ! dit la jeune femme, qui pleurait toujours, mais dont la douleur se transformait en attendrissement à la voix de Marcel ; je sais que vous êtes mon meilleur, mon seul ami.

— Plus qu'un ami, répliqua de Gausson, qui avait saisi sa main et qui la pressait dans les siennes...

— Un frère ! répéta la jeune femme.

— Plus qu'un frère ajouta-t-il, en attirant contre son cœur la main qu'il tenait.

Honorine tressaillit et voulut se dégager. Marcel la retint avec force.

— Plus que vous n'avez cru, plus que je n'ai jamais osé vous dire! continua le jeune homme avec une exaltation croissante. Je vous aime, Honorine! oh! ne tremblez pas, ne cher-

chez point à m'échapper : je vous aime depuis le premier jour où je vous ai revue. Mariage, séparation, rien n'a pu me guérir de cet amour, rien ne m'en guérira.

— Pourquoi... me le dire... murmura la jeune femme, pleurant plus fort de trouble et peut-être de bonheur.

— Parce que je me suis tu trop longtemps ! reprit Marcel avec passion. Ce secret me pesait là, comme une chaîne ; il arrêtait tous mes épanchements ; il étouffait ma voix quand je voulais vous consoler ! Maintenant je vous ai dit que ma vie vous appartenait, que ma joie était en vous, ordonnez ce que je puis faire ; sachant que vous êtes tout pour moi, vous oserez, j'espère tout me demander.

Honorine voulut répondre, mais elle n'en trouva point la force. Cet aveu que de Gausson avait retenu jusqu'alors, elle le prévoyait, elle le désirait peut-être ; aussi n'éveilla-t-il chez elle ni surprise ni révolte. Les objections qu'il pouvait faire naître s'étaient depuis longtemps présentées à son esprit, qui les avait dis-

cutées, combattues. Fascinée par la voix de celui qu'elle aimait, honteuse, éperdue, elle fit un dernier effort pour échapper à ses étreintes, puis, cédant à sa propre émotion, elle cacha son visage sur la poitrine du jeune homme.

Celui-ci sentit ses yeux se mouiller, un flot de joie inonda son âme ; il avait compris !

Sa tête se pencha vers celle d'Honorine, et posant chastement les lèvres sur ses cheveux :

— Merci ! balbutia-t-il à son oreille ; mais, maintenant, vous ne direz plus que vous voulez mourir...

Quand Honorine reparut dans la chambre de sa grand'mère, une sorte de transfiguration s'était opérée en elle. Son visage, altéré par la fatigue et les veilles, rayonnait d'une auréole de joie ; sa voix était plus harmonieuse, ses mouvements plus souples, un souffle de flamme semblait avoir pénétré tout son être embelli et allégé.

Elle se mit à genoux sur le tabouret placé aux pieds de la malade et, à force de douces

paroles et de caresses, elle arriva à trouver le chemin de cette âme aigrie.

La mère Louis, qui avait longtemps résisté à toutes ses avances, finit par lui prendre la tête à deux mains et l'embrassant au front :

— Tiens, tu n'es pas une humaine, toi, s'écria-t-elle attendrie; faudrait être plus méchant qu'un *lancret* pour te faire du chagrin.

— Alors, vous qui êtes bonne, vous ne voudriez pas me rendre malheureuse, dit Honorine de ce ton plaintivement caressant qui a tant de charme chez les femmes et les enfants.

— Non que je ne le veux pas, chère câline.

— Alors vous consentez à vous soigner?

— Ah! tu vas encore me parler de médecin...

— Essayez seulement, grand'mère ; je vous en conjure... pour moi... rien que pour moi.

Elle avait pris les mains de la mère Louis et y appliqua ses lèvres. La vieille femme finit par céder.

— Allons, on ne peut pas te résister, *me-*

zette, dit-elle plus gaîment, nous verrons le *mière* puisque tu le veux. S'y peuvent me relever, ça ne sera pas malheureux pour nous tous, car ça mettra peut-être fin aux voleries. Ah! pauvre *mezette* le proverbe a bien raison.

Quand la haie est basse,
Tout le monde y passe.

—Allons, reprit Honorine, qui voulait profiter des bonnes dispositions de la fermière; je vais faire avertir tout de suite M. Vorel.

—Rien ne pressé, fit observer la paysanne; je dormirai bien sans ses drogues; demain s'il y a du soleil, nous attellerons le char-à-bancs et nous irons ensemble au manoir. Mais en attendant je veux prendre quéqu'chose, un peu de tisane de *Marin-Onfroy*.

Honorine fit un geste de prière.

— Eh bien, non, reprit la mère Louis avec un visible effort; je ne veux pas *t'erjuer* (te contrarier), fais-moi une *piquette* et puis j'irai

me coucher. C'est pas que je m'ennuie avec toi, au moins, mais comme disait le roi Dagobert à ses chiens, il n'est si bonne compagnie qu'on ne se sépare.

Honorine prépara à la vieille femme le mélange de crême, de lait caillé et de sucre qu'elle lui avait demandé, l'aida à se mettre au lit puis se retira elle-même dans sa chambre.

Mais elle était peu disposée au sommeil ; la nuit entière se passa pour elle dans un enivrement de cœur entrecoupé de larmes. La pensée qu'elle était aimée de Marcel lui causait tour-à-tour des élans de joie et des tressaillements d'épouvante. Cependant sa joie était plus forte. Elle repassait dans sa mémoire tous les souvenirs qui prouvaient cet amour ; elle rêvait un avenir uniquement occupé par lui ; son imagination aidait son cœur à créer tous les incidents de ce poëme ineffable qui comprend tout le reste et que résume un seul mot.

Les premières lueurs du jour la trouvèrent encore bercée dans ces enivrantes images.

Mais cette veille loin d'épuiser ses forces les avait ranimées et rafraîchies. Elle se leva comme l'alouette qui reprend possession des airs.

En se réveillant, la mère Louis rencontra son doux visage penché sur son oreiller.

— Déjà debout ma *moissonnette*, dit la vieille femme étonnée.

— Il fait beau, grand'mère, répliqua Honorine, en baisant les joues flétries de la vieille femme.

— Ah ! parbleu ! t'as pas besoin de le dire, reprit la mère Louis, on voit le soleil levant dans tes yeux. Eh bien ! puisqu'il fait beau, *mezette*, nous irons au manoir.

— J'ai fait sortir le char-à-bancs.

— Bon.

— Et j'ai dit de préparer la *Caillie ;* c'est la jument que vous préférez.

— Parce qu'elle ne vole pas sa *branée* (mesure de son) ; c'est une vieille dure-à-cuire comme moi, vois-tu, on n'en fait plus comme de not' temps. A propos, donne-moi un coup

de cassis ; je me sens mal au cœur quand je me réveille.

Honorine n'osa refuser et versa la liqueur demandée dans une des petites mesures appelée *demoiselles*. La mère Louis l'obligea à la remplir.

— Est-elle *grecque* au moins, dit-elle, d'un air mécontent ; elle me regrette toujours mon petit coup du matin.

— Vous savez ce que monsieur Vorel vous a dit, grand' mère.

— Bah ! bah ! laisse-moi donc avec le Vorel.

Qui court après le mière,
Court après la bière.

— Ah ! grand'mère, vous oubliez vos promesses d'hier.

— Du tout ! mais nous n'avons pas encore eu la consultation. Ainsi je suis ma maîtresse et j'veux en profiter. Avant que nous partions, faut que tu me fasses manger queuq'chose qui me soutienne.

Honorine eut beaucoup de peine à obtenir

que la vieille paysanne se contentât d'un peu de lait jusqu'à ce que M. Vorel eût indiqué le régime à suivre, et, pour couper court à sa réclamation, elle lui annonça que le char-à-bancs attendait.

— Allons ! je vois qu'on veut me faire mourir de famine, reprit la mère Louis en se levant ; les *mières* auront beau dire, vois-tu, je sens que j'ai besoin et que si je pouvais manger je me remettrais debout. Y suffirait de trouver ce qui convient à mon estomac... A propos, apporte donc queuq'chose pour boire en chemin... J'ai toujours soif... Ah ! Jésus ! je suis-t'y faible sur mes pieds; y m'semble que j'marche sur du coton.

Honorine lui donna le bras et toutes deux rejoignirent le char-à-bancs où la mère Louis monta avec peine.

VII

Le château de Vertbec.

Le ciel était brillant et pur, et les dernières senteurs de la végétation mourante flottaient sur les brises du matin. C'était la première fois depuis plusieurs semaines que la mère Louis quittait la ferme, car, comme il arrive toujours aux gens d'action, le mal l'avait jetée dans une inertie subite et exagérée. Le jour où elle s'était trouvée trop faible pour continuer ce qu'elle faisait d'habitude, elle avait renoncé à tout et s'était alitée plus par dépit

que par nécessité. Depuis, l'immobilité, l'irritation et une hygiène déplorable avaient assez aggravé le mal pour lui faire croire à l'impossibilité de remuer ; aussi éprouva-t-elle une surprise joyeuse lorsqu'à la suite de l'effort qu'elle venait de tenter, elle se trouva plus ferme et plus vaillante qu'elle ne l'avait supposé.

En passant près des étables, elle voulut voir son bétail, examina tout avec l'ardeur d'une convalescente, gronda un peu pour n'en point perdre l'habitude, mais remonta en char-à-bancs plus satisfaite qu'elle ne voulait le paraître.

La route qu'elles suivaient pour se rendre au manoir était bordée de buissons dont les oiseaux venaient becqueter les baies mûres. On entendait les chants des pâtres, et les passants s'arrêtaient pour saluer la mère Louis et la félicitaient sur sa sortie. Celle-ci ne manquait point de répondre qu'elle ne se trouvait pas mieux et que l'on sortait bien les morts pour les porter en terre ; mais dans le fond, elle se trouvait raffermie et ranimée par ce

qu'elle sentait, ce qu'elle voyait et ce qu'elle entendait. Aussi répondait-elle plus affectueusement auxprévenances d'Honorine qui avait été l'occasion, sinon la cause de cette résurrection; elle l'aimait par retour sur elle-même, comme on aime ce qui égaie et soulage.

— Allons, fouette la *caillie*, petite, lui dit-elle; faut que nous arrivions avant que le *mière* soit parti pour ses visites; j'veux lui demander à déjeuner à ce *grec*-là.

Honorine obéit, et elles arrivèrent bientôt à la porte de M. Vorel.

Celui-ci qui les avait aperçues vint à leur rencontre et fit de grandes démonstrations de joie.

— Oui, recevez-moi bien, dit la mère Louis en descendant avec peine; car je viens vous consulter.

— Enfin!

— C'est pas que j'aie plus de *fiat* (confiance) qu'autrefois, non; mais c'est la *mezette* qui l'a voulu, et donc je viens prendre queuq'chose avec vous.

— J'ai bien peur de n'avoir à vous offrir que des tisanes, dit le médecin en souriant; la première condition de rétablissement est une diète sévère.

— Oh! j'en étais sûre! s'écria la paysanne; c'est toujours le même *oremus*. Mais, après ça, faudra voir... Ah! Dieu! j'ai-t-y les jambes *emolentées* (fatiguées); donnez-moi donc de quoi m'asseoir.

Vorel apporta un fauteuil, et commença quelques questions sur ce qu'éprouvait la mère Louis.

— Pardi! vous savez bien ce que j'ai, interrompit celle-ci; je vous l'ai dit assez souvent depuis un mois; c'est toujours la même chose... Voyez si vous aurez dans vot'sac des remèdes pour me redonner du cœur aux jambes.

Vorel répondit qu'il ne doutait point qu'un traitement suivi ne ramenât la santé, mais qu'une plus longue négligence pouvait tout compromettre. Il examina ensuite la malade attentivement, indiqua à Honorine les pré-

cautions à prendre, en ajoutant qu'il apporterait lui-même, dans la journée, une potion dont l'effet ne pouvait manquer d'être favorable.

— Eh bien ! à propos, reprit la mère Louis, qui avait écouté tous ces détails avec une répugnance évidente, puisque vous êtes si habile, pourquoi que vous ne guérissez pas le *grand Jodane*... car il est toujours malade, à ce qu'il paraît.

— Toujours, répliqua Vorel.

— Pauvre Henri !... ne pourrions-nous le voir ? demanda Honorine.

— En vérité, je ne sais s'il serait prudent... objecta Vorel.

— Pourquoi donc ça ? reprit la fermière, à laquelle le quasi refus du médecin inspira un désir subit de rendre visite à l'idiot ; y me semble qu'on ne peut pas m'empêcher de voir mon petit-fils.

— Si vous y tenez... absolument...

— Certainement que j'y tiens ; j'serais pas

fâchée de savoir si y m'trouvera bien changée.

Vorel parut se raviser.

— Ce sera, en effet, un moyen d'éprouver son intelligence, murmura-t-il; je vais alors le prévenir.

— C'est inutile, nous montons avec vous.

Vorel voulut essayer quelques objections, qui, comme à l'ordinaire, ne firent que confirmer la mère Louis dans sa résolution. Appuyée sur le bras d'Honorine, elle se mit à monter l'escalier à la suite du médecin, qui parut enfin prendre son parti.

Arrivé au premier étage, Vorel ouvrit une porte, et introduisit les deux visiteuses dans une première pièce couverte d'un tapis qui amortissait le bruit des pas. Il ouvrit ensuite une seconde pièce fermée à clef, et où les persiennes ne laissaient pénétrer qu'une lueur crépusculaire.

— Ah! Jésus! c'est noir comme un tombeau! s'écria la fermière, qui, venant de quitter la pleine lumière, n'aperçut rien au premier instant.

Le médecin entra sans répondre, et s'avança vers un lit enveloppé de rideaux sombres qu'il entr'ouvrit.

— Voici votre grand'mère et votre cousine qui viennent vous voir, mon cher Henri, dit-il de sa voix mélodieuse.

Une sorte de gloussement, qui n'avait rien d'humain, lui répondit.

— C'est donc là qu'il est ? demanda la mère Louis ; voyons un peu ce qu'il va dire...

Elle s'était approchée du lit pour apercevoir le malade ; mais lorsque son œil, déjà accoutumé à l'obscurité, rencontra ce qu'il cherchait ; elle s'arrêta tout-à-coup frappée de stupeur.

L'idiot se tenait accroupi au fond de la ruelle, entouré de draps roulés et de couvertures en lambeaux, et occupé à retirer les crins du matelas sur lequel il était assis. Son étiolement d'autrefois avait fait place à une maigreur effrayante ; ses cheveux, plus pâles, se dressaient par touffes rudes et inégales ; les muscles de son visage étaient agités d'un

frémissement convulsif, et une écume visqueuse bordait ses lèvres bleuies.

Honorine, qui était restée immobile comme la fermière, joignit les mains avec un cri étouffé.

— Vous le trouvez bien changé? demanda Vorel d'un air triste. Hélas! tous mes soins ont échoué contre l'abâtardissement de cette nature avortée.

— Comme il nous regarde! s'écria la mère Louis; on dirait qu'il ne sait pas qui nous sommes.

— C'est votre grand'mère, Henri, dit Vorel, en montrant la paysanne à l'idiot.

Pour toute réponse, celui-ci porta avec avidité à sa bouche le crin qu'il avait arraché au matelas, en faisant entendre l'espèce de cri animal qu'il avait déjà poussé à l'arrivée du médecin.

— Est-ce que tu ne me reconnais pas, *grand Jodane?* reprit la fermière, troublée malgré elle à la vue d'une telle misère.

L'idiot tourna de son côté des yeux égarés, et fit claquer ses dents.

— Quoi! vous ne vous souvenez plus de moi, Henri? demanda à son tour Honorine.

— Vite, répondit le *grand Jodane*. C'est l'heure... du pain.

— Tu as oublié la dame de Paris que tu aimais tant? ajouta la mère Louis.

— Beaucoup... beaucoup! reprit l'idiot.

— Dieu nous sauve! il n'y a plus rien à faire de lui! dit la paysanne saisie.

— Je le crains! soupira Vorel, sous les lunettes duquel brillait un regard de triomphe, il a perdu la mémoire, le jugement.... mais les fonctions animales ne sont nullement troublées, et nous n'avons pas à craindre du moins pour sa vie.

— La vie! répéta la mère Louis; que je sois damnée s'il ne vaudrait pas mieux pour vous le voir entre quatre planches.

— Oh! vous ne savez pas ce que c'est qu'un fils unique, ma mère! dit Vorel avec

une expression si ardente qu'Honorine en fut remuée jusqu'au cœur.

— Mon Dieu ! mais ne peut-on rien faire ? demanda-t-elle.

— J'ai eu recours à tous les moyens connus, répliqua le médecin d'un ton accablé.

— Et... si l'on en essayait d'autres ? reprit la jeune femme ; pardon d'oser donner un avis... Mais il me semble que ce silence, cette obscurité doivent à la longue énerver et anéantir. Puisque le traitement indiqué par la science n'a point réussi, ne pourrait-on en essayer un autre, rendre à Henri de l'air, de la lumière et de la liberté ?

— Maintenant, je n'y vois point d'empêchement, répliqua Vorel, les regards fixés sur l'idiot ; il se pourrait que cet isolement, nécessaire pour le but que je désirais atteindre, altérât à la longue la santé de ce malheureux enfant et... avant tout, je veux qu'il vive !

— Alors permettez qu'il sorte, reprit vivement Honorine ; qu'il vienne à la ferme com-

me autrefois ; je vous promets de veiller sur lui comme sur un frère.

— Pardi ! pourquoi qu'y ne viendrait pas tout de suite ! dit la mère Louis ; y fait un temps pour les malades aujourd'hui. Voyons *grand Jodane*, lève-toi et viens avec ta grand'-mère ; nous déjeunerons ensemble !

L'idiot comprit ce dernier mot, car il se mit à rire en étendant ses mains crochues et répétant :

—Déjeuner ! hou ! hou ! toujours déjeuner...

— Y paraît qu'il a appétit, reprit la fermière... Je parie que vous l'aurez fait jeûner pour le guérir ! La diète, c'est comme les licous, ça va à toutes bêtes. Envoyez la Sureau habiller ce pauvre innocent, nous allons l'attendre en bas.

Les deux femmes descendirent au salon et le médecin alla donner les ordres nécessaires à la vieille servante. Il les rejoignit bientôt et engagea Honorine à visiter plusieurs variétés de chrisanthèmes qui venaient de fleurir au

jardin, tandis qu'il préparait la potion nécessaire pour la mère Louis.

Celle-ci regarda la jeune femme descendre le perron et traverser le parterre.

— A-t-elle l'air coquet, dit-elle, avec cette complaisance des grands parents pour la beauté de leurs petites-filles; y en a pas une autre dans le pays qui l'égale, non !

— Madame de Luxeuil est, en effet, charmante, répliqua Vorel.

— Et courageuse ! continua la fermière ; y a pas de *basse* (servante) qui en approche pour le travail, sans compter que c'est attaché.....

— Oui, reprit Vorel d'un air paterne; je la crois d'une nature fort affectueuse.

— Y faut ça ! car, vrai, y a des fois où je la tarabuste.

— Vous êtes vive, mais au fond si bonne...

— Et ben v'là où est la menterie ! s'écria la fermière qui, par contradiction, se trouvait en veine de franchise ; je suis pas bonne du

tout; et vous le savez bien mieux que personne.

— Moi?

— Oui, oui; vous me l'avez dit... D'abord, je suis pas bonne quand ça m'ennuie. Mais la *mezette* ne s'fâche jamais, j'ai beau l'*agonir*, elle garde toujours sa mine douce et sa voix de petit oiseau. Aussi, moi, ça me touche, et maintenant, voyez-vous, je sais pas ce que j'deviendrais si je l'avais plus.

—C'est un malheur que vous ne devez point craindre, objecta Vorel; madame Honorine est retenue ici par un intérêt trop puissant...

— Quel intérêt donc?

— Allons, vous le savez aussi bien que moi.

— Parole! je ne sais rien de rien.

— Alors, je dois me taire.....

— Et moi je veux que vous parliez, s'écria la paysanne impatientée. Y a rien qui *m'estomaque* comme d'entendre dire : v'là une chose; mais vous ne la verrez pas, Voyons, mon gendre, qui est-ce qui retient la *mezette*?

— Eh bien! puisque vous voulez que je

vous dise..., ce que tout le monde sait : Madame Honorine reste ici parce que M. de Gausson s'y trouve.

— Ah bah ! reprit la mère Louis intéressée; vous croyez qu'elle en tient pour le beau brun?

— Il suffit de regarder.

— Au fait, c'est juste, maintenant que j'y pense... quand le voisin se trouve là, *mezette* est toute... chose !... Ah ! c'est pour ça qu'elle reste aux Motteux !

La mère Louis devint pensive, à la grande joie du médecin ; il connaissait l'égoïsme exigeant de l'ancienne meunière et savait la malveillance des vieilles femmes contre tout amour qu'elles n'ont point permis et protégé. Aussi, ne doutait-il pas que la révélation qu'il venait de faire n'amenât tôt ou tard, entre la grand'mère et la petite-fille des débats qui pourraient finir par une séparation. En toute autre occasion, ses espérances se fussent réalisées ; mais la maladie avait attaqué l'énergique personnalité de la fermière. Plus dépendante des autres, elle était devenue moins

absolue dans ses prétentions, et l'idée d'une rupture à laquelle elle se fût arrêtée autrefois avant toute autre, lui causait maintenant un effroi qui la rendait plus indulgente. Elle étouffa son premier dépit, accepta une place secondaire dans les affections de la jeune femme et ne songea qu'aux moyens de l'exploiter le plus fructueusement qu'il serait possible.

Or, il lui sembla, à la réflexion, que cet amour d'Honorine et de Marcel, loin d'être nuisible aux soins qu'elle attendait de sa petite-fille, pouvait les lui assurer plus attentifs et plus tendres. Il suffisait pour cela de le prendre sous sa protection, de se faire volontairement l'occasion du rapprochement entre les deux amants, comme elle l'avait été jusqu'alors à son insu; d'entrer enfin dans ce roman de manière à profiter d'une double reconnaissance.

Tout ceci se présenta à l'esprit de la mère Louis, comme nous venons de le dire, mais sous des formes plus vagues, plus grossières.

Sans bien s'expliquer les motifs, elle comprit que la révélation faite par Vorel pouvait tourner à son profit. Grâce au médecin, elle tenait désormais sa petite-fille par le cœur! aussi l'expression de mécontentement qui avait d'abord plissé son front, fit-elle presqu'immédiatement place à un épanouissement de bonne humeur.

— Ah! perjou! dit-elle, vous êtes un fameux dénicheur, mon *mière;* rien ne vous échappe! moi, qui vois ces jeunesses tous les jours, je ne savais rien de leur secret.

— La chose était pourtant assez claire! reprit Vorel surpris de la placidité de la mère Louis, et je ne suis point le seul à l'avoir devinée!

— Si c'est possible.

— Tout le monde en parle à Trévières.

— Voyez-vous ces *jacasseurs* (bavards).

— Je crois même qu'il serait prudent de faire quelques représentations à madame Honorine dans son intérêt.

— On les lui fera, dit la mère Louis, on les

lui fera ; mais Jésus Dieu ! voyez donc le *grand jodane* qui vient là. On dirait qu'il a oublié de marcher.

L'idiot s'avançait soutenu par la jeune femme et en chancelant à chaque pas. Son changement, plus visible au grand jour, sembla effrayer Vorel lui-même.

— Est-ce que vous croyez qu'il pourra vivre comme ça? demanda la mère Louis avec cette naïveté brutale des paysans.

— Je l'espère, je n'ai aucune raison d'en douter, répliqua le médecin, dont l'œil interrogeait les traits de l'idiot avec une attention qui ressemblait à de la sollicitude ; seulement je crois que vous avez raison, et qu'il faut lui rendre un peu d'air et de mouvement.

— Laissez-le venir avec nous, Monsieur, dit Honorine, à qui la langueur de l'idiot inspirait une sérieuse pitié.

— Au fait, ça ne peut que lui être bon, reprit la fermière; pas vrai, *grand jodane* que tu veux venir avec nous?

Pour toute réponse, le *grand jodane* se

pressa contre la jeune femme en poussant son cri habituel qui ressemblait à un gémissement.

— Nous allons le faire monter en char-à-bancs, reprit la fermière qui s'était levée, et ce soir on vous le ramènera.

Vorel parut balancer un instant, puis finit par consentir, et les deux femmes partirent avec leur nouveau compagnon.

Il y eut d'abord un assez long silence, mais lorsque l'on eut perdu de vue le manoir, la mère Louis se tourna vers Honorine qui tenait les rènes.

— Est-ce que t'as pas envie de faire une plus longue promenade, *mezette?* demanda-t-elle d'un air malicieux.

— Moi, volontiers, ma mère, répliqua la jeune femme ; mais où faut-il aller?

— Consulte-toi un petit, voyons ; n'y a donc pas un côté vers où ton cœur se tourne, hein? Allons, ne fais pas la *jesuette*.

— Je vous assure... que je ne comprends point, répliqua Honorine qui rougit de ma-

nière à prouver qu'elle craignait de comprendre.

— Et ben petiote, faut tourner là, à gauche, et, en allant toujours devant, nous arriverons à un endroit qui s'appelle Vertbec!

Honorine tira brusquement les rênes.

— Quoi! vous voulez aller chez M. de Gausson? dit-elle vivement.

— Pourquoi donc pas? reprit la fermière d'un ton narquois; y nous a fait assez de visites pour qu'on lui en rende une : entre voisins, faut ben voisiner, pas vrai?

— Je crains qu'il ne soit absent, reprit Honorine, qui n'eût point voulu comprendre les allusions de sa grand'mère.

— Alors nous retournerons une autre fois, reprit la paysanne... y me semble que ça n'peut pas te faire de peine?... T'es pas ennemie du beau brun, je crois.

— Vous savez que j'ai toujours eu... beaucoup d'amitié... pour M. Marcel, répliqua Honorine embarrassée.

— Juste! répliqua la mère Louis ironique-

ment, t'as de l'amitié... et lui itou.... et comme on dit que deux amitiés valent un amour.....

— Ma mère...

— Eh ben ! faut pas *t'estomaquer* pour ça ; pardi ! on est tous mortels, comme dit c't'autre, et un beau gars est toujours un beau gars.

— Pouvez-vous penser?...

— Je pense pas ; je pense rien, interrompit la vieille femme ; ce que j'en dis, c'est pas pour te faire de la peine, au contraire, suis ta fantaisie, *mezette*, et n'aie pas peur que nous ayons d'*halmêche* pour ça...

La mère Louis accompagna ces mots d'un gros baiser sur la joue d'Honorine qui demeura étourdie. La découverte de sa grand'-mère l'avait épouvantée, et sa grossièreté indulgente l'humiliait plus que des reproches. Aussi voulut-elle s'expliquer, se défendre, mais la fermière lui ferma la bouche.

— C'est bon, c'est bon, dit-elle, on ne te demande pas de dire s'y retourne du pique ou du cœur ; t'es *cachottière* comme toutes les jeu-

nesses. Je t'en aime pas moins pour ça. Plus tard t'auras plus de *fiat* en ta grand'mère; pour le moment, fouette la *Caillie* que nous arrivions à Vertbec le plus tôt possible ; j'ai l'estomac dans les talons.

Honorine qui savait toute contestation inutile, obéit en silence, et ils aperçurent enfin l'habitation de Marcel.

Ainsi que nous l'avons dit ailleurs, l'ancien château de Vertbec n'était plus qu'une ruine dont les débris couronnaient le sommet d'une verdoyante colline. Un antiquaire eût facilement retrouvé parmi ces pans de muraille à demi-abattus et ces tourelles rongées de lierre, le plan primitif de l'édifice. Mais, pour le passant, il n'y avait là qu'un amas de décombres dont il supputait la valeur marchande ou dont il admirait l'effet pittoresque, selon sa profession et ses instincts. Une seule partie de la construction primitive était restée intacte; c'était le donjon! Sa masse colossale s'élevait au centre comme un géant que rien n'a pu terrasser. Les violiers en fleurs, les

pariétaires et les élégantes ciguës qui ondoyaient au sommet des crénaux, loin de leur donner un aspect de ruines, semblaient un ornement destiné à les égayer. Aucune réparation récente n'avait du reste altéré le caractère du vieux monument. Les pierres, que joignait l'une à l'autre le lierre ou la mousse, semblaient rongées par le temps ; les étroites fenêtres étaient garnies de châssis plombés ; la porte basse et déjetée était défendue par des lames de fer boulonnées.

La mère Louis, qui n'était point venue au Vertbec depuis quelques années, parut stupéfaite.

— Comment! il n'y a pas de maison ! s'écria-t-elle, où donc est-ce qu'il demeure alors?

— M. de Gausson s'est arrangé un logement dans le donjon, fit observer Honorine.

— Quoi ! dans ce pigeonnier ? demanda la fermière ; ah ! perjou ! mais comment qu'on fait pour entrer là-dedans? Faut donc monter avec une échelle?

Avant qu'Honorine eût pu répondre, de

Gausson parut lui-même à la porte de la tour; il accourait à la rencontre du char-à-bancs avec de grandes démonstrations de surprise et de joie.

— Ah! vous ne vous attendiez pas à ça, voisin, s'écria la mère Louis; c'est une surprise que j'ai voulu vous faire; je vous amène *mezette*... c'est bien malgré elle, par exemple.

— Se peut-il, dit Marcel?

— Oui, dit la paysanne; elle donnait des raisons pour ne pas venir... histoire de faire la sainte n'y touche, vous comprenez; mais moi j'ai pas donné dans ses *lures* (sornettes), et nous voilà.

De Gausson exprima sa reconnaissance avec une vivacité qui fit cligner les yeux à la vieille femme.

— C'est bon, c'est bon, dit-elle; on sait que vous aimez mieux voir la *mezette* que le tonnerre!... Faut pas rougir pour ça, petiote.

Un beau gars est pour beau tendron
Com' la faucil' pour la moisson.

C'est un proverbe aussi vieux que Mathieu-Salé.

Honorine était au supplice; Marcel s'en aperçut et se hâta de couper court, en conduisant ses hôtes au donjon.

— Je suis désolé de vous faire monter mes cent marches de pierre, dit-il à la mère Louis; mais le plus haut étage est le seul qui ait été remis en état; vous allez trouver que j'habite un nid de hiboux.

— Ça m'est égal, pourvu qu'on y dejeûne, dit la fermière, car je vous ai pas encore dit que nous étions venus pour casser la croûte avec vous.

Marcel répondit qu'il les traiterait le moins mal qu'il lui serait possible, et aida la vieille paysanne à atteindre le sommet de l'escalier étroit et tournant. Honorine suivait avec l'idiot.

— Nous voilà arrivés, dit enfin de Gausson, en poussant une petite porte de chêne qui servait d'entrée à son logement.

— C'est pas malheureux, reprit la mère

Louis essoufflée : faut que vous ayez du jarret pour vous loger, comme une cloche, auprès des nuages. Ouf! heureusement que voici de quoi s'asseoir.

Le jeune homme avança un grand fauteuil gothique garni de cuir, dans lequel la vieille femme se laissa tomber ; puis des tabourets de même forme pour Honorine et pour l'idiot.

Mais celui-ci s'était accroupi dans le coin le plus obscur, près d'une petite cheminée de fonte incrustée dans l'intérieur du mur, et la jeune femme regardait autour d'elle avec une curiosité et une émotion involontaires.

Le logement de Marcel avait, en effet, dès le premier aspect, quelque chose de singulièrement remarquable. Il ne se composait que de deux pièces séparées par une portière alors ouverte, et qui permettait ainsi de le voir tout entier. Les murs, sans tapisserie, n'avaient d'autres ornements que quelques armes de chasse ; un filet de pêche et un caban de peau de chèvre suspendu près de la porte. Tout l'ameublement de la première pièce consistait

en quelques siéges gothiques, une table à pieds tors et une grande armoire de chêne sur les battants de laquelle avait été sculpté l'H symbolique surmonté de la croix des chrétiens. Dans la seconde pièce, on apercevait une couchette de fer recouverte d'un tapis brun, quelques rayons chargés de livres, et un pupitre d'ébène incrusté; enfin, sur l'un des pans de la muraille, vis-à-vis du chevet du lit, Honorine reconnut la petite croix trouvée par de Gausson le jour où il l'avait arrachée à la mort.

Il y avait dans cet intérieur quelque chose de pauvre, de noble et de sévère qui toucha la jeune femme jusqu'aux larmes. Le logis révélait complètement le maître. Au milieu de ces meubles de chêne, de ces armes, de cette couche de fer, la croix de brillants apparaissait comme un symbole; c'était la seule richesse et le seul ornement de cette demeure, comme l'amour qu'elle rappelait était le seul espoir et la seule joie de celui qui s'y abritait

Honorine s'approcha de la fenêtre pour cacher son trouble.

La vue embrassait un horizon immense entrecoupé de collines, de bois, de villages, au-delà duquel une bande d'un bleu sombre allait se réunir aux nuages, c'était la mer. Plus près, le regard s'arrêtait sur les taillis et les vergers qui entouraient Vertbec, et plus près encore sur les ruines au milieu desquelles s'élevait le donjon.

Le vent qui soupirait à peine aux pieds de la colline, grondait sourdement au haut de la tour, et les oiseaux nichés dans les créneaux passaient à chaque instant devant le vitrage qu'ils effleuraient de leurs ailes.

Honorine, un coude appuyé au rebord de la croisée regardait et écoutait, le cœur gonflé d'attendrissement. La grandeur poétique du spectacle qu'elle avait sous les yeux, la pensée qu'elle se trouvait chez Marcel, mille souvenirs qui traversaient sa mémoire, mille espérances qui tourbillonnaient confusément devant son âme, tout en elle et hors d'elle

semblait se réunir pour accroître son trouble! De Gausson s'était excusé près de ses hôtes et était ressorti afin de donner des ordres au jeune paysan qui le servait; la mère Louis, fatiguée de sa course, venait de s'asseoir sur son fauteuil; l'idiot ne faisait entendre, comme d'habitude, qu'un murmure monotone. Honorine resta longtemps à la même place, en proie à une émotion qui n'était ni le bonheur ni la tristesse, mais qui tenait, à la fois, de tous deux.

VIII

Une Journée chez Marcel.

Le retour de Marcel arracha Honorine à sa rêverie. Il revenait avec le jeune paysan chargé de tout ce qu'il avait pu se procurer à la ferme de Vertbec. La mère Louis se réveilla à son entrée.

— A la bonne heure, dit-elle en apercevant les provisions, nous allons faire une *sapée* (festin), moi d'abord j'ai la *frinvalie*. Voyons, *mezette*, aide donc le jeune gars à nous mettre le couvert.

Honorine obéit. Elle éprouvait une sensation étrange à remplir chez Marcel ces soins domestiques; c'était en même temps comme de la honte et de la joie. Le jeune homme, de son côté, semblait fasciné. Il la regardait aller et venir dans ses deux chambres, dresser le couvert, préparer le repas comme si elle se fût trouvée à la ferme, et son cœur se gonflait d'ivresse; il eût désiré oublier tout le reste, croire un instant qu'elle était là chez elle, pour lui et avec lui! Il contemplait avec une sorte de respect ce pauvre ménage de solitaire, la veille encore sans valeur, et aujourd'hui consacré par sa visite. Il eût voulu baiser chaque objet qu'elle avait touché, il se sentait énivré de cet air qu'elle remplissait de son haleine, des froissements de sa robe, du léger bruit de ses pas!

La mère Louis l'arracha à son extase en criant de se mettre à table.

L'exercice et le grand air avait éveillé l'appétit de la fermière qui avait d'ailleurs le principe normand, que tout ce que l'on mange

chez les autres est autant d'ajouté à notre bien.

Honorine voulut la rappeler à la prudence, mais elle s'écria :

— La paix, voyons, *mezette ;* je t'ai conduite à ton *valentin* (galant), faut être reconnaissante.

Et la jeune femme, toute honteuse, n'osa plus hasarder aucune objection.

L'idiot montrait encore plus d'avidité. On eût dit qu'il satisfaisait une faim longtemps inassouvie. La mère Louis prenait plaisir à cette voracité que rien ne pouvait rassasier.

— Va, va, *grand Jodane*, disait-elle, en chargeant l'assiette de l'idiot, le voisin ne regarde pas à son *commentage* (vivres), faut t'en donner à mort. Ce *grec* de *mière* l'aura fait jeûner par économie et il aura pris sa faim pour une maladie. Encore un coup, *grand Jodane ;* justement la bouteille est débouchée ; mais, comme on dit, à bon *bère* n'y a pas besoin de bouchon.

A tout cela de Gausson et Honorine répon-

daient peu de chose. Heureux de se trouver l'un vis-à-vis de l'autre à la même table, ils jouissaient silencieusement de leur joie. Mais enfin, le repas fini, Marcel proposa de visiter avant de repartir, ce qu'il appelait en souriant son domaine.

— J'ai fait labourer quelques pieds de terre près de la grande tour ruinée, dit-il, et j'y ai moi-même planté des fleurs. A défaut de dessert, je puis vous offrir un bouquet.

— Merci, dit la mère Louis, qui se sentait alourdie par le déjeuner; j'ai pas le cœur à marcher maintenant; montrez ça à la petite, qui aime les fleurs comme une *avette* (abeille).

Honorine voulut se défendre de quitter sa grand'mère; mais celle-ci l'y obligea.

— As-tu peur du voisin, dit-elle, fais donc pas la mijaurée comme ça, voyons! Y te mangera pas, M. Marcel. Va avec lui pendant que moi je ferai un somme.

La jeune femme ne pouvant refuser plus longtemps sans affectation, appela l'idiot, qui descendit avec elle.

De Gausson les conduisit à travers les ruines vers un petit plateau qui avait dû former autrefois une cour intérieure, et que ceignaient encore des restes de murailles. C'était là que se trouvait établi le parterre dont il venait de parler. Il y avait réuni une collection de plantes, si habilement choisies que tout y semblait également fleuri ; on y voyait des rhododendrons à feuilles lustrées, des chrysanthèmes de couleurs variées, des dalhias tardifs et des lauriers thyms à fleurs blanches ou lilas. Sur les vieux murs rampaient des chèvrefeuilles blancs mêlés aux roses du Bengale, et les plates-bandes étaient bordées de résédas et de violettes. A l'extrémité du plateau, sous l'arcade d'une porte en ruines étaient posées deux ruches entourées de thym et de fenouille.

Marcel y conduisit Honorine, qui s'arrêta à quelques pas, un peu effrayée par les bourdonnements des abeilles, suspendues en grappes à l'entrée de leurs cellules.

— Ne craignez rien, lui dit de Gausson en souriant, ce sont les amies de ma solitude,

et nous nous connaissons. Vous voyez ce banc placé sous les ruches? C'est là que je viens tous les soirs attendre la nuit. Le bourdonnement des abeilles rentrant au logis me berce et me tient compagnie; c'est comme une musique champêtre qui donne plus de sérénité à mes rêveries. En fermant les yeux, j'arrive par instant à donner un corps à mes chimères. Je ne me crois plus seul ici; j'entends, de loin, une voix connue qui donne des ordres; il me semble que des pieds légers font crier le sable des allées; mon nom retentit prononcé à voix basse, je sens une main se poser sur mes cheveux!... Alors, je rouvre vivement les yeux.... et je ne vois rien que mon donjon isolé, mon jardin désert et la nuit qui descend!.... mais j'ai fait un doux rêve, et je le dois à mes abeilles.

Honorine écoutait palpitante, n'osant répondre et cependant heureuse d'écouter. Marcel prit son silence pour un reproche.

— Mes confidences vous déplaisent, Honorine? dit-il en la prenant par la main.

— Non, répondit la jeune femme sans lever les yeux; mais... elles... me troublent... Je sens que j'ai tort de les écouter.

— Pourquoi cela? reprit doucement de Gausson; doutez-vous donc de la pureté de cet amour qui fait ma seule occupation depuis tant d'années? Ah! ne vous faites point de vains remords! La vie n'a-t-elle pas assez de ses réelles douleurs. Honorez-vous, honorez-moi par votre confiance. Tant que j'ai espéré pour vous le maintien d'une union désormais brisée, j'ai gardé le silence; mais aujourd'hui que nous nous restons seuls à nous-mêmes, ne repoussons pas les pures joies d'une affection consolante. Croyez en moi, Honorine, comme je crois en vous, avec simplicité et résolution. Nos existences peuvent rester séparées, mais regardez nos âmes comme fiancées et jouissez de leur union sans remords, puisqu'elle est sans honte.

— L'accent de Marcel avait cette gravité pénétrante dont la jeune femme avait été si vivement émue la première fois qu'il lui parla

à Bagatelle. Elle sentit ses tremblements s'apaiser et son bonheur raffermi prendre possession de lui-même. Levant un regard encore troublé, mais plein de tendresse vers Marcel.

— Ah! parlez ainsi, dit-elle doucement; vous me rassurez moi-même. Oui, vous avez raison, la règle qui guide les autres ne peut plus me conduire, hélas! Dieu doit avoir quelque indulgence pour les malheurs qu'on n'a point mérités, et il ne nous défend pas, sans doute, toute consolation. J'ai foi en vous, Marcel; soyez mon ami, mon conseiller; je mets notre amour à tous deux sous la garde de votre honneur.

Il ne répondit qu'en serrant contre sa poitrine le bras à la jeune femme qu'il avait posé sur le sien; il avait le cœur trop plein pour parler.

Tous deux continuèrent quelque temps à parcourir les allées du parterre sans rien dire, tout entiers à l'enchantement de se voir, de se sentir, de s'entendre respirer. Mais sor-

tant peu à peu de ce muet extase, la conversation reprit, entrecoupée d'abord, incertaine, sans suite, puis plus intime et plus suivie. Chacun laissa lire plus avant qu'il ne l'avait encore fait dans ses goûts, dans ses regrets, et cette confession mutuelle rapprochait insensiblement deux cœurs déjà l'un à l'autre. Chaque ressemblance constatée ajoutait un anneau à la chaîne sympathique qui les unissait.

Les heures s'écoulèrent ainsi dans des ravissements toujours renouvelés, et ce fut seulement en voyant l'ombre de la tour s'allonger sur le parterre qu'Honorine se rappela qu'il fallait songer au retour.

— Vous reviendrez, demanda de Gausson, en retenant son bras contre sa poitrine palpitante ; vous me le promettez ?

— Je tâcherai, répondit la jeune femme, pour qui cette journée était la plus belle de sa vie entière.

Il prit ses deux mains qu'il tint longtemps

pressées sur ses lèvres, puis remonta avec elle l'escalier du donjon.

Mais, avant d'arriver à l'étage supérieur, tous deux furent frappés par des éclats de voix qui les firent tressaillir. On chantait une vieille bacchanale du Bessin :

Or nous réjouissons,
Chantons une chanson
Qui soit cointe et jolie ;
Ce n'est pas la façon
D'engendrer marisson,
En bonne compagnie.

— Dieu ! c'est ma grand'mère, s'écria Honorine qui s'arrêta saisie, La voix continua.

Chassons tout en arrière;
Les avaricieux
Qui boivent de la bière,
Encor sont trop heureux !
Leurs écus sont leurs dieux ;
Ils en sont amoureux
Car ils n'ont autre attente.
Il n'est qu'être joyeux
Et boire à qui mieux mieux.
Jusqu'à ce qu'on s'en sente

Pendant que ce couplet s'achevait, la jeune

femme et son conducteur avaient atteint la porte du dernier étage ; ils la poussèrent vivement.

La mère Louis, qui était assise devant la table et qui tenait un verre plein à la main, se retourna.

— Eh ! arrivez donc, mes tourtereaux, s'écria-t-elle, sans quoi y aura plus rien dans la bouteille.

Allons ! à boire !
A boire !
Et toujours
Vidons
Les flacons !

— Grand Dieu ! ma mère, que faites-vous ? s'écria Honorine, en courant à la paysanne et voulant lui retirer son verre.

— Eh ben ! veux-tu laisser ! balbutia la vieille femme avec un hoquet d'ivresse... Mille millions ! ne touche pas à ma *vinée*, je veux boire !

Je voudrais, à dejeuner
Que ma table fût bien garnie
D'un bon jambon parfumé...

Houp! avalons.... Le v'là dedans comme frère Jean.

Honorine joignit les mains avec une exclamation de douleur ; de Gausson paraissait sérieusement embarrassé.

— Il est impossible d'emmener madame Louis maintenant, dit-il enfin ; vous pourriez rencontrer quelqu'un... puis, pour traverser Trévières...

— Mon Dieu ! qué faire ! s'écria Honorine les larmes aux yeux.

— Attendre encore. Quand la nuit sera venue, vous partirez. D'ici là, madame Louis aura eu le temps de se remettre ; et, dans tous les cas, vous ne serez point vues.

— C'est sa maladie qui a amené ces fatales habitudes ! dit Honorine en enlevant rapidement tout ce qui se trouvait sur la table. Pourvu que son mal ne soit point aggravé !... Ah ! j'aurais dû veiller... ne pas descendre !

Elle fut interrompue par la fermière, qui redemandait à grands cris la bouteille, et qui,

sur le refus de sa petite-fille et de Marcel, se livra à un accès d'indignation furieuse.

— Ah ! c'est comme ça que tu traites ceux qui viennent te voir ! cria-t-elle à de Gausson ; tu leur regrettes ta *piscantine* (piquetton) ! Eh ben ! tu ne verras plus la *mezette ;* je te défends d'être son *valentin,* entends-tu ? et je t'avertis que je ne l'amènerai plus dans ta *cranière* (masure), failli *halabre* (garnement)... Parisien ruiné... T'as beau faire ton air *grichu* (mécontent), tu seras jamais qu'un Iroquois... et je me moque de toi... comme de la police de Bayeux !...

Honorine avait en vain essayé d'arrêter ce torrent d'injures. Appuyée sur l'épaule de la vieille paysanne, elle avait en vain posé la main sur ses lèvres avec des supplications et des larmes ; La mère Louis avait, selon l'expression normande, *un vin de lansquenet,* et continua ses imprécations jusqu'à ce que la vue de l'idiot eût donné à ses idées une autre direction. Elle appela le *grand Jodane,* lui fit boire ce qui restait dans son verre et recom-

mença à lui chanter des *bacchanales* et des *branles villageois*.

Ces vieux couplets dont la naïveté ne rachète pas toujours les gravelures, causaient à Honorine un embarras que de Gausson voulut soulager en se retirant. Il ne revint qu'à la tombée du jour et pour annoncer à la jeune femme que le char-à-bancs était attelé. Il eût voulu les reconduire lui-même, mais la mère Louis déclara qu'elle ne partirait pas avec un *grec* qui lui avait ôté le verre des lèvres, et il fallut céder.

Honorine, humiliée de la triste fin d'une journée d'abord si charmante, serra la main de Marcel et reprit tristement la route des Motteux.

Par malheur, l'ivresse de la mère Louis loin de se dissiper semblait prendre un caractère plus bruyant et plus fâcheux ; exaltée par la fièvre, elle tournait au délire. La vieille femme continuait à chanter et à parler haut, en s'interrompant tout-à coup pour pousser des plaintes sourdes ou recommencer des imprécations

contre tous ceux dont elle avait eu à se plaindre récemment ou autrefois. C'était tantôt de Gausson, tantôt son gendre, tantôt Romain. Tous les efforts d'Honorine, pour calmer cette exaltation, avaient été inutiles, et maintenant elle ne songeait qu'à gagner la ferme le plus tôt possible.

Elle aperçut enfin les toits crevassés du château, traversa Trévières et arriva à la porte de la grande cour.

Françoise les y attendait et courut à leur rencontre.

— Ah ! vous voilà enfin ! s'écria-t-elle d'une voix altérée ; je languissais d'inquiétude ; il ne vous est rien arrivé au moins ?

— A boire ! la Parisienne, cria la mère Louis d'une voix rauque ; j'ai la *falle* (estomac) pleine de charbons ardents.

— Grand Dieu ! est-ce que vous êtes malade? demanda la grisette.

— Non, interrompit Honorine, en rejetant les rênes sur le cou de la *caillie* ; aidez-moi à la descendre et ne dites rien à personne.

Françoise comprit, et aida la jeune femme qui fit le tour pour ne point traverser la grande pièce du rez-de-chaussée où tout le monde se trouvait, conduisit la mère Louis à sa chambre et l'obligea à se mettre au lit. La grisette avait averti un des garçons de remiser le char-à-bancs en se contentant de répondre à ses questions que les dames étaient rentrées fatiguées de leur promenade et désiraient du repos. Elle rejoignit ensuite Honorine demeurée près du lit de sa grand'mère.

Cette espèce de mystère éveilla nécessairement la curiosité de la ferme. On avait cru entendre la mère Louis parler à haute voix ; on continuait à marcher dans sa chambre et Françoise ne redescendait pas : une des servantes voulut savoir ce qui se passait et monta sous prétexte d'offrir ses services, mais Honorine qui craignait de laisser voir sa grand' mère dans l'état honteux où elle se trouvait, la remercia sans lui ouvrir, et elle descendit sans avoir entendu autre chose que les plaintes de la fermière qui demandait à boire. Il était

évident qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire que la dame de Paris voulait cacher. On essaya d'interroger l'idiot, mais il ne put donner aucun renseignement. Anselme Micou consulté à son tour ne répondit rien sinon que l'on était dans le treizième automne, l'année de malheur pour les Motteux. Il fallut donc se retirer sans en savoir davantage.

Mais le lendemain, en se levant, les valets apprirent que l'on avait envoyé chercher M. Vorel et que leur vieille maîtresse se trouvait dans un état alarmant.

La nuit avait été terrible pour Honorine et Françoise. A l'ivresse de la mère Louis avait succédé une exaltation fébrile que rien n'avait pu apaiser : elle voulait se lever, visiter ses voisins, faire *bandours et bobans* (réjouissance et bonne chère) ; c'était enfin un délire d'épicuréisme dont les deux jeunes femmes avaient été d'autant plus effrayées qu'il semblait plus contraire à toutes les habitudes de la vieille paysanne. Elles ne savaient point encore que ce qui leur semblait du délire n'était que

l'expansion de goûts longtemps contenus. Car, nous en avons déjà fait ailleurs la remarque, si la maladie dénature parfois les instincts, souvent aussi elle les affranchit et révèle tout-à-coup un caractère ignoré des autres et de nous-mêmes. Une vie laborieuse avait pu comprimer les penchants sensuels de la mère Louis, mais sans les éteindre; cette nature, sobre par économie, avait conservé toute son avidité inassouvie. En sentant la vie lui échapper, elle se retournait avec une sorte de fureur vers ces plaisirs dont elle s'était sevrée et qu'elle ne pouvait plus ajourner. Chose étrange à dire et pourtant ordinaire, tous les désirs se réveillaient chez la fermière des Motteux au moment où la maladie la rendait impuissante à les satisfaire! Elle regrettait le temps perdu, les joies oubliées : comme ces affamés auxquels il ne reste plus que quelques instants pour assouvir leur faim, elle eût voulu ressaisir à la fois tout cet arriéré de jouissances.

Telle était même l'énergie de cette sensa-

tion qu'elle lui avait fait oublier ses inquiétudes avaricieuses ; elle demandait que tout fût en fête aux Motteux, qu'on adressât des invitations, que l'on préparât ce qu'il fallait pour recevoir des convives ; elle voulait s'amuser une fois en sa vie. Sa jeunesse lui revenait, et elle la recevait comme l'enfant prodigue en tuant le veau gras ! Triste et tardif retour à des goûts toujours réprimés mais jamais vaincus !

Vorel la trouva dans ce paroxysme de prodigalité. A la vue du médecin, elle voulut que l'on apportât une bouteille de poiré bouchée pour trinquer avec lui, et elle lui déclara qu'il fallait la guérir tout de suite, parce qu'elle était décidée à prendre du bon temps.

— Après tout, on ne vit qu'une fois, dit-elle ; il n'y a pas besoin d'être *milsoudier* (millionnaire) pour manger des *fallues* (gâteau). J'ai assez travaillé à c' t'heure et je veux un peu rire avant d'être cousue dans le drap.

Vorel parut surpris du changement opéré chez la vieille femme, mais il lui répondit

conformément à ses souhaits. Il demeura longtemps près de son lit, l'interrogeant, l'observant et semblant réfléchir. Enfin il prescrivit quelques soins à donner, accorda à la malade presque tout ce qu'elle demanda et promit de revenir.

Il revint, en effet, le soir, puis les jours suivants, et se montra encore moins sévère. Les désirs de la mère Louis semblaient être sa seule règle ; il trouvait toujours quelque motif pour y céder. Honorine qui voyait le funeste résultat de ces concessions, s'efforçait de les combattre ; mais Vorel appuyait alors la malade qui, forte de cette approbation s'emportait contre sa petite-fille et l'accusait de tyrannie. Il résulta, au bout de quelques temps, de cette conduite différente, un déplacement d'affection. La mère Louis reporta sur Vorel une partie de l'amitié qu'elle avait eue pour Honorine et sur Honorine l'aversion qu'elle avait eue contre Vorel. Celui-ci s'en aperçut et redoubla de complaisances. Loin de réprimer les dangereux caprices de la ma-

lade, il les excitait ; il cherchait lui-même ce qui pouvait flatter ses goûts sans s'inquiéter des suites ; on eût dit qu'il poursuivait le double but de lui plaire et de hâter, chez elle, les progrès du mal.

Honorine, au contraire, bien qu'elle s'aperçut du mauvais effet de ses oppositions y persistait par conscience et par attachement.

Il en résulta une aigreur toujours croissante de la part de la mère Louis qui se remit à l'appeler la dame de Paris. Elle lui retira les comptes pour les confier de nouveau au médecin. Une vente heureuse conclue par ce dernier acheva de le rétablir dans l'amitié de la vieille paysanne.

Vorel venait chaque soir faire une partie de brisque près de son lit, en mangeant une rôtie arrosée de poiré. Il lui parlait des travaux de la ferme, lui racontait les commérages de Trévières, et trouvait moyen de flatter ses vanités et ses manies. Aussi la vieille femme proclamait-elle le médecin le roi des bons gars.

Cependant les progrès de la maladie étaient chaque jour plus visibles; la mère Louis ne sortait plus de sa douloureuse torpeur que pour prendre des repas, infailliblement suivis d'une surexcitation fiévreuse qu'exaltait encore la tisane de Marin-Onfroy. Son dépérissement frappait tous les gens de la ferme sans qu'ils en devinassent la cause. Anselme Micou seul secouait la tête quand on s'en étonnait.

— C'est la treizième année ! répétait-il toujours ; vous voyez que mam' Louis a beau manger et boire du chenu ; rien ne lui profite ; il y a sur elle un mauvais sort.

Ce mauvais sort, c'était le médecin. Il avait hâte d'en finir avec une existence qui exposait l'héritage espéré ; mais, en précipitant sa fin, il eût voulu reconquérir ses anciens avantages, et arracher à Honorine le droit de lui disputer une part dans les dépouilles de sa victime.

Il eut en conséquence recours à toutes les ruses, à toutes les insinuations. Ses entretiens de chaque jour devinrent comme autant

de fils pour tisser la trame dans laquelle il voulait prendre l'esprit de la malade. Celle-ci se débattait en vain et se dégageait avec efforts des nœuds qui l'enveloppaient. Vorel recommençait la chaîne brisée avec cette tenacité patiente des volontés qui se cachent. Il détachait insensiblement du cœur de la vieille les souvenirs qui lui recommandaient encore Honorine ; il multipliait entre elle et cette dernière les occasions de lutte ; puis il la plaignait doucement de ce ton de pitié réservée qui irrite les âmes emportées. Enfin, quand il crut avoir suffisamment préparé la vieille femme, il se décida à frapper un grand coup.

Le hasard sembla pour cela venir à son aide.

IX

Le Gendre et la Belle-Mere.

Un soir que la malade était plus abattue que d'habitude, Honorine voulut essayer quelques nouvelles représentations ; mais la souffrance avait mal préparé la mère Louis à la soumission ; elle répondit aux conseils de sa petite-fille par des emportements, et enfin lui ordonna de sortir. Honorine, craignant d'augmenter son irritation en prolongeant le débat, se retira les larmes aux yeux.

Son départ n'apaisa point la malade ; elle

continua à se plaindre amèrement des persécutions de la *dame de Paris*, qui prétendait la gouverner à sa guise.

— V'là comme c'est reconnaissant ! ajouta-t-elle en frappant de son poing sur le lit ; ça commence par vous demander un pauv' coin par charité, et quand vous l'y avez donné, ça veut toute la maison. Ah ! mais non, mais non ! j'suis pas encore tombée en enfance, j'suis trop *cœurue* pour qu'on m'marche sur la tête.... Faudra en finir, et plus vite que ça.

Vorel s'efforça de l'apaiser, mais en termes qui eurent pour résultat d'allumer plus vivement sa colère. Enfin, il lui fit observer, d'un ton peiné que, si un pareil état de chose se prolongeait, il était à craindre que l'incompatibilité des caractères ne nécessitât, quelque jour, une rupture fâcheuse.

Tout cela était dit avec des circonlocutions et des pauses qui ne pouvaient qu'exalter l'impatience emportée de la mère Louis ; aussi déclara-t-elle, en l'interrompant, que ce jour-là était venu, qu'elle voulait être la maîtresse

à la ferme, et qu'elle était décidée à prier la dame de Paris de chercher un autre gîte.

Le médecin objecta la difficulté d'une pareille séparation et l'espèce de droit acquis par Honorine de rester aux Motteux... qu'elle pouvait regarder comme sa propriété future!

A ce dernier mot la mère Louis fit un bond.

— Sa propriété, répéta-t-elle; c'est-à-dire qu'elle me croit déjà morte! Ah! c'est pour ça qu'elle veut tout faire de son *esto* (mouvement) et que je suis comme un second manche à une cognée? Eh ben, j'connais le moyen de lui ôter son idée; pas plus tard que demain, mon *mière*, vous amènerez ici le notaire. J'veux lui chanter une chanson, et quand elle sera sur du timbré, on verra si la Parisienne est aussi glorieuse.

Vorel affecta de ne point prendre au sérieux la recommandation de sa belle-mère afin de la faire insister, et, après une résistance destinée à la raffermir dans son projet, il promit de remplir ses intentions.

Anselme Micou entra dans ce moment en

avertissant que le boucher d'Isigny venait d'arriver, et le médecin descendit afin de traiter avec lui pour la vente d'un certain nombre de moutons.

La fermière retint le vieux berger et lui adressa plusieurs questions sur le troupeau et sur la culture. Mais sa récente colère l'avait mise dans une agitation qui l'empêchait de bien suivre les réponses d'Anselme.

— Cette malheureuse m'a fait *ensangmêler* dit-elle ; je sais plus ce que je dis, ni ce que j'entends... Dis donc grand Jodane, es-tu là ?

L'idiot, qui se tenait assis près de la fenêtre, releva la tête.

— Viens ici, reprit la fermière, en tirant une clef de dessous son oreiller, ouvre la grande armoire... bon... Maintenant regarde derrière la pile de draps, y doit avoir une bouteille de cassis. C'est ça, apporte ici; mais prends bien garde... donne moi ma clef... et les verres qui sont sur la cheminée. A vous père Micou, c'est du doux !

Elle avait versé dans deux verres ; elle en

prit un, le vieux berger prit l'autre et but à la santé de sa maîtresse. L'idiot les regardait.

— Et moi.... moi.... bégaya-t-il d'un ton avide et pleureur.

— Toi, répéta la mère Louis ; ah ! *liqueréi* (friand), Eh ben, approche.

L'idiot avança un verre, but une gorgée de la liqueur et fit entendre un grognement de joie.

— Dirait-on pas que c'est le lait de sa mère, reprit la paysanne, qui s'amusait de l'avidité du grand Jodane ; après ça, y n'a pas d'autre plaisir ! encore un coup, vieu' Anselme.

Le berger tendit son verre et but à la santé de sa maîtresse.

— Ah ! oui, la santé, reprit madame Louis en avalant par gorgées. Ça serait la plus grande fortune pour moi à c't'heure ! Si seulement j'pouvais sortir, faire quéq' visites chez les voisins !

— Y en a un qu'est venu tout-à-l'heure à la ferme, fit observer le berger.

— Qui ça donc ?

— Le monsieur de Vertbec.

— Ah! le grand brun!

—Y voulait savoir si Madame était toujours aussi malade.

— Moi! ah ben oui! y venait pour la Parisienne; y s'cherchent comme la paille et le vent.

— Faut pas s'étonner, après l'service que le Monsieur a rendu à notre jeune maîtresse, dit Micou; sans lui, elle aurait maintenant une robe de terre.

— Oui, oui, reprit la mère Louis, en posant son verre près d'elle; mais, à c't'heure, c'est moi qui ai eu le malheur! sans cette nuit-là, j'serais encore sur mes pieds.

Micou prononça quelques paroles d'encouragement, et prit congé de la fermière.

Mais celle-ci, dont les idées venaient de prendre un nouveau cours, continua à parler seule et à demi-voix.

— C'est tout de même quéqu' chose de *mirou* (étonnant), murmura-t-elle, qu'on n'ait jamais pu deviner pourquoi qu'on avait

voulu *egohiner* (égorger) la *mezette*, et qu'est-ce qui avait fait le coup... Ça ma toujours tourné le sang, moi.

Elle demeura la tête baissée sur sa poitrine, roulant avec distraction le coin de son drap de toile à demi-rousse.

La nuit était venue, et la faible lueur qui éclairait encore la chambre pénétrait à peine jusqu'à l'alcôve. L'idiot, dont l'avidité était éveillée, et qui n'avait point détourné les yeux de la liqueur placée près de la malade, se glissa, en rampant, jusqu'à la bouteille, qu'il saisit, et dont il porta le goulot à ses lèvres. La mère Louis, tout entière aux souvenirs que le vieux berger venait de réveiller en elle, n'y prit point garde. Ce succès encouragea le grand Jodane à recommencer, jusqu'à ce que l'effet de la liqueur se fît sentir : son sang commença à circuler plus rapidement; une rougeur inaccoutumée colora son visage blafard; ses yeux devinrent plus brillants, sa pensée plus active, et il se mit à chantonner à demi-voix.

La paysanne retourna la tête, et aperçut la bouteille qu'il tenait à deux mains avec une expression de gaîté tendre.

— Eh ben! qu'est-ce que tu fais là, failli *gouras* (gourmand), s'écria-t-elle en avançant la main pour reprendre la liqueur; veux-tu bien me rendre mon *bere* (boisson)!

L'idiot recula avec le grognement d'un dogue auquel on veut enlever sa proie.

— Encore... boire, bégaya-t-il, encore!

— Ah! méchant *halabre*, si je vais à toi.... Laisseras-tu cette bouteille?

Le grand Jodane se réfugia à l'autre extrémité de la chambre et reporta le goulot à ses lèvres. La fermière, indignée, voulut se lever pour aller à lui; mais elle sentit les forces lui manquer.

Henri, qui s'était arrêté, éclata de rire en voyant son impuissance.

— Elle peut pas, la *hanne* (vieille femme), dit-il, enhardi par une demi-ivresse.... Ah! ah! ah!.... j'ai pas peur de ses *griches*.

La mère Louis lui montra les deux poings.

— Ah ! si je te tenais ! s'écria-t-elle.... et dire qu'on me laisse seule !... Eh ! *mezette*... Madame Honorine ! Attends, attends, va, méchant *Gauplumé*, la dame de Paris va venir !

— Ça m'est égal, dit l'idiot, la dame de Paris n'est pas *gavaste* (brutale) comme vous.

— Elle appellera ton père.

— Il est parti, dit l'idiot avec ce geste de bravade des esclaves qui savent que leur maître ne peut les entendre.

— Il reviendra avec une branche de *fessetaron* (houx).

— Il est parti, répéta Henri qui but une nouvelle gorgée.

Et il se mit à chanter.

— Ah ! maudit *gogaile* (imbécile), reprit la paysanne, je te ferai mettre au pain et à l'eau.

Il chanta plus fort.

— Tu seras *matrassé* (assommé).

L'idiot but un nouveau coup et dansa.

La mère Louis frappa la muraille et appela encore Honorine ; mais se rappelant tout-à-

coup les craintes superstitieuses de l'idiot, elle se retourna vers lui et reprit :

— Tu ne veux pas laisser la bouteille ?

— Non, murmura Henri.

— Eh bien ! je vais appeler les *huards* (lutins).

L'idiot parut inquiet.

— Ils vont venir avec le grand Varou pour t'emporter !

Il se rapprocha de l'alcôve.

— Je n'ai qu'à faire un signe, continua la fermière, et ils te prendront comme ils ont pris ta cousine pour la jeter dans le petit tourbillon.

La première menace de la fermière avait évidemment effrayé l'idiot, mais l'exemple ajouté pour l'effrayer davantage produisit un effet contraire. Il laissa échapper un de ces éclats de rire vagues et saccadés qui lui étaient ordinaires.

— Ce n'est pas le Varou qui a emporté ma cousine, reprit-il d'un air de confiance.... Ils étaient deux hommes.

La fermière tressaillit et se rappela l'indication déjà donnée par l'idiot, le jour même du crime.

— Deux hommes répéta-t-elle étonnée de cette persistance de souvenir... tu es sûr de les avoir vus?

— Dans le jardin... ils ont dit : — tout est fini. Et alors le *mière* les a payés.

— Comment! Qu'est-ce que tu dis? Ton père!

— Oui.... alors ils ont voulu avoir plus.... parce qu'il serait seul à hériter!

La mère Louis ne put retenir un geste de saisissement. Ces mots de Henri venaient de faire passer devant ses yeux une horrible lumière ; elle se redressa sur son séant, se pencha vers l'idiot, et baissant la voix.

— Rappelle-toi bien, reprit-elle vivement, et je te laisserai boire tant que tu voudras. Ces hommes on dit à ton père que maintenant il hériterait seul. Voyons, et après, il faut ne rien oublier, mon Jodane.

— Après, répéta l'idiot, chez qui le souve-

nir était si vivement réveillé qu'il semblait voir et entendre ce qu'on lui rappelait; après il a dit : — Non... et ils ont repris : — il n'y a plus qu'à en finir avec la grand'mère.

— Et lui, demanda la mère Louis palpitante, qu'est-ce qu'il a répondu?

— Il a répondu tout bas... On est venu sonner à la porte, et les deux hommes se sont sauvés.... Mais ce sont pas des *huards*.... aussi, j'ai pas peur.

Et pour le prouver il acheva la bouteille d'un seul trait.

Au même instant le bruit d'un pas qui se dissimulait fit craquer le plancher. La mère Louis releva la tête et vit une ombre passer sur les rideaux à demi fermés de l'alcôve.

— Qui est-là? cria-t-elle.

On ne lui fit aucune réponse, et l'ombre et le bruit s'éloignèrent.

Elle poussa un cri d'épouvante auquel accourut Honorine, qui venait d'entrer dans la chambre voisine.

— Il y a quelqu'un dans le corridor! dit précipitamment la mère Louis.

La jeune femme y regarda et répondit qu'elle ne voyait personne.

— Demande de la lumière et cherche partout, reprit la fermière, je suis sûre d'avoir entendu marcher; je veux savoir qui est-ce qui nous écoutait.

Honorine appela Françoise, qui arriva avec une *puette* (chandelle de résine), mais toutes leurs recherches furent inutiles.

La mère Louis demeura tremblante. La révélation de l'idiot l'avait bouleversée. Au milieu de toutes ses variations de conduite, il y avait en elle, contre Vorel, une répugnance instinctive qui se taisait par instants, mais que la première occasion faisait renaître. Circonvenue par le médecin, lorsqu'elle revenait à lui c'était le fait de la fascination bien plus que de la sympathie; elle se laissait prendre, elle ne se livrait pas, et, au milieu de ses abandons les plus entiers, elle conservait une sourde défiance.

Aussi, la confidence de Henri éveilla-t-elle dans son esprit moins d'incrédulité que de soupçons : mise sur la voie, elle donna libre carrière à son imagination ; elle rapprocha des circonstances, se rappela des détails, et plus l'examen avançait, plus les preuves devenaient évidentes et multipliées !

Honorine, frappée du trouble dans lequel elle avait retrouvé la malade, essaya de l'interroger ; mais la mère Louis ne répondit que par des phrases inintelligibles. Elle répétait que, pour l'honneur de la famille, il ne fallait rien dire, qu'elle voulait d'abord s'assurer de la vérité ; que le lendemain, le notaire devait venir et qu'il connaîtrait son projet ! Elle ne s'expliqua point davantage ; encore tout cela était-il entrecoupé de plaintes, d'imprécations, de marques de pitié pour la jeune femme.

Celle-ci regarda l'exaltation de sa grand'-mère comme du délire, elle allait faire chercher Vorel lorsqu'il arriva.

A sa vue, la mère Louis poussa une exclama-

tion de terreur et se rejeta dans la ruelle du lit.

—N'approchez pas! s'écria-t-elle, je n'vous ai pas demandé; j'ai besoin de rien.

Le médecin parut surpris et s'arrêta devant l'alcôve.

— Vous souffrez davantage ce soir? demanda-t-il d'un air paterne.

—Je ne souffre pas! interrompit la fermière; demain je serai bien.... et je m'informerai.... je saurai.... enfin, je m'entends.... le moment d'hériter n'est pas encore venu.... ni celui d'hériter seul, non!.... Tenez.... ne me faites pas causer.... Allez-vous-en, mon gendre, ça vaudra mieux, allez-vous-en.

— Je crois, en effet, qu'il serait dangereux pour vous de trop parler, dit Vorel sérieusement; tâchez de vous calmer; je reviendrai.... plus tard.

— Mais n'y a-t-il rien à faire? demanda Honorine, visiblement inquiète.

— Je ne ferai rien; je ne veux point de ses remèdes! interrompit précipitamment la mère

Louis. Qu'y s'en aille, le malheureux ! c'est le notaire que je veux voir.

Honorine voulut insister ; Vorel lui imposa silence de la main ; il regarda fixement la malade, dont le visage était enflammé, jeta un coup-d'œil autour de la chambre pour chercher l'idiot, et, ne l'apercevant point, sortit en faisant signe à la jeune femme.

Celle-ci se hâta de le suivre.

— Ma grand'mère a le délire, dit-elle avec agitation.

— Il est impossible de s'y tromper, répondit le médecin, dans l'accent duquel il y avait un peu de trouble ; nous touchons au moment d'une crise qui peut être heureuse ou fatale.

— Et ne peut-on rien faire pour qu'elle soit favorable ?

— On peut beaucoup ; mais, vous l'avez entendue déclarer qu'elle ne voulait aucun remède venant de moi.

— Je parviendrai peut-être à lui persuader...

— Ne l'espérez pas : combattre sa manie ne servirait qu'à l'y raffermir.

— Mon Dieu ! de quelle manière s'y prendre, alors ?

— Je ne sais : peut-être, avec de l'adresse, réussirait-on à lui donner le change.

— Comment ?

— En mêlant le remède aux boissons qu'elle préfère.

— Ah ! vous avez raison ; c'est le plus sûr moyen.

— Malheureusement, je me trouve pris au dépourvu, et il faudra envoyer à la pharmacie la plus voisine.

— Chez M. Duclerc. Voici ce qu'il faut pour écrire.

— Pardon ; M. Duclerc me garde rancune, sous prétexte que je lui fais concurrence. Un billet de vous serait mieux reçu.

— Soit.

Elle prit la plume et écrivit sous la dictée de Vorel, qui lui donna toutes les instructions nécessaires sur l'emploi du remède demandé ; il l'engagea seulement à l'envoyer chercher par quelqu'un de sûr, en lui faisant

observer que la moindre indiscrétion mettrait la grand'mère sur ses gardes et les empêcherait d'employer une seconde fois le même subterfuge. Ayant ensuite cherché de nouveau le *grand Jodane* sans le trouver, il reprit la route du manoir, persuadé que l'idiot l'y avait précédé.

La jeune femme courut jusque chez Françoise, lui remit le papier adressé à M. Duclerc en l'avertissant de ne rien dire à la ferme et revint à la hâte près de la malade.

L'exaltation de celle-ci ne faisait que grandir; son langage devenait de plus en plus incohérent et entrecoupé. Elle multipliait des questions dont Honorine ne pouvait comprendre le but, et réclamait le notaire avec tant de persistance que malgré les recommandations de M. Vorel, la jeune femme se décida à envoyer chez lui, pour la tranquilliser.

Sur ces entrefaites, Françoise revint avec le remède demandé. M. Duclerc avait d'abord fait quelques difficultés pour le lui livrer; mais ayant heureusement reconnu la main

d'Honorine, qui avait eu occasion de lui écrire, au nom de sa grand'mère, il s'était décidé sur l'assurance que tout se faisait sous la surveillance du médecin. La jeune femme se hâta de suivre les prescriptions de ce dernier : elle mêla le médicament au vin que la malade venait de faire demander et le lui présenta. La mère Louis but une gorgée, posa le verre à portée de sa main et referma les yeux.

Depuis quelques instants, son agitation avait fait place à une torpeur fiévreuse. Honorine craignant de la fatiguer allait écarter la lumière et refermer les rideaux, lorsqu'elle aperçut l'idiot accroupi dans un coin de l'alcôve, et qui épiait ses mouvements. Elle lui fit signe de se lever pour la suivre, mais il répondit par un grognement de refus. Craignant d'engager un débat dont le bruit eût troublé le repos de la malade, elle se décida à le laisser où il se trouvait et à passer, avec la lumière, dans la chambre voisine.

Dans ce moment arriva le notaire qui avait

été demandé. Elle lui annonça que sa grand'-mère venait de s'endormir, et l'engagea à revenir le lendemain.

Tous ces détails avaient pris plus de temps que nous n'avons pu leur donner d'espace dans notre récit. La nuit était déjà avancée et la fatigue commençait à se faire sentir à Honorine. Elle s'assit près de la fenêtre, les yeux fixés sur cet abîme sombre de la nuit, au fond duquel brillaient à peine quelques étoiles qui semblaient vaciller dans les nuages comme les feux de vaisseaux ballottés par la mer. Elle essaya d'abord de lutter contre la fascination endormeuse de cet aspect; elle pencha l'oreille vers l'alcôve pour guetter la moindre plainte ou le plus léger appel; mais tout était silencieux. Au dehors, on n'entendait que le frissonnement de la brise sur les vitres, au dedans que la respiration affaiblie de la mère Louis. Les paupières d'Honorine s'abaissèrent malgré tous ses efforts; elle flotta quelque temps entre la veille et le sommeil, puis sa tête s'affaissa sur sa poitrine et elle s'endormit.

Mais son âme, en sortant de l'empire du réel pour entrer dans celui des songes, sembla déposer sur la limite toutes les tristes images du passé. Il lui sembla qu'elle recommençait à vivre, non plus orpheline, mais protégée par sa mère, qu'elle voyait jeune et souriante, comme dans le portrait qui lui avait conservé ses traits. Elle se tenait aux pieds de cette douce protectrice qui berçait sa tête sur ses genoux et passait la main dans ses cheveux, tandis qu'un peu plus loin Marcel, debout et souriant, les regardait ! Elle entendait sa voix et celle de sa mère résonner à son oreille comme une musique, et toutes deux arrangeaient son avenir sans qu'elle eût besoin de rien dire, car leurs yeux lisaient dans son âme comme dans un livre ouvert. Puis, une nuit passait sur ce tableau et elle se retrouvait près du jeune homme un bras sur son épaule, une joue sur ses cheveux, écoutant la baronne qui lisait des vers à quelques pas, et ce qu'elle lisait était une traduction fidèle de ce qu'ils sentaient tous deux.

Ici le songe redevenait confus. Ce n'était plus qu'une succession d'images tendres, charmantes et à peine saisies, une sorte de revue de tous ces rêves de jeunesse auxquels manque une forme, un nom, et que la pensée suit comme l'œil suit le nuage. Cependant, au milieu de ce chaos de douces visions, flottaient toujours deux fantômes, sa mère et de Gausson! Elle les tenait chacun d'une main, et marchait avec eux emportée dans un tourbillon d'ivresse sereine. Leurs noms erraient sur ses lèvres ; elle écoutait le sien que leurs voix tendres semblaient se renvoyer.

Mais tout-à-coup ces voix changèrent ; elle n'en entendit plus qu'une inquiète, haletante, et ce n'était pas la même, c'était la voix de Françoise!

Elle se débattit contre cette espèce d'hallucination, jusqu'à ce que les efforts de la lutte l'eussent arrachée au sommeil. Elle ouvrit les yeux, il faisait grand jour, et la grisette penchée sur elle l'appelait.

— C'est bien Françoise! répéta t-elle en s'efforçant de se reconnaître.

— Réveillez-vous, réveillez-vous, reprit la jeune fille oppressée?

— Ma grand'mère souffre-t-elle davantage? demanda Honorine.

— Non, elle dort, répliqua la fleuriste, mais quelqu'un vient d'arriver et veut vous parler.

— Quelqu'un?

— M. Marc.

— Ciel! il est ici?

— Ce matin, au point du jour, il est venu frapper à ma porte avec M. de Gausson.

— Et il veut me parler?

— Sans retard; il s'agit d'un avertissement important.

— Où est-il?

— Chez moi; il vous attend; personne n'est encore levé et vous pouvez sortir sans être vue.

— Mais ma grand'mère?

— Elle est tranquille; je veillerai, d'ailleurs, jusqu'à votre retour.

Honorine courut à l'alcôve et se pencha sur la malade qu'elle trouva enveloppée dans ses couvertures. Elle entendit le bruit d'une respiration faible et lente, mais sans oppression. Rassurée, elle jeta sur ses épaules un burnous de voyage, descendit légèrement, ouvrit la porte qui donnait sur la lisière des taillis et gagna la maisonnette de Françoise.

De Gausson attendait sur le seuil de la cabane et vint vivement à la rencontre d'Honorine.

— Ah! Dieu soit loué! vous voilà, s'écria-t-il, je craignais que la maladie de madame Louis ne vous arrêtât.

— Elle repose, répliqua Honorine; on m'a dit que M. Marc me demandait?

— Entrez, on vous attend.

Elle franchit le seuil et aperçut le chouan qui s'était levé en entendant sa voix. Il avait la barbe longue, le visage pâle, les vêtements

en lambeaux, et paraissait se soutenir avec peine.

— Grand Dieu ! qu'avez-vous? s'écria la jeune femme qui s'arrêta saisie.

—Ne vous effrayez point... Ce n'est que de la fatigue, dit vivement de Gausson. Il marche depuis trois jours, après avoir réussi à s'échapper d'une maison de fous dans laquelle on l'avait enfermé.

— Lui ! comment?

— Il vous racontera tout; mais permettez d'abord qu'il vous dise en peu de mots ce qui l'amène; car vous n'avez pas de temps à perdre. Je vais veiller à ce que l'on ne puisse vous interrompre.

Il montra un siége à Honorine et ressortit.

— M. de Gausson a raison, dit Marc, le temps est précieux. Je vous avertis de vous mettre sur vos gardes, car vous avez ici un ennemi.

— Moi ! répondit Honorine étonnée.

— Un ennemi mortel qui espionne vos ac-

tions, surprend vos secrets, intercepte vos correspondances.

— Que dites-vous ?

— En voici la preuve.

Il présentait à la jeune femme les deux lettres qui lui avaient été remises par madame Beauclerc.

En reconnaissant son écriture et celle de Marcel, elle ne put retenir un cri d'étonnement. Marc lui raconta alors par quel concours de circonstances son mari, à qui ces lettres étaient adressées, ne les avait point lues, et comment elles se trouvaient entre ses mains. Il lui apprit ensuite de quelle manière il avait quitté Paris pour la prévenir, et quelles avaient été les suites de sa rencontre avec M. le marquis de Chanteaux.

Ce récit, souvent interrompu par les exclamations et par les questions d'Honorine, s'était prolongé assez de temps pour que Marcel crut devoir rentrer, mais le trouble de la jeune femme lui avait fait oublier, pour un instant, tout le reste, et Marc, instruit par de Gausson

du meurtre auquel elle avait failli succomber, n'était pas moins préoccupé de deviner l'ennemi caché qui s'acharnait à sa perte. Tous trois cherchèrent longtemps en vain. Enfin, accablée par la pensée de cette haine qui la poursuivait dans l'ombre sans qu'elle l'eût méritée et sans qu'elle pût rien faire pour s'en défendre, Honorine avait appuyé sa tête sur une de ses mains et laissait couler silencieusement ses larmes. Elle était arrivée à l'un de ces moments où la multiplicité des coups qui nous frappent brise les restes de notre courage, où, lassés de combattre, nous appelons nous-mêmes la défaite pour finir la lutte.

Rappelant avec amertume les souvenirs de tant de pièges tendus à son repos ou à son bonheur, de tant d'inimitiés dont elle avait en vain cherché la cause ; de tant de chocs humiliants ou douloureux, elle se sentit subitement découragée de la vie. A quoi bon, en effet, prolonger cette épreuve renaissante, marcher sous cette épée de l'inconnu, dont la

pointe effleurait toujours son front, s'acharner dans cette existence chère à un seul homme qui ne pouvait en jouir? Ces pensées s'entassaient sur son cœur comme les nuées sur le ciel, et tout y devenait de plus en plus sombre. Elle n'écoutait plus ni les questions de Marc, qui continuait ses recherches, ni les encouragements de de Gausson, triste de sa tristesse. Immobile à la même place, elle demeurait ensevelie dans son accablement lorsqu'un bruit de pas et des cris d'appel l'arrachèrent à sa douloureuse torpeur.

C'étaient les voix d'Anselme Micou et de plusieurs autres, parmi lesquelles on entendait la voix de Françoise troublée et suppliante. Tout-à-coup la porte fut brusquement poussée et plusieurs gens de la ferme parurent à l'entrée.

— Vous voyez bien que la dame de Paris y est, dit le berger à Françoise d'un ton de reproche.

—Seulement, elle s'trouve pas seule, ajouta à demi-voix un des garçons.

Honorine s'était levée en tressaillant.

— Que me voulez-vous? demanda-t-elle troublée.

— Faites excuse, dit Anselme d'un ton grave et triste, mais on a besoin de madame à la ferme.

— La malade me demande?

— Non.

— Qu'est-ce donc alors?

Mirou se découvrit, et, faisant le signe de la croix, il dit avec une simplicité émue et pieuse.

— La grand'mère vient de mourir!

. . . . . .

X

Accusation.

Après le premier saisissement de douleur, Honorine avait suivi à la ferme ceux qui étaient venus la chercher. Elle voulut se rendre près de la morte où elle resta en prière jusqu'à l'arrivée de Vorel ; il lui annonça la visite du juge de paix appelé pour remplir les formalités exigées par la loi et l'engagea doucement à se retirer. La jeune fille ne fit point de résistance. La présence des gens de la ferme, qui venaient témoigner successive-

ment une douleur plus bruyante que profonde, l'avait jusqu'alors tenue dans une pénible oppression; elle sentait le besoin de se livrer seule et en liberté à son affliction. Elle déposa donc un dernier baiser sur les mains immobiles de sa grand'mère et courut s'enfermer dans sa chambre, où ses larmes purent couler sans contrainte.

Ces larmes n'étaient que trop justifiées par la perte qu'elle venait de faire. Quelle que fût l'égoïste rudesse de celle qui lui était enlevée, elle n'avait point de plus sûre protection. La mère Louis l'avait aimée à sa manière, elle s'était parfois émue de son isolement, elle l'appelait d'un de ces noms familiers que rien ne remplace; c'était un anneau de famille qui se brisait, et, de fer ou d'or, il restait sans prix, car c'était le dernier!

Puis la mort est un si puissant appel à la miséricorde! les défauts de l'être qu'on vient de perdre s'effacent si aisément dans notre souvenir! Émus de sa disparition, nous ne voulons nous rappeler que ce qui le rendait

digne de notre attachement ; nous formons un faisceau de tous ses mérites, nous dressons à sa mémoire un autel, et tout ce qu'il a pu nous faire souffrir est oublié. Dans les cœurs généreux, la moindre séparation éteint les ressentiments ; mais pour les transformer en tendresses, il faut la grande absence, celle que nous savons sans espérance et sans retour !

Honorine passa plusieurs heures abandonnée à son affliction. La sincérité de ses regrets lui avait fait oublier les avertissements de Marc et tout le reste ; elle ne songeait qu'à cette mort rapide qu'elle n'avait pu prévoir ni adoucir ; elle se reprochait amèrement son absence dans un pareil instant ; elle fondait en larmes à la pensée que sa grand'mère l'avait peut-être appelée au moment de fermer les yeux et ne l'avait point trouvée là !

Elle était au plus fort de ces crises de regrets, lorsqu'on frappa à sa porte. C'était Françoise qui entra pâle, agitée, et referma vivement derrière elle.

Honorine lui demanda la cause de ce trouble.

— Mon Dieu ! je ne puis vous dire, au juste, de quoi il s'agit, répondit Françoise dont le regard se tourna vers la porte avec une sorte d'effroi ; mais ils sont tous là dans la chambre de Madame Louis... C'était d'abord M. Vorel et le juge de paix ; puis on a envoyé chercher un autre médecin, puis M. Duclerc, le pharmacien ; et enfin la plupart des gens de la ferme auxquels on a fait des questions... Moi-même on vient de m'interroger sur ce qui s'est passé depuis quelques jours.

— Et dans quel but?

— Je l'ignore ! mais ils ont tous des figures... qui m'ont donné froid, et je ne sais pourquoi j'ai peur pour vous.

— Pour moi ; que puis-je craindre ?

— C'est qu'ils m'ont fait de si singulières demandes !... et puis, quand on prononçait votre nom, tout le monde se regardait d'une manière.... Soyez sûre qu'il se prépare quelque chose !.. et, tenez, écoutez... on vient ici !....

Des pas venaient en effet de retentir dans le corridor, on s'arrêta devant la porte de la chambre et on frappa. Honorine alla ouvrir, c'était une des servantes de la ferme, accompagnée du greffier qui venait la chercher.

La jeune femme déjà saisie par les avertissements de Françoise, les suivit sans savoir ce qu'on voulait d'elle ni où on la conduisait.

Ils la firent entrer dans la chambre mortuaire où toutes les personnes précédemment indiquées par la grisette se trouvaient réunies. A leur vue Honorine s'arrêta ; le juge de paix l'invita par un signe à s'avancer, puis parla bas à Vorel et au pharmacien. Il y eut une courte pause. Les garçons et les servantes des Motteux se tenaient groupés à l'une des extrémités de la chambre et dirigeaient sur la jeune femme des regards étranges ; celle-ci embarrassée de sa position, inquiète sans savoir pourquoi, jeta autour d'elle un coup-d'œil rapide et tressaillit en apercevant la morte immobile au fond de l'alcôve.

Son mouvement n'échappa point au juge-de-paix qui venait de se retourner.

— Cette vue vous trouble, madame, dit-il, en indiquant du doigt le lit funèbre.

Honorine ne put répondre, ses pleurs avaient recommencé à couler malgré elle et étouffaient sa voix.

— Ce serait, sans doute, dans votre position, une douleur naturelle, reprit le juge, si vous n'aviez précédemment prouvé votre indifférence pour la malade, en l'abandonnant au dernier instant.

— Ah ! ne me le rappelez point, monsieur ! s'écria la jeune femme, au milieu de ses sanglots ; je me suis déjà fait plus de reproches que vous ne pourriez m'en adresser.... si j'avais prévu... mais rien ne pouvait me faire craindre un malheur si prompt. Quelqu'un... me demandait....

— Quelqu'un, que madame n'a point l'habitude de faire attendre ? ajouta le juge-de-paix avec intention.

La jeune femme rougit et voulut balbutier une réponse, mais il l'arrêta du geste.

— Nous reviendrons sur ce sujet, dit-il ; pour le moment il s'agit d'autre chose. Veuillez reprendre votre sang-froid, madame, et répondre clairement aux questions que je vais avoir l'honneur de vous adresser ; elles ont pour vous une importance capitale.

A ces mots, il se retourna vers le greffier qui s'était assis près d'une table sur laquelle il se préparait à écrire ; il lui fit, à demi-voix, quelques recommandations, et s'adressant de nouveau à Honorine, il lui demanda ses noms, prénoms, et la date de son arrivée aux Motteux.

Elle fit à toutes ses demandes des réponses que le greffier inscrivit : Enfin le juge-de-paix, qui laissait un intervalle après chaque question afin de donner le temps d'écrire, arriva à l'interroger sur ses rapports avec la mère Louis.

Honorine ne répondit que par des expressions de reconnaissance. Elle rappela avec

attendrissement les marques d'affection qu'elle avait reçues de sa grand'mère à différentes reprises.

Le juge fit un signe affirmatif.

— Nous savons, en effet, dit-il, que madame Louis a longtemps montré une préférence qui rendait votre volonté toute puissante aux Motteux; mais cette amitié n'avait-elle point faibli depuis quelque temps?

— Il se peut que la maladie y eût apporté quelque altération, répliqua Honorine, qui ne faisait cet aveu qu'avec effort.

— Ainsi, vous convenez que votre grand'mère se montrait mécontente, irritée?

— Par suite de ses souffrances, Monsieur.

— N'avait-elle point même fini par ne vous garder près d'elle qu'à regret, et ne venait-elle pas de déclarer l'intention de vous frustrer de son héritage?

— Je l'ignore.

— Vous en êtes sûre?

— Monsieur, une pareille supposition...

— Doit d'autant moins vous surprendre,

madame, que vous avez hier renvoyé le notaire qui se présentait pour recevoir les dernières volontés de la mourante.

— Parce que je ne soupçonnais point la gravité de son mal, monsieur, et que je craignais de troubler son sommeil!

— C'est effectivement la raison que vous avez alors donnée... On aura plus tard à l'apprécier! Passons maintenant à un autre ordre de faits. Vous avez écrit ce billet à M. Duclerc, ici présent?

— Il est vrai.

— Il vous a envoyé le médicament demandé?

— Sans doute.

— Et qu'en avez-vous fait?

— Je l'ai donné à la malade, monsieur.

Le juge de paix redressa la tête.

— Ainsi, vous l'avouez! s'écria-t-il.

— Pourquoi le nierais-je, répliqua la jeune femme; j'ai fidèlement suivi l'ordonnance de M. Vorel.

Il y eut un grand mouvement parmi les

spectateurs. Tous les yeux se tournèrent vers le médecin, qui avait fait un geste d'étonnement dont le naturel valait la plus énergique protestation.

— Moi ! répéta-t-il en regardant Honorine, j'ai donné une ordonnance... Dans ce cas, Madame de Luxeuil l'a conservée ?

— Mais, sans doute, dit Honorine ; la voici.

— Quoi ! ce billet de votre main...

— Je l'ai écrit sous votre dictée.

— Et vous en avez envoyé une copie à M. Duclerc...

— Sur votre recommandation.

Vorel se retourna vers le pharmacien.

— Vous ne m'accuserez plus d'empiéter sur vos attributions, monsieur, dit-il avec une ironie affligée, vous voyez que je vous adresse des acheteurs.

— Ce serait la première fois, objecta aigrement le pharmacien.

— Je regrette que Madame de Luxeuil n'ait pas trouvé d'explication plus vraisemblable, reprit Vorel, d'un accent d'indignation triste

qui émut les auditeurs. Je comprends maintenant son aveu. Désespérant de cacher les faits, elle a pensé qu'il suffirait de m'en attribuer la responsabilité. La manœuvre est ingénieuse, mais heureusement facile à déjouer. Je vois pourquoi mademoiselle Françoise vient de sortir tout-à-l'heure : elle a voulu avertir sa maîtresse de ce qui se passait, et lui donner le temps de préparer sa défense.

Le greffier déclara qu'il avait, en effet, trouvé la grisette chez Honorine. Vorel jeta au juge de paix un regard expressif, plia les épaules et poussa un soupir. Il était évident qu'il regardait une plus longue défense comme inutile.

Tous les spectateurs partagèrent sans doute son opinion, car les regards se tournèrent de nouveau vers la jeune femme, comme si on eût attendu d'elle quelque explication plus vraisemblable. Elle demeura d'abord étourdie devant le médecin.

— Vous niez ! s'écria-t-elle enfin et pourquoi. Quel était ce breuvage ?... Qu'est-il donc

arrivé? Au nom de Dieu, répondez : que me reproche-t-on enfin?...

— Ah! vous comprenez qu'il s'agit d'un reproche? dit le juge avec un regard scrutateur.

— A quoi bon sans cela cet interrogatoire! reprit vivement Honorine; on m'accuse, mais de quoi! Ah! parlez, je le veux, Monsieur... Je vous en conjure à mains jointes.

Le juge garda un instant le silence, puis la regardant en face il dit lentement.

— Madame Louis, votre grand'mère est morte empoisonnée!

Le cri poussé par Honorine fut si horrible qu'il fit tressaillir tous les spectateurs. Ce n'était ni une exclamation de surprise ni un gémissement de douleur; mais une de ces protestations sans nom qui sortent quelquefois du fond des entrailles et semblent résumer, dans une seule syllabe, tout ce que les langues humaines ne peuvent exprimer. Aussi lui fut-il impossible de rien ajouter. Après l'avoir poussé elle demeura droite, muette, les deux

mains pressées l'une contre l'autre et les yeux immobiles. On eût dit que, foudroyée par les paroles du juge, elle avait exhalé son âme entière dans ce cri suprême.

Mais son anéantissement fut court. Elle en sortit par un second cri plus bas, plus douloureux, plus indigné. Ses regards cherchèrent autour d'elle, et courant à Vorel qui gardait son attitude affligée :

— Avez-vous entendu, monsieur, bégaya-t-elle avec égarement... Morte... empoisonnée... est-ce vrai... est-ce vrai ?

— Trop vrai, murmura le médecin en secouant la tête.

Honorine fit un pas en arrière.

— Mais alors c'est vous qui l'avez tuée cria-t-elle éperdue.

— Encore ! dit Vorel qui se redressa.

— Rappelez-vous vos recommandations, reprit vivement la jeune femme. C'était dans la chambre voisine. La malade venait de refuser vos soins. Vous m'avez prié de lui cacher que le remède était donné par vos ordres.

Vous ne pouvez avoir oublié toutes ces circonstances. S'il y a eu erreur, imprudence, ayez le courage de l'avouer, monsieur ; ne me laissez point sous le coup de cette horrible accusation ; vous ne le pouvez pas, vous ne le devez pas ; j'en appelle à votre honneur !

Elle parlait avec une véhémence qui donnait à ses paroles une irrésistible autorité. Vorel s'en aperçut, et sa tristesse étudiée parut faire place tout-à-coup à un élan involontaire.

— C'est aussi trop d'audace ! s'écria-t-il en se levant ; j'aurais voulu garder le silence, mais puisque vous en appelez à mes souvenirs, puisque vous me forcez à parler, je vous dirai, à mon tour, ce qui se passe ici depuis trois mois. D'abord vos correspondances avec M. de Gausson, vos entrevues chaque soir...

— Que dites-vous ?

— Une seule fois on s'est aperçu à la ferme de votre absence ; l'alarme a été donnée ; on a commencé les recherches de tous côtés ; mais, avertie à temps vous avez pu inventer,

pour justifier votre disparition, ce prétendu enlèvement par des inconnus...

— Quoi, vous doutez !...

— A partir de ce jour votre grand'mère conçut des doutes ; son affection se refroidit, et... *elle tomba subitement malade.*

— Ah ! c'est horrible ! balbutia Honorine, écrasée par tant d'audace.

— Horrible, en effet, répéta Vorel, avec une expression profonde : car, à partir de cet instant, les souffrances de madame Louis sont toujours allées croissant. Mes conseils eussent pu l'éclairer peut-être, j'ai été écarté ! Une seule fois la malade demanda à me voir, elle vint au manoir; je lui prescrivis un régime, des remèdes qui pouvaient encore la sauver ! Au sortir de chez moi, madame la conduit à Vertbec, d'où elle la ramène mourante, et, de peur que des soins pussent la rappeler à la vie, elle cache à tout le monde son état; elle ne permet à personne la vue de la malade ; elle la veille seule pendant la nuit !... Le reste est connu de tout

le monde ! Le matin même, sûre d'avoir atteint son but, madame quittait la morte au point du jour, et vous savez où les gens envoyés à sa recherche l'ont trouvée !... J'aurais voulu ne rien révéler de tout cela, laisser à d'autres le soin de découvrir la vérité... mais on m'a forcé de tout dire... et madame ne doit s'en prendre qu'à elle-même !

Les accusations de Vorel étaient si précises, il y avait dans son accent une sincérité si pénétrante, et une si douloureuse conviction, que les derniers doutes parurent s'effacer dans l'esprit des auditeurs. Il s'éleva parmi les gens de la ferme un premier murmure qui confirmait toutes les assertions du médecin, puis un second plein de reproches et de colère.

Quant à Honorine elle semblait partager l'impression générale. Attérée par la vraisemblance des accusations, elle ne songeait plus à nier ni à se défendre ; toute sa présence d'esprit l'avait abandonnée, elle ne voyait plus autour d'elle que des nuages, au milieu des-

quels s'agitaient des visages ennemis et courroucés ; il fallut que le juge lui adressât par deux fois la parole, pour l'arracher à cette espèce d'étourdissement.

— Vous avez entendu, madame, dit-il d'un ton plus sévère qu'au début? Après les explications du docteur, vous ne pouvez persister dans un système de défense aussi dangereux qu'invraisemblable. Je vous adjure donc de vous résoudre enfin à la déclaration de la vérité.

Honorine essaya de répondre ; mais elle ne put que balbutier quelques mots sans suite.

Le juge attendit encore un moment, puis se retournant vers les deux médecins, il leur parla un instant tout bas et enfin se leva.

— Mes fonctions ne me permettent point de pousser cette affaire plus loin, madame, dit-il ; les magistrats supérieurs seront avertis et feront leur devoir. Attendez-vous à les voir

demain et à subir un interrogatoire plus sérieux. D'ici là vous êtes libre.

Il avait appuyé sur ces mots avec une intention qui n'échappa point à la jeune femme. C'était une invitation détournée à la fuite, seule chance de salut qui parut désormais possible pour elle !

Ce dernier témoignage d'intérêt fondit, pour ainsi dire, l'enveloppe glacée qui retenait la vie d'Honorine comme suspendue. Elle poussa un gémissement, porta les deux mains à son front, et s'écria :

— Ainsi... personne ne veut croire !... Ah ! monsieur... monsieur ne me quittez pas ainsi, ayez pitié de moi... dites ce qu'il faut faire pour vous persuader. Oh ! ne pouvoir donner aucune preuve !... c'est impossible... quelqu'un doit savoir !... quelqu'un doit avoir entendu !... quoi, pas un mot, pas un fait qui puisse me justifier !... personne qui veuille venir à mon secours !

Elle s'était tournée vers les gens de la ferme, le regard suppliant et les mains ten-

dues ! tous baissèrent les yeux ou détournèrent la tête. Elle fit un geste de désespoir.

— Personne, répéta-t-elle ; non, ils m'accusent tous.

Et se tournant vers la morte avec une douleur égarée.

— Avez-vous entendu, ma mère ! continua-t-elle, en courant vers le lit funéraire et se laissant tomber à genoux près du chevet ; c'est moi qu'ils accusent de vous avoir tuée... moi, qui eûs donné ma vie pour vous faire vivre... moi qui n'avais plus que vous au monde pour me protéger... ils m'accusent... et je n'ai rien à leur répondre... Ma mère, ô ma mère, justifiez-moi, défendez-moi.

Elle s'était penchée sur le cadavre qu'elle couvrait de baisers et de larmes ; mais tout-à-coup elle se rejeta en arrière avec un grand cri !...

La morte venait de se soulever et de tourner vers elle ses yeux à demi entr'ouverts !

Tous les spectateurs reculèrent glacés d'épouvante.

La mère Louis se redressa avec effort sur son coude. Ses lèvres s'agitèrent sans pouvoir faire entendre aucun son ; enfin, une de ses mains se détacha du lit, s'avança lentement et vint se poser sur le front d'Honorine.

— Ah ! elle a témoigné pour la jeune dame, s'écria Micou, qui était tombé à genoux avec tous les autres gens de la ferme.

— Oui, murmura la ressuscitée d'un accent si faible qu'il parvenait à peine jusqu'aux auditeurs ; pour elle... qui est injustement accusée... car... j'ai tout entendu.

— Vous ! s'écria Vorel stupéfait.

— Tout ! répéta la vieille femme avec plus de force, et pendant qu'on l'accablait, j'essayais en vain de donner un signe ; je restais morte malgré moi ! ce n'est qu'en sentant ses caresses que je me suis réveillée... ah ! que Dieu soit béni, pour m'avoir permis de revivre encore une fois !...

— Nous devons tous le remercier doublement de ce miracle ! dit le juge d'une voix troublée, car il sauve deux existences...

— Peut-être ! interrompit la mère Louis, qui se ranimait ; faites retirer tout ce monde, monsieur Baumont, je veux parler à la mezette... et à mon gendre... plus tard, je vous appellerai.

Le juge de paix fit ce que lui demandait la malade, et celle-ci se trouva seule avec Honorine et le médecin.

Vorel n'avait pu revenir encore de son saisissement. Ses traits décomposés laissaient deviner la rage et la frayeur qui se partageaient son âme. A la demande faite par la mère Louis il avait tourné les yeux vers la porte, comme s'il eût voulu échapper par la fuite à cette explication ; un reste d'audace le retint. Il demeura à la même place jusqu'au moment où le dernier des spectateurs eût disparu. La mère Louis fit alors un signe à Honorine.

— Vois s'ils ont bien fermé les portes, dit-elle avec une gravité sombre.

La jeune femme alla s'en assurer.

— Y a-t-il quelqu'un dans l'autre chambre? demanda encore la paysanne.

Honorine répondit négativement.

— Ainsi personne ne peut nous entendre?

— Personne!

La mère Louis se retourna alors vers Vorel; mais la vue du médecin sembla produire sur elle un effet électrique et ses yeux s'allumèrent.

— Approche, dit-elle avec un geste impérieux; approche que je puisse voir de plus près le visage d'un assassin.

Vorel voulut l'interrompre.

— Ne parle pas! continua la paysanne hors d'elle, ou j'appelle le juge pour lui montrer le scélérat qui a d'abord voulu noyer la petite-fille puis empoisonner la grand'mère.

Honorine fit une exclamation.

— Oh! tu ne savais pas ça, toi, reprit-elle; moi aussi j'ai été dupe... J'ai pas cru à l'instinct qui me disait de me garer de la vipère, et elle a voulu me mordre! mais le bon Dieu s'est fait mon second. Grâce à lui j'en suis

sortie; et maintenant c'est à mon tour de me venger.

— Oh! ne l'essayez pas, ma mère, interrompit Honorine; s'il est vrai que de tels crimes aient été commis, ce n'est pas à nous de les punir.

— Et à qui donc? interrompit la mère Louis avec une indignation qui ennoblissait sa brutalité accoutumée. Si ceux qui tiennent les meurtriers par la gorge les laissent vivre, qu'est-ce qui défendra les honnêtes gens? Sais-tu seulement tout ce qu'il a à sa charge. Demande-lui pourquoi il est devenu veuf si vite!... pourquoi son fils est idiot... pourquoi tu es orpheline... car c'est lui qui soignait ta mère quand ta mère est morte!

La jeune femme joignit les mains avec un cri étouffé.

— Non, non, reprit la fermière dont la colère grandissait; y ne sera pas dit qu'on se sera nourri du sang et de la chair des miens, sans que j'aie demandé vengeance. Je mettrai

la corde dans les mains de la justice... et ce sera à elle de la tirer.

Vorel redressa lentement la tête. Il avait eu le temps de se remettre insensiblement, et les menaces de la mère Louis, loin de l'abattre l'avaient ranimé. Ainsi poussé aux dernières extrémités, il se retourna subitement comme un loup traqué par les chiens et qui n'a plus d'espoir que dans une lutte désespérée!

— Réfléchissez à ce que vous allez entreprendre, dit-il d'un ton bas et menaçant, avec vous je ne tenterai point une défense inutile; votre prévention vous empêcherait de la comprendre; mais devant les juges je parlerai... et ce n'est point contre moi que tourneront les preuves!

— Et contre qui donc?

— Contre celle qui vous a préparé et offert le poison.

— A moi?

— Dans un breuvage dont le reste a été recueilli.

— Le reste, répéta Honorine, mais qui donc a pu boire?

— Attendez, s'écria la mère Louis en portant une main à son front... Le verre était là... près de moi... oui... cette nuit... je me rappelle... quand je me suis réveillée j'ai vu quelqu'un le prendre...

— Dieu! et c'était?

— C'était l'idiot.

Vorel recula épouvanté.

— Henri, répéta-t-il, mon fils... vous êtes sûre...

— Sûre, reprit la mère Louis, je l'ai même menacé et il s'est échappé de ce côté. Elle désignait un cabinet ménagé à l'extrémité de l'alcôve. Vorel et Honorine y coururent, mais à peine eurent-ils repoussé la porte que la jeune femme s'arrêta avec un cri; l'idiot était étendu à terre roide et sans mouvement.

Le médecin se pencha vivement sur lui, consulta son pouls, écouta son haleine. Il était mort!

Il y eut un moment de douloureuse stupeur

pour Honorine et pour la mère Louis. Frappée de cette péripétie inattendue, elles se regardèrent en joignant les mains. Quant à Vorel, il s'était jeté à genoux près du cadavre de l'idiot qu'il avait soulevé dans ses bras et il s'efforçait de retrouver en lui quelques restes de vie. En vain ne rencontrait-il que le froid de la mort, il ne pouvait y croire; il appelait Henri, il secouait sa tête flottante avec une rage désespérée. Mais enfin, sûr de son malheur, il la laissa retomber sur le plancher et se redressa avec une sorte de rugissement. Une si pénible attente, de si longs efforts, tant de crimes, tout cela inutile! inutile par sa faute! Il avait empoisonné son fils, et son fils mort, il n'héritait plus!

Cette affreuse pensée envahit si violemment tout son être, qu'elle le jeta dans le délire. Il se mit à parcourir la chambre les bras en avant, et en poussant des cris insensés. Dans son égarement il mêlait d'hypocrites expressions de douleur paternelle aux sincères lamentations de la cupidité déçue! On

voyait à la fois le masque et le visage. Il pleurait son fils unique, sa seule affection ; puis il supputait tout haut l'héritage qui lui échappait ; il s'accusait de ne pas avoir mis plus de hâte à le recueillir ; il s'emportait en malédictions contre la mère Louis, contre Honorine... Il prenait à deux mains son front et le heurtait contre la muraille !

Les deux femmes contemplaient ce hideux égarement avec une curiosité épouvantée ; serrées l'une contre l'autre, elles suivaient d'un regard inquiet tous les mouvements du médecin, prêtes à appeler à leur secours. Mais elles n'en eurent point besoin. Après avoir parcouru cinq ou six fois la chambre en chancelant, Vorel se laissa tomber sur un fauteuil près de la fenêtre, cacha sa tête dans ses deux mains et pleura !

C'étaient les premières larmes qu'il eût versées !

La colère de la mère Louis fut ébranlée par cette expression de douleur inattendue. Elle ne se demanda point au juste ce que regret-

tait le médecin, elle ne vit que ses pleurs. L'idée de cet innocent mort pour elle et dont le cadavre était là avait d'ailleurs changé ses préoccupations ; elle se sentit attendrie, passa la main sur ses yeux humides ; puis se retournant du côté de Vorel qui se tenait toujours à la même place :

— Le bon Dieu a lui-même imposé le châtiment, dit-elle avec une gravité émue ; les hommes n'ont rien à faire après lui. Cachez encore un peu la mort de votre fils ; j'arrangerai tout avec les gens de justice.

. . . . . .

La mère Louis tint parole. La mort de l'idiot, déclarée seulement le surlendemain, n'éveilla aucun soupçon, et elle affecta de recevoir Vorel comme par le passé. Mais sortie de sa léthargie elle avait retrouvé toutes ses souffrances ; le médecin de Balleroi consulté le lendemain par Honorine, déclara que ce retour à la vie était le dernier effort d'une organisation épuisée, et annonça l'agonie pour le soir même.

La malade devina cet arrêt et s'y résigna. Comme il arrive souvent, l'approche du moment suprême avait relevé cette nature. Dépouillée de ses grossières passions, et domptée par la douleur, elle se montrait plus compréhensive, plus tendre. Le prêtre et le notaire furent appelés. La mère Louis remplit ses derniers devoirs avec un calme digne qu'Honorine ne lui connaissait point. Elle prit toutes les précautions pour assurer à sa petite-fille la totalité de son héritage, régla avec elle quelques comptes arriérés, lui donna de sages conseils, puis sentant diminuer ses forces, elle l'embrassa plusieurs fois et entra dans l'agonie !

Celle-ci fut longue mais paisible. On eût dit un sommeil légèrement agité. De loin en loin la mourante rouvrait les yeux avec un soupir, prononçait le nom d'Honorine, serrait sa main, puis retombait dans sa somnolence oppressée. Enfin, vers le soir, sa respiration devint plus sifflante, elle prononça des

mots entrecoupés, poussa quelques cris étouffés et mourut.

Honorine qui s'était jusqu'alors contenue éclata en sanglots. Les dernières heures de la vie de sa grand'mère avaient doublé sa tendresse ; en croyant la perdre d'abord, elle avait pleuré par sensibilité et par devoir, mais en la perdant réellement cette fois, elle sentit son cœur se briser. Françoise essaya de la calmer.

— Laissez-moi, s'écria-t-elle, en tombant à genoux près de la morte; je l'ai méconnue jusqu'au dernier instant, rien ne me consolera de cette douleur !

— Madame nous permettra au moins de la partager ! dit une voix railleuse qui retentit tout-à-coup derrière elle.

Les deux femmes se retournèrent en même temps et demeurèrent frappées de stupeur devant Arthur de Luxeuil !

XI

Les droits du mari.

Quelque imprévue qu'elle pût paraître, l'arrivée du mari d'Honorine n'avait rien qui dût la surprendre. Sorti depuis peu de prison, grâce à l'intervention de quelques amis, il avait appris la maladie de la mère Louis, et prévoyant la possibilité d'un prochain héritage, il était parti sans retard pour les Motteux, où il arriva quelques instants après la mort de la vieille paysanne.

Cette mort réalisait des espérances trop

longtemps caressées pour ne pas être accueillie avec transport. Dès le lendemain, après la cérémonie funèbre, de Luxeuil se rendit chez le notaire afin de l'interroger sur la fortune laissée par la mère Louis et sur ses dispositions testamentaires.

Pendant ce temps, Honorine restée seule dans la chambre mortuaire, priait et pleurait. Tout ce qui frappait ses regards entretenait son affliction. Après avoir remis en place chaque chose, par une habitude machinale, comme si celle qui n'était plus là devait y revenir, elle s'arrêta avec un tressaillement devant cette alcôve vide, dont le funèbre désordre entretenait ses souvenirs douloureux !... Dans ce moment de Gausson ouvrit doucement la porte.

A sa vue, elle poussa une exclamation involontaire et lui tendit les mains avec cette expression plaintive et suppliante des enfants qui demandent secours.

Le jeune homme courut à elle.

— Ah ! je viens de savoir seulement ce que

vous aviez souffert, dit-il, Françoise m'a tout appris, et je suis accouru !

— Elle est morte ! murmura Honorine qui ne pouvait penser à autre chose.

— Mais vos amis vous restent ! reprit de Gausson qui baisait avec une passion attendrie les mains qu'il tenait, et si la mort vous a enlevé votre protectrice, un heureux hasard vient de vous rendre un protecteur ; le duc de Saint-Alofe est libre.

— Se peut-il ?

— Marc a reçu une lettre de lui, d'abord adressée à Paris, puis retournée à Trévières où il l'a trouvée. Le duc se cache dans le département voisin.

— Ah ! je veux qu'il vienne ici, près de nous, dit vivement la jeune femme ; vous irez le chercher, Marcel.

— Je le souhaite, mais songez que sa liberté tient au secret de sa retraite.

— Ne peut-il se cacher aux Motteux ?

— Vous oubliez qu'il est connu... de M. de Luxeuil.

Honorine tressaillit.

— Ah!... je n'y pensais plus, dit-elle en pâlissant... oui... Nous ne sommes pas seuls... mais M. de Luxeuil repartira bientôt, sans doute.

— Dieu le veuille.

Elle le regarda.

— Avez-vous donc quelque nouveau sujet de crainte? demanda-t-elle vivement; Marcel, au nom du ciel, répondez; vous savez quelque chose!

— Rien, répliqua le jeune homme, mais je tremble...

— Et pourquoi?

— Parce que tout-à-l'heure, en venant ici, j'ai aperçu M. de Luxeuil causant avec le médecin.

— M. Vorel?

— Je ne doute plus que ce misérable ne soit l'ennemi caché dont Marc venait vous dénoncer la présence; lui seul a pu surprendre notre correspondance, et s'il en parle à votre mari!..

— Ah ! vous me faites trembler, interrompit Honorine épouvantée... Il parlera, n'en doutez point... et quand M. de Luxeuil saura... Vous ne pouvez rester ici, Marcel ; je veux que vous partiez sur-le-champ...

— Que dites-vous ! fuir au moment du danger...

— Il le faut ! il le faut !

— C'est impossible, Honorine ! Songez à ce que vous me demandez !

— Écoutez ! interrompit la jeune femme, en baissant subitement la voix et imposant silence des deux mains.

C'était Arthur que l'on entendait parler dans l'escalier, où il donnait quelques ordres.

— Il va vous trouver ici ! continua-t-elle épouvantée.

— Ne puis-je m'échapper...

— Par ce côté, vous le rencontrez...

— Mais là ?

— Ah ! oui... vite, le voici...

Elle fit entrer précipitamment de Gausson

dans la chambre voisine, ferma la porte et retira la clef.

Au même instant de Luxeuil parut à l'entrée.

— J'use des privilèges de la campagne, dit-il en s'inclinant légèrement; j'entre sans dire : gare ! madame excusera, j'espère, ma liberté.

— Vous avez sans doute... à me parler ? demanda Honorine troublée.

— Je ne me serais point, sans cela, permis de me présenter, fit observer Arthur, qui semblait n'avoir d'autre but que de faire ressortir, par une politesse affectée, ses intentions impertinentes ; mais madame doit comprendre qu'après une aussi longue séparation ce n'est point trop d'une entrevue de quelques instants. Je tâcherai, du reste, de l'importuner peu de temps.

Honorine parut vouloir prendre acte de cette dernière promesse en restant debout, une main appuyée sur le dossier de la chaise qu'elle avait instinctivement avancée; mais il

était évident qu'Arthur, malgré sa protestation de laconisme, désirait s'expliquer avec détail ; car, prenant lui-même un siège, il invita du geste Honorine à s'asseoir. Elle parut hésiter.

— De grâce souffrez que nous nous expliquions à l'aise, reprit-il avec insistance ; on ne cause guère debout qu'au théâtre ; et nous sommes ici chez nous, jouant la comédie sans témoins et pour notre propre compte.

Honorine s'assit.

Il y eut une courte pause, puis Arthur reprit :

— Mon intention n'est point de vous reparler des débats qui se sont autrefois élevés entre nous, Madame ; nous avions entrepris tous deux une lutte folle, et que votre départ a heureusement interrompue ; je reviens aujourd'hui complètement transformé, et comme on eût dit autrefois, l'*olivier à la main*. J'ose espérer que vos intentions ne sont pas moins pacifiques.

— Je n'ai jamais cherché ni souhaité la lutte, Monsieur, répliqua Honorine, qui ne compre-

nait point encore où il en voulait venir.

— Alors nous ne pouvons manquer de nous entendre, continua de Luxeuil. En définitive, nous nous sommes beaucoup tourmentés l'un l'autre, et pourquoi? Parce que nos goûts étaient différents, nos principes contraires! Comme si le monde n'était point assez grand pour deux volontés! Aussi ai-je fait depuis de sages réflexions, et suis-je arrivé à cette opinion, que le mariage était une auberge où l'on devait profiter des bénéfices de l'association sans s'imposer les gênes de l'intimité. Il me semble que ma définition doit obtenir votre approbation.

—J'attends... le but de ces explications, Monsieur, dit Honorine, qui se sentait malgré elle glacée du ton froidement persiffleur d'Arthur.

Celui-ci s'inclina.

—Ah! le but, reprit-il; en effet, je m'aperçois que je me suis laissé emporter aux développements philosophiques, et je vous remercie, Madame, de me rappeler au fait. Le but, le voici. La mort de madame Louis vous

laisse un héritage suffisant pour réparer les brèches faites à votre fortune par les nécessités du passé. Grâce à lui, vous pouvez reprendre des habitudes auxquelles vous n'eussiez dû jamais renoncer ; je viens, en conséquence, vous arracher à votre exil pour vous rendre, dans le monde, le rang qui vous est dû.

Honorine releva vivement la tête.

— A moi ? s'écria-t-elle ; ah ! je n'ai d'autre ambition que la retraite, Monsieur, et rien ne pourra m'obliger à recommencer une vie à laquelle je dois mes plus cruels souvenirs. J'apprécie, du reste, comme je le dois, votre démarche !...

— Pardon ! vous n'en devinez évidemment qu'une partie, fit observer de Luxeuil tranquillement. Vous avez compris que je voulais profiter de votre nouvelle opulence ; c'est effectivement un privilège que je tiens du code, et j'ai toujours professé un respect aveugle pour les lois... quand elles sont faites à mon profit. Mais j'aurais pu jouir de ces avantages en vous laissant ici par un compromis amia-

ble, et je l'aurais fait sans aucun doute si je n'avais besoin de votre retour à Paris.

—Que voulez-vous dire, Monsieur? demanda Honorine stupéfaite de cette étrange franchise.

— Mon Dieu! c'est chose humiliante à déclarer, reprit Arthur; cet aveu va vous donner sur moi d'immenses avantages; mais maintenant je suis franc, par paresse... Depuis votre départ, ma réputation est devenue détestable. Un mari peut mal vivre avec sa femme; c'est la chance commune, l'état normal; mais vivre séparés!... cela a quelque chose de choquant. Le monde, qui ne s'inquiète pas du mal, condamne tout ce qui a l'apparence du désordre! puis, le moyen quand on est seul de tenir une maison, de donner des fêtes, de garder enfin son rang avec quelque éclat? Depuis un an, je suis descendu, malgré moi, au rôle de célibataire; on m'a adressé des invitations que je ne puis rendre; mon hôtel est désert; je vis au foyer de l'Opéra et au café de Paris. Tout cela était

parfait, il y a cinq à six ans; mais je me fais un peu vieux pour continuer ce personnage de garçon; il est temps de prendre une position plus grave, de devenir sérieusement chef de maison, et, comme pour cela il me faut une femme, j'ai dû penser naturellement à la mienne.

— Je ne puis regarder une pareille explication comme sérieuse, Monsieur, dit Honorine glacée par ce cynisme moqueur, et j'aime encore à croire que vous ne persisterez point dans une intention... qui ne peut être qu'une menace.

— Mon Dieu ! pourquoi ne pas achever votre pensée, reprit de Luxeuil d'un ton souriant; vous regardez mes prétentions comme une ruse.

— Monsieur !...

—Vous croyez que je parle de vous conduire à Paris afin de vous forcer à racheter le droit de demeurer ici? Je suis étonné que vous ne m'ayez point encore demandé pour quelle

somme je consentirais à vous laisser dans votre solitude.

— Eh bien! je vous le demande! s'écria la jeune femme poussée à bout.

— Décidément, Madame, vous me forcerez à me mettre au rang des maris *incompris,* dit Arthur ironiquement; je suis véritablement contrarié de ne pouvoir vous convaincre que je tiens non seulement à votre fortune mais à vous-même.

Honorine fit un mouvement.

— Oh! ne donnez point trop d'étendue à mes prétentions, reprit de Luxeuil avec un accent incisif; ce que je demande, c'est seulement une *apparence!* Je n'ai point le téméraire espoir d'obtenir davantage. Toute liberté sera laissée à vos sentiments, à vos habitudes, à vos actes, et, pour n'avoir jamais à revenir sur un sujet pareil, je me permettrai un simple avis.

— Quel avis, Monsieur?

— Celui de mettre plus de prudence, Madame, dans des relations qui ont tout intérêt à

se déguiser; de ne point confier aux arbres une correspondance qui pourrait être surprise; de choisir enfin pour vos rendez-vous du matin un lieu qui ne soit point ouvert à tout venant.

Au premier mot prononcé par Arthur, la jeune femme avait tressailli, puis elle devint très pâle.

— Je m'attendais à ces accusations.... balbutia-t-elle; mais quelles que puissent être vos préventions, Monsieur, je puis vous affirmer...

— De grâce! pas de serments! interrompit de Luxeuil; je ne vous ai adressé ni questions, ni reproches; j'ai seulement hasardé un conseil!

— Non, s'écria Honorine, bouleversée par ce calme sardonique, dont elle ne pouvait comprendre la cause; non ce n'est point un conseil! Ah! votre froide raillerie cache quelque piège, Monsieur; montrez-le, quel qu'il soit; que voulez-vous enfin, parlez! Si c'est une part de cet héritage que Dieu m'a donné

dans sa colère, prenez-là ; mais si c'est mon repos, ma liberté, n'espérez point que je vous les livre; je ne reprendrai point une chaîne dont vous m'avez fait une flétrisure ; je ne feindrai point un pardon que je n'ai point accordé ; je ne veux point de la paix que vous me proposez, et si vous n'en avez point d'autre, c'est moi qui demande la guerre.

— A la bonne heure, dit de Luxeuil, en frappant le plancher de sa badine. Je vous reconnais enfin, Madame ; vous voilà telle que je vous aime ; audacieuse par irrésolution et menaçante par peur ! seulement je dois m'étonner de la lenteur de votre intelligence pour ce qui me concerne. Vous me demandez pourquoi je vous parle si tranquillement de votre amour pour M. de Gausson ? moi je vous demande, Madame, comment j'en pourrais parler autrement ? Faut-il donc m'indigner de ce qui me sert.

— Je ne vous comprends pas, Monsieur.

— Autrefois, Madame, j'étais l'offenseur, j'avais tout à craindre ; aujourd'hui je suis

l'offensé, et c'est à vous de trembler! vous êtes désormais à ma merci. Je sais où vous frapper. Ah! vous avez longtemps abusé de vos avantages, c'est à mon tour enfin. Maintenant, Madame, au moindre geste vous devrez obéir; quand je vous dirai de venir, vous viendrez, car au premier refus, moi, votre mari, votre maître, je puis aller trouver celui que vous aimez... le tuer... et le monde dira que j'ai bien fait. Oh! tout est changé; vous avez perdu ce talisman qui vous défendait; aujourd'hui mon honneur est pour moi une épée avec laquelle je puis égorger votre bonheur. Faites-vous donc humble et patiente, si vous ne voulez savoir ce qu'il y a de tristesse dans un cœur de veuve!

A mesure que de Luxeuil parlait, Honorine devenait plus pâle. Elle comprenait enfin et elle demeurait égarée d'épouvante. Ce fut seulement au dernier mot prononcé qu'elle se leva avec un cri.

— Ah! c'est horrible, dit-elle éperdue...

— C'est simplement raisonnable, répliqua

Arthur en se levant à son tour. Remarquez que le hasard pouvait vous donner un mari sans usage, qui eût pris tout de suite la chose au tragique et ne vous eût point laissé d'alternative. Moi, au contraire, je suis comme le Dieu de M. Tartuffe, j'admets *les accommodements*. Tant que vous resterez sur le pied de paix, M. de Gausson ne cessera point d'être de mes amis; comme Mécène, je dormirai pour Auguste; mais à la première révolte, je vous avertis que je me réveille, et alors malheur à qui aura compromis la femme de César!

— Ainsi, s'écria la jeune femme révoltée, vous croyez à ma honte et vous l'acceptez à l'amiable.... par compromis! Ah! je ne vous croyais pas descendu si bas.

— J'ai dû vous suivre, Madame, répliqua ironiquement de Luxeuil.

— Et vous avez espéré que j'accepterais cette transaction inouïe, reprit Honorine chez qui le dégoût faisait taire la peur. Vous avez pensé que j'achèterais de vous le droit du déshonneur. Non, monsieur, non; quoi

que vous ayez pu croire, je ne suis point arrivée à ce point d'abaissement ; je puis me justifier de toutes les accusations portées contre moi ; loin de craindre la vérité, je la veux, je la demande.

Arthur l'interrompit d'un geste.

— Alors, veuillez me remettre la clef de cette porte, dit-il, en montrant la chambre dans laquelle de Gausson se trouvait enfermé.

Honorine changea de visage. Dans son élan d'indignation elle avait oublié un instant qu'il était là.

— Donnez, répéta de Luxeuil plus vivement, car je me lasse enfin de ce débat ; puisque vous désirez la vérité, moi aussi je veux la connaître.

Il avait fait un pas vers la porte, Honorine s'y appuya suppliante et éperdue.

— Ah ! vous étiez averti, dit-elle ; vous saviez que M. de Gausson était ici.

— Ainsi, vous en convenez? interrompit

Arthur qui la tenait palpitante sous son regard.

— N'en concluez rien contre lui ni contre moi, Monsieur, Dieu sait que le hasard a tout fait; que cette visite n'avait rien qui ne pût s'avouer; mais je vous savais prévenu par M. Vorel... J'ai craint une première explication, c'est le seul motif qui nous ait décidés... le seul, je vous le jure.

M. de Luxeuil tendit la main.

— La clef, Madame.

— Écoutez-moi, Monsieur, je vous en conjure, écoutez-moi dit la jeune femme épouvantée et dont les idées se troublaient, si ce n'est par confiance que ce soit par pitié pour moi, par respect pour vous-même. N'en venez point à un éclat honteux et inutile.

— Je vous ai offert un moyen de l'éviter, fit observer de Luxeuil; consentez à ce que j'exige, et à cette condition je me retire.

La jeune femme fit un effort.

— Eh bien... bégaya-t-elle, je vous demande, Monsieur, quelques heures...

Arthur la regarda.

— Un autre refuserait de laisser échapper une occasion aussi favorable, dit-il; mais je veux vous prouver jusqu'au bout mon désir de conciliation... d'autant que je suis assez fort pour me montrer généreux. Je me retire; mais je reviendrai demain. D'ici là, tâchez d'accoutumer votre esprit aux conditions que je vous propose; elles n'ont rien de dur; vous le verrez à la pratique; ce plan qui vous effarouche ressemble au péché; on s'y décide difficilement, puis on y persévère avec délices. Pensez-y.

Il la salua avec une politesse railleuse et sortit.

Dès que le bruit de ses pas eut cessé de se faire entendre. Honorine ouvrit vivement la chambre dans laquelle s'était caché de Gaussen, il ne s'y trouvait plus! Elle courut à la fenêtre ouverte et aperçut, au-dessous, la trace de ses pieds profondément empreinte dans le sol. La crainte d'être découvert et de la compromettre l'avait sans doute décidé à cette

fuite périlleuse. Honorine descendit rapidement, espérant savoir de Françoise ce qui s'était passé; mais celle-ci n'était point à la ferme. Elle courut à la maison du garde que la grisette habitait, et la trouva fermée... Il fallut revenir aux Motteux sans avoir rien appris. Ce fut seulement plusieurs heures après que Françoise reparut. Elle venait de Vertbec, où de Gausson était arrivé sain et sauf.

Un long entretien avait eu lieu entre lui et Marc, et ce dernier devait attendre Honorine à la maison du garde-forestier vers le déclin du jour. Bien qu'elle ignorât le motif de cette entrevue, la jeune femme s'y rendit à l'heure indiquée.

Honorine avait espéré trouver Marcel chez Françoise, mais le chouan y était seul. Il avait changé ses haillons contre un costume bourgeois d'une propreté recherchée. La jeune femme voulut l'instruire de ce qui s'était passé entre elle et de Luxeuil; il l'interrompit.

— M. de Gausson m'a tout appris, dit-il; je viens pour vous secourir.

— Vous le pouvez donc? s'écria Honorine ; ah! si vous avez un moyen, parlez.

— Lisez d'abord cette lettre.

La jeune femme prit la lettre qu'il lui présentait; c'était l'écriture de Marcel! Elle l'ouvrit et lut :

« J'étais là, Honorine, et jusqu'au moment où IL vous a demandé la clef, j'ai tout entendu! C'est alors seulement que la crainte de confirmer ses soupçons par ma présence, et de lui donner un nouvel avantage contre vous m'a décidé à partir.

« Oui, j'ai tout entendu! Maintenant je connais ses projets; je les comprends ; je sais ce qu'il doit, ce qu'il peut oser! Ses menaces ne sont point de vaines suppositions; tout ce qu'il vous a dit, il le fera!

« Ainsi je deviendrais pour lui un moyen de persécution! Il vous forcerait à racheter ma vie par une odieuse soumission! Ah! mon premier mouvement à cette pensée a été de courir pour provoquer moi-même la rencontre dont il vous menace; votre souve-

nir m'a arrêté. Quel que soit le résultat d'une lutte entre M. de Luxeuil et moi, elle vous sera également fatale, car le monde ne voudra voir en nous qu'un mari et un amant... Vainqueur ou vaincu, je vous perdrais donc toujours, et je n'aurais réussi qu'à vous flétrir !

« Comprenez-vous, Honorine ; moi qui ai le saint amour d'un frère, moi qui, pour conserver l'auréole de pureté qui vous couronne donnerais dix fois ma vie, penser que je pourrais vous laisser avec un honneur soupçonné ! Non, cela ne peut pas être, cela ne sera pas. J'aurais voulu n'avoir à donner que mon sang ; c'est ma joie, mon espoir que l'on demande, je ne balance pas.

« Quand vous recevrez cette lettre, Honorine, je serai parti ! »

— Parti ! s'écria la jeune femme en s'interrompant et en regardant Marc. C'est impossible !

— Lisez, répéta doucement ce dernier.

Elle chercha l'endroit auquel elle s'était arrêtée, et reprit :

« Soyez donc désormais sans crainte; moi absent, les menaces de M. de Luxeuil deviennent vaines; il n'a plus d'armes contre vous. Toutes les recherches pour me trouver seraient inutiles; j'aurai fui trop loin et pour toujours!

« En écrivant ce mot, je sens mon cœur qui se brise... mais il le faut. Ainsi, du moins, vous redeviendrez libre; vous serez maîtresse de votre présent, de votre avenir. Vous resterez honorée autant que pure!... Mon but sera atteint. Dieu décidera du reste.

« Adieu, vous dont j'emporte le souvenir comme un talisman; vous à qui je dois tant d'innocentes joies et de consolations sans remords; adieu, mon amie, ma sœur! Quelque épreuve ou quelque bonheur que vous garde l'avenir, pensez à moi sans tristesse, mais ne m'oubliez pas.

« MARCEL. »

Les larmes avaient gagné Honorine; elle put à peine lire les dernière lignes tracées par de Gausson, et quand elle les eût achevées, elle les pressa sur ses lèvres en sanglotant.

Marc respecta cette douleur qu'il semblait partager, et laissa passer quelques instants avant de reprendre la parole. Enfin, il s'approcha de la jeune femme et lui dit d'un accent ému :

— M. de Gausson a pris le seul parti qui fût sage, Madame; mettez autant de courage à accepter son sacrifice qu'il en a mis à le faire. Sa seule récompense maintenant est de penser qu'il a assuré votre repos. Songez à ce qu'il souffrirait s'il voyait votre affliction.

— Parti ! répéta Honorine, qui ne pouvait détacher son âme de cette pensée.

— Il vous a expliqué pourquoi il le faisait.

— Oui... oui; mon Dieu! Oh! j'ai compris... mais... parti !...

—Pourquoi vous acharner à cette pensée?... Songez plutôt à ce qu'il faut faire pour que ce départ ne soit point inutile. Vous le devez à

vous-même..... vous le devez à M. Marcel.

— Comment? que faut-il encore? demanda Honorine émue par ce dernier argument.

— Si vous restez ici, reprit Marc, vous ne pouvez empêcher M. de Luxeuil d'y demeurer également, la loi l'autorise, et il est à craindre qu'il n'use de ce droit pour essayer mille persécutions.

— Mais si je pars, reprit la jeune femme, ramenée au sentiment de sa position, ne peut-il courir à ma poursuite, me forcer de le suivre?

— C'est un privilége écrit dans le code, mais auquel on a dû renoncer dans la pratique, fit observer Marc ; rien ne vous oblige d'ailleurs à faire connaître votre retraite ; un homme d'affaires muni de votre procuration peut régler tout ce qui concerne l'héritage de madame Louis, et lui seul saura où vous trouver.

— Alors je partirai.

— Je venais vous l'offrir ; toutes les précautions sont prises pour qu'il soit impossible

de suivre nos traces, et nous pouvons quitter ce soir même les Motteux.

— A l'instant, je suis prête.

— Vous vous en allez! s'écria Françoise, et moi! vous ne me laisserez point ici sans vous!

Honorine l'embrassa.

— Non, non, dit-elle ; tu nous suivras...

—Pardon, interrompit Marc ; mademoiselle Françoise fait partie de notre plan ; mais elle ne peut venir avec nous! Une femme qui conduit un enfant se remarque trop facilement ; elle servirait à mettre sur nos traces, tandis qu'elle peut aider à les faire perdre.

— De quelle manière?

— Qu'elle prenne ce soir la diligence de Paris ; on s'apercevra en même temps de sa disparition et de la vôtre, on ne doutera point que vous ne soyez parties ensemble ; et les recherches se feront dans cette direction, tandis que nous en prendrons une autre.

— Laquelle?

— Celle de Coutances. Arrivés à Paris, ma-

demoiselle Françoise retournera à son ancien logement, et j'irai l'y prendre dès que nous aurons trouvé une retraite.

La grisette et Honorine tombèrent d'accord que c'était le moyen le plus sûr. Après être convenus de tous les détails, Honorine regagna la ferme, assista au repas du soir et se mit au lit ; mais, une fois tout le monde endormi, elle se releva, descendit avec précaution et trouva Marc à la porte de l'aire.

— Venez, dit celui-ci en enveloppant la jeune femme dans un manteau qu'il avait apporté ; M. de Gausson m'a laissé son cabriolet qui nous attend au bout de l'avenue.

— Et Françoise? demanda-t-elle.

— Partie depuis deux heures ; mais vite, vite! si par hasard quelqu'un nous rencontrait, tout serait perdu.

La jeune femme le suivit en pressant le pas.

Seulement, arrivée au carrefour du chemin qui conduisait aux Motteux, elle se retourna ; un rayon de lune glissait doucement sur le toit de chaume de la ferme, et le vieux château

masquait l'horizon de sa masse délabrée. Honorine entendit de loin le mugissement des bœufs dans les étables, et la vieille girouette de la chapelle qui criait sur son axe de fer; son cœur se serra, elle sentit une larme gonfler sa paupière, et appuyant une main à ses lèvres elle envoya un baiser d'adieu à cette habitation où elle avait tant souffert et tant aimé!

Le cabriolet avait été caché par Marc à l'entrée du taillis; tous deux y montèrent et prirent un chemin de traverse qui aboutissait à la route d'Isigny. Il les conduisit, au bout de quelques instants, sous les murs du jardin de M. Vorel.

En apercevant, dans l'ombre, le pignon aigu et étroit du manoir, la jeune femme ne put se défendre d'un frémissement intérieur. Le regard de Marc s'arrêta également sur la demeure isolée.

— Voilà sa tannière, murmura-t-il.

— Heureusement qu'il ne peut nous voir!

dit Honorine dont la voix tremblait; il dort maintenant.

— Ah! vous croyez donc qu'un pareil homme peut dormir? demanda Marc.

— Que ferait-il..., à cette heure!...

— Je voudrais le savoir!

Un cri sourd venant du manoir sembla lui répondre. Il redressa la tête en retenant les rênes.

— Avez-vous entendu? demanda-t-il.

— Passons vite! passons vite! s'écria Honorine glacée.

Il prêta encore l'oreille; mais tout était silencieux. Après un court moment d'hésitation, il fouetta le cheval qui tourna brusquement le mur de clôture, et quelques minutes après ils roulaient sur la route d'Isigny.

Cependant, le cri qu'ils avaient entendu n'était point une illusion de leurs sens, et avant de continuer notre récit nous devons instruire le lecteur de ce qui se passait alors au manoir.

XII

Punition.

En revenant de la cérémonie funèbre, Vorel avait ordonné à la Sureau de se rendre à la ferme où l'on pouvait avoir besoin d'elle, et lui recommanda de ne revenir que le lendemain. Il avait saisi ce prétexte pour rester sans témoins. Après les coups terribles qui venaient de le frapper, il avait, en effet, besoin de silence et de solitude. Obligé de maintenir devant la foule le masque de douleur résignée

qu'il avait adopté, il le sentait près de tomber malgré tous ses efforts; il avait épuisé le reste de sa patience et de son courage; il éprouvait, comme le tigre blessé, le besoin de rugir sa douleur.

On croit les hypocrites à l'abri des ferventes passions, parce qu'on ne voit que le dehors fardé qu'ils montrent ; mais qui pourrait lire au fond de ces âmes sans issues demeurerait frappé de stupeur. Oh! si l'on savait ce qui s'agite de tempêtes sous ces surfaces paisibles quelles flammes sous cette froideur, que de grincements de dents derrière ces sourires! Malheureux damnés qui brûlent et doivent conserver la face des anges! quelles que soient les passions, quand elles s'épanchent, elles peuvent donner une âcre et fiévreuse jouissance, une ivresse de quelques instants! mais renfermer en soi-même tous les venins corrosifs, couver ses désirs comme une nichée de serpents, et, à mesure qu'ils grandissent laisser ronger un morceau de son cœur pour

leur donner place, quel plus hideux et plus horrible supplice? Aussi qui peut dire l'emportement de l'hypocrite qui éclate enfin! qui pourrait résister à ses tempêtes grossies et renfermées; comment arrêter la colère tant de fois remise!

Vorel l'éprouva pour lui-même. Resté seul, il ferma les portes et les fenêtres par un reste de prudence, comme si l'habitude de son rôle appris ne pouvait l'abandonner entièrement au plus fort de sa passion; puis, laissant un libre cours à son désespoir furieux, il se mit à parcourir sa chambre en renversant les meubles et en poussant des cris mêlés de blasphèmes. Avoir tout perdu, sans compensation, sans espoir de retour à jamais, et ne pouvoir même se venger sur quelqu'un de ce désastre! Rester malgré lui dépouillé, inoffensif, muselé; cette idée le rendait fou! Aussi après avoir tout bouleversé s'arrêta-t-il avec un rugissement de colère désappointée. Ces objets inanimés sur lesquels s'exerçait sa furie ne

pouvaient l'assouvir ; ils ne sentaient pas ses coups, il ne pouvait leur faire partager sa souffrance. Il demeura debout devant son bureau, les mains crispées, les lèvres convulsives et écumantes.

Mais tout-à-coup son regard s'arrêta sur un papier plié en forme de lettre et qui y avait été sans doute déposé par la Sureau en son absence. Il le saisit, en regarda l'écriture qui lui était inconnue, et, brisant brusquement le cachet, lut ce qui suit :

« Monsieur Vorel,

« J'ai à converser avec vous pour plusieur choses qui vous intéresse ; mais comme j'ai queq'raisons pour ne pas paraître dan le pays, je ne viendrais que le soire. Ayez donc la bonté de laissé la petite porte du bas du jardin ouverte ; je sifflerais pour avertir que je suis là.

« Jacques. »

Le médecin relut deux fois ce billet sans

pouvoir en pénétrer le sens. Pour oser revenir vers lui après ce qui s'était passé, il fallait que le Parisien eût un motif bien grave ou bien pressant. Quel qu'il fût, du reste, Vorel résolut de le connaître. La passion qui le dominait faisait taire sa prudence accoutumée. Il avait une vague espérance que ce Jacques lui apporterait quelque moyen inattendu de réparer son échec ou du moins de se venger. Or, il se trouvait dans un de ces moments où les âmes corrompues cèdent à je ne sais quel délire du mal et arrivent à aimer le crime pour lui-même. Vous avez vu après les pluies d'orage la terre subitement inondée de reptiles ou de larves immondes; leurs hideux essaims couvrent les herbes abattues, les arbustes brisés, les fleurs flétries; tout ce que le sol recélait dans son sein de vénéneux ou d'horrible apparaît et cache le reste! La tempête qui venait d'agiter le cœur du médecin y avait opéré le même prodige. Toutes les haines acharnées, tous les désirs infâmes, toutes les

espérances criminelles avaient surgi et se tordaient à sa surface.

Après avoir regardé de nouveau la date du billet afin de s'assurer que le rendez-vous était bien pour cette nuit, Vorel descendit au jardin, ouvrit la petite porte désignée par Jacques, puis regagna la maison.

Il se promena longtemps dans sa chambre, se penchant, de loin en loin, à la fenêtre ouverte pour entendre le signal annoncé. Mais tout à-coup il lui sembla que l'on montait l'escalier. Il se rappela alors qu'il n'avait point fermé, en dedans, la porte de la maison, courut à celle du palier et heurta le Parisien.

— Vous deviez m'avertir de votre arrivée, dit-il brusquement; pourquoi ne l'avoir point fait?

— Je vous ai aperçu du dehors, répliqua Jacques. Alors j'ai pensé que je pouvais monter.

— C'est une imprudence, un domestique eût pu vous rencontrer.

— Y a pas de danger, reprit le Parisien

d'un air singulier ; personne ne m'a vu ; nous pourrons causer sans être dérangés.

— Qu'avez-vous à me dire ?

Avant de répondre, le Parisien, qui avait réussi à entrer dans la chambre, promena un regard rapide autour de lui.

— Ce que j'ai à vous dire, répéta-t-il, ça demande pas mal d'explications, vu qu'il s'agit d'une affaire *conséquente*.

— Venez-vous recevoir mes remercîments de ce que vous avez fait il y a trois mois ? demanda le médecin.

— Eh bien quoi ! répliqua Jacques insolemment, est-ce notre faute si cet animal de Romain ne sait pas travailler ! Dire qu'à trois ils n'ont pas pu noyer une femme ! ça fait suer, ma parole d'honneur. Si j'avais supposé la chose j'aurais donné un coup de main.

— Vous vous y étiez engagé et vous avez reçu le paiement de ce que vous n'aviez point fait.

— Qué'q' chose de chenu ! reprit Jacques ; trois cents *balles* pour un extrait mor-

tuaire qui devait faire de vous un *mile-soudier* (millionnaire), comme ils disent dans le pays.

— C'était plus qu'il ne vous était dû, puisque vous avez eu la maladresse de tout manquer.

— La maladresse ! répéta Jacques évidemment blessé ; facile à dire, quand on n'a qu'à regarder les coups. Mais lorsqu'il faut mettre la main à la pâte !... C'est comme aux cartes, voyez-vous ; on a beau bien jouer, faut la chance. Eh bien, c'était la petite qui l'avait ; à preuve que vous n'avez pas mieux réussi que nous.

— Moi !

— Oui, dans votre second essai.

— Je ne sais ce que vous voulez dire.

Jacques jeta au médecin un regard effrontément narquois.

— Vrai ! dit-il ; eh bien, c'est que vous avez la mémoire courte, pour lors. Je veux dire, bourgeois, qu'en voyant l'affaire manquée avec la dame de Paris, vous avez voulu,

comme on dit, tirer d'un autre tonneau. Vous vous êtes débarrassé de la mère Louis.

— Moi !

— Avec l'espérance qu'on soupçonnerait sa petite-fille.

Vorel affecta de sourire en haussant les épaules.

— Et c'est pour me faire ce conte ridicule que vous êtes venu ? demanda-t-il sèchement.

— Ridicule, c'est possible, répliqua le Parisien ; mais, en tout cas, je n'en suis pas l'inventeur ; l'honneur en appartient à un particulier qui a été aux premières loges pour voir l'affaire ; c'est le juge de paix du canton.

Cette fois le médecin ne put réprimer un tressaillement.

— Tu ments, misérable ! s'écria-t-il vivement ; M. Beaumont n'a pu dire... Comment le saurais-tu, d'ailleurs ?

— De fait, c'est un hasard, reprit Jacques ; je me trouvais dans la voiture de Saint-Lô avec deux voyageurs, et comme j'avais entendu dire qu'un d'eux était juge, je dormais pour

me donner une contenance, quand j'ai entendu ces messieurs, qui parlaient bas, prononcer le nom de Madame Louis; alors j'ai ouvert les oreilles tout en continuant à ronfler, et M. Beaumont a raconté ce qui s'était passé à la ferme.

— Et il... il a exprimé des soupçons.

— Il disait qu'il y avait eu, sans aucun doute, du poison de donné.

L'autopsie de la mère Louis a prouvé le contraire.

— C'est bien ce qui l'embarrassait, reprit le Parisien; mais tout en les écoutant parler, j'ai fait, moi, une réflexion.

— Laquelle?

— C'est qu'il y a eu deux morts, celle de la fermière et celle de votre fils.

— Eh bien?

— Eh bien, je me suis dit que si la première était naturelle, on pouvait bien avoir aidé à la seconde!

Vorel pâlit.

— En tout cas, il y aurait donc que'q'

chose qui ne serait pas conforme aux réglements, continua Jacques les yeux fixés sur son interlocuteur; que'qu' manigance dans laquelle vous vous trouvez fourré.

— Après? dit le médecin.

— Après, j'ai pensé que ça vous serait nécessairement désagréable qu'on éclaircit la chose, et je suis, en conséquence, venu pour vous avertir.

Vorel qui tenait la tête baissée, la releva brusquement.

— C'est-à-dire que tu veux me proposer d'acheter ton silence? s'écria-t-il.

— On achète bien la parole des avocats! fit observer Jacques d'un ton cynique; chacun vit de son état.

— Et tu as pensé que je me laisserais effrayer par tes menaces?

— Du tout; je sais que vous n'êtes pas poltron, bourgeois, mais je sais aussi que vous êtes raisonnable! Vous comprendrez qu'il suffirait d'une petite lettre à la justice pour qu'on recherche de quoi votre fils est mort, et

si on trouve qu'il a avalé une boulette, faudra bien savoir si c'est vous qui la lui avez jetée.

— Moi! s'écria Vorel; mais tu ne comprends donc pas, malheureux, que cette mort m'enlève tout droit à l'héritage de madame Louis; qu'elle me ruine, que je donnerais une partie des années qui me restent à vivre pour ressusciter mon fils!

— Bah! dit Jacques, persuadé par l'accent douloureux du médecin; mais si c'est pas vous qui avez fait le coup, pourquoi donc que vous n'avez rien dit, alors? La justice aurait bien trouvé ceux qui avaient intérêt à la chose.

— Intérêt! répéta le médecin frappé; il n'y avait que cette femme à en profiter.

— La petite Parisienne! Eh bien, puisqu'elle vous prend sur les nerfs, pourquoi ne pas lui avoir passé cette corde-là au cou?

Le front de Vorel s'éclaira subitement.

— La mère Louis morte, une explication devient impossible, murmurait-il; toutes les

circonstances accusent Honorine... elle seule trouvait avantage à se débarrasser d'un cohéritier... Comment n'ai-je point pensé plus tôt!... Ah! la haine est aveugle! mais il est encore temps! Oui, quelles que soient les difficultés, j'entreprendrai cette tâche; je la poursuivrai jusqu'au bout; j'arracherai à cette femme l'héritage qu'elle m'a dérobé!

— Eh bien, c'est à moi que vous devrez ça, reprit le Parisien; je vous demandais de payer pour me taire; maintenant, j'y ai encore bien plus de droit, pour avoir parlé!

— Tu veux une récompense pour être venu me menacer, dit Vorel, à qui son espoir avait rendu une nouvelle énergie; vide la place, drôle, je fais déjà trop en te laissant ce que tu m'as volé.

— Prenez garde! dit le Parisien, dont le front s'était rembruni; faut pas être ingrat avec les amis. Je pourrais dire des choses...

— Qui te perdraient sans me nuire, car tu ne pourrais appuyer tes déclarations d'aucune

preuve. Cesse tes menaces qui sont ridicules, et va-t'en.

— Pas encore, cria Jacques en se précipitant sur le médecin, qui se sentit frappé au-dessous du bras.

— Mais l'arme rencontra une côte qui la repoussa ; le Parisien voulut redoubler; Vorel lui saisit la main et se jeta sur lui à corps perdu.

La lutte se continua quelque temps entrecoupée de menaces et d'imprécations. Vorel qui ne pouvait espérer aucun secours, faisait des efforts désespérés ; il poussa son adversaire jusqu'à la fenêtre. Celui-ci, qui se sentait faiblir, cria :

— A moi, Moser, à moi !...

Une grande ombre se leva tout-à-coup des plates-bandes. Le médecin l'entrevit. Comprenant que tout était perdu s'il donnait à un nouvel assaillant le temps d'intervenir, il se lança contre le Parisien par un élan suprême et le renversa sur le balcon ; mais la balustrade céda avec un craquement sinistre et

tous deux tombèrent sur le perron qui se dressait au-dessous. La tempe de Vorel alla frapper l'angle d'une des marches; il demeura où il était tombé, sans plainte et sans mouvement.

Le Parisien se redressa avec un gémissement.

— L'Alsacien!... à mon secours!... bégaya-t-il.

— Me f'là! me f'là! dit Moser qui restait au bas du perron.

— Vite!

— J'ai beur que le pourgeois ne sois bas fini! reprit le Juif.

Et pour s'en assurer il ramassa l'arme que son compagnon avait laissé échapper, et en effleura le visage du médecin; mais le corps demeura immobile.

— Il a son gompte, dit-il plus résolument; mais toi, bauvre Barisien, tu es pien malate, dis?

— Ah! brigand! interrompit Jacques, qui faisait des efforts inutiles pour se soulever sur

les coudes; il a encore l'air de me plaindre... quand c'est lui qui est cause!...

— Foyons, foyons... nous fageons bas! dit Moser, qui voulut le prendre sous les bras; est-ce que tu beux bas te leffer?

— J'ai les jambes... brisées....

— Pah!... les teux?

— Oui...

Le Juif le laissa retomber sur la pierre.

— Eh pien! mais... gomment tonc que tu fas faire pour te sauffer! s'écria-t-il.

— Faut que tu m'emmènes, reprit Jacques qui se tordait dans d'atroces souffrances; Moser... je t'en prie... soulève-moi... porte-moi... ne me laisse pas ici... oh! oh! Moser... rien que jusqu'à la première maison... pourquoi ne réponds-tu pas?

Le Juif ne répondait point parce qu'il réfléchissait. Il avait compris l'impossibilité d'emmener son compagnon, et il se demandait s'il devait fuir sur-le-champ ou exécuter seul le projet de vol qui les avait amenés.

Effrayé de son silence, le Parisien se redressa sur le ventre :

— Scélérat! balbutia-t-il, tu veux me laisser ici... mais, prends garde... si tu m'abandonnes... je te dénoncerai...

— Qu'est-ce que tu tis? s'écria Moser en s'approchant.

— Oui... reprit Jacques d'un accent convulsif... sauve-moi ou je te perdrai... aussi... je dirai... tout.

— Tu tiras rien! interrompit le Juif.

Et il plongea à deux reprises dans la poitrine de son compagnon l'arme qu'il tenait. Celui-ci poussa un cri étouffé.

Dans ce moment un bruit de voiture retentit dans le chemin; c'étaient Marc et Honorine qui regagnaient la route d'Isigny.

Moser les laissa s'éloigner, puis entra au manoir dont la porte n'avait point été refermée.

Il n'en sortit que deux heures après, chargé de tout ce qui pouvait être emporté, et se diri-

gea rapidement vers Carantan, d'où il gagna Saint-Lô, puis Coutance et Granville.

Cette direction n'avait point été prise par lui au hasard, il poursuivait un projet formé avec le Parisien, et que tous deux devaient accomplir après l'affaire Vorel. Maîtres d'une forte somme amassée par le vol et conservée par l'économie de l'Alsacien, ils avaient résolu de quitter la France dont le séjour leur devenait à chaque instant plus dangereux. Moser, qu'avait enrichi l'héritage de son compagnon, persista dans ce plan qui devait lui assurer la paisible jouissance de ce qu'il possédait. Descendu dans une des moindres auberges de Granville, il y rencontra le capitaine d'un petit navire portant le pavillon des États-Unis et lui communiqua son intention. L'Américain fit un tableau si séduisant de son pays, où l'on ne s'informait du passé de personne, et où chacun était classé d'après ce qu'il apportait de dollars que le Juif se laissa persuader de le suivre. Tout ce qu'on lui disait réalisait, en effet, son idéal. Possesseur désormais d'un capital

honnête, il pouvait rentrer dans la vie régulière, et appliquer au commerce permis les capacités jusqu'alors employées aux industries défendues. Il se voyait déjà citoyen estimé d'un grand État, et exploitant cette estime comme un escompte de son capital; défenseur de l'ordre établi, maintenant qu'il y avait trouvé sa place, et trouvant tout bien dès qu'il ne se trouvait plus mal. Il songeait même à reprendre une religion pour être plus respectable et à louer un commis qui sût l'orthographe à sa place.

Bercé par ces rêves charmants, il s'embarqua dans la chaloupe américaine pour aller rejoindre le navire prêt à mettre à la voile. Comme il débordait, une petite barque glissa près de la sienne, et il aperçut à l'arrière un homme déjà vieux assis près d'une jeune femme à l'air accablé ; c'étaient Marc et Madame Honorine de Luxeuil qui gagnaient le vieux manoir de la Brichaie.

XIII

Une retraite.

On ne peut jeter les yeux sur une carte du département de la Manche, sans remarquer la vaste échancrure creusée par la mer au sud-ouest de ce département. Elle forme un arc régulier dont Granville et Cancale occupent les deux extrémités. Du côté de cette dernière ville, la baie n'a pour encadrement que les grèves basses et arides, à l'entrée desquelles s'élève le mont Saint-Michel ; mais en remontant vers le nord, après avoir dépassé Tombelene,

le rivage s'élève doucement et prend un aspect plus riant jusqu'à ce que l'on rencontre la vallée de Sartilly, verdoyante, ombreuse et encadrée de coteaux du sommet dequels apparaît un des plus magnifiques paysages que l'œil puisse embrasser. C'est dans cette vallée que se trouvent dispersées les maisons de campagne de la bourgeoisie de Granville, riantes demeures d'été, abritées par des bois et entourées de jardins, de vergers ou de prairies; mais la plupart avoisinent la route d'Avranches vers l'embouchure du vallon : aux bords de la mer elles deviennent plus rares et l'on ne trouve guère que de pauvres fermes ou quelques maisonnettes de pêcheur.

Cependant quiconque a côtoyé la baie doit avoir remarqué une vieille habitation bâtie au flanc de la falaise et à moitié masquée par un bouquet de pins rabougris. Bien que l'architecture ne permette guère d'assigner une époque fort reculée à cette construction bâtarde, le site et l'abandon lui ont imprimé un singulier caractère de vétusté. Le corps

du bâtiment, peu élevé, ne présente que quatre fenêtres de façade; mais deux longues ailes qui s'étendent par derrière triplent en réalité le logement apparent. Entre ces deux ailes commence un jardin qui se prolonge dans une sorte de fente ouverte au milieu du côteau et qui, par une pente insensible, va en rejoindre le sommet. Malgré l'aridité de tout ce qui l'environne, ce jardin doit à sa position abritée du côté du nord une fertilité dont le contraste frappe et étonne le regard. Du reste triste, isolée, et n'ayant pour voie de communication avec la ville que les barques de pêcheurs, la Brichaie était longtemps demeurée déserte. Depuis deux mois seulement un étranger l'habitait, sans autre serviteur qu'une vieille paysanne chargée de garder l'habitation ; et cet étranger n'était autre que le duc de Saint-Alofe.

En quittant la maison de santé de Bel-Air, il avait mis à profit la confidence de Marc, forcé le marquis à le laisser libre, et gagné Granville, puis la Brichaie, dont l'isolement

devait faire une sûre retraite. C'était de là qu'il avait écrit à Marc cette lettre renvoyée de Paris à Trévières, et dont nous avons précédemment parlé.

L'arrivée d'Honorine lui causa autant de surprise que de joie ; mais celle-ci fut bientôt tempérée par la révélation de tout ce que la jeune femme avait eu à souffrir, et de ce qu'elle avait à craindre. Il y eut entre lui et Marc une longue conférence, à la suite de laquelle ce dernier repartit avec une procuration en blanc signée par Honorine.

Son absence, qui devait être courte, se prolongea plusieurs semaines. Le duc passait ses journées à méditer et à écrire ; la vieille paysanne, qui était sourde, ne parlait que pour faire les questions indispensables, ou pour y répondre ; Honorine, toujours seule et silencieuse, n'avait donc d'autre occupation, d'autre compagnie que ses souvenirs ; circonstance fatale, qui devait enraciner plus profondément sa douleur. L'activité, succédant aux cruelles épreuves qu'elle venait de traverser,

eût empêché son esprit de se les rappeler ; distraite de sa souffrance, elle eût pu arriver à se résigner sinon à se guérir ; mais l'oisiveté et la solitude la laissèrent livrée à toute l'amertume de ses regrets ; elle porta de ce côté ce qu'il y avait en elle de force et d'ardeur ; chaque semence douloureuse laissée dans son cœur, put y germer, se développer, grandir, et quand Marc revint, il fut effrayé des progrès que le mal avait faits pendant son absence.

Pour comble de malheur, il apportait de fâcheuses nouvelles. Irrité du départ d'Honorine, de Luxeuil avait attaqué le testament de la mère Louis, qui, selon lui, portait atteinte au droit d'administration que lui donnait son titre de mari, et un procès allait se trouver engagé. Honorine dût signer de nouveaux pouvoirs, et écrire pour se procurer les fonds nécessaires.

Elle le fit avec une répugnance nonchalante qui affligea profondément l'ancien chouan. Elle semblait ne point comprendre la nécessité

de disputer cet héritage qu'elle eût voulu abandonner ; désintéressée de la vie, elle ne demandait qu'à ne plus entendre ses bruits et qu'à se plonger plus profondément dans la retraite.

Marc espéra vaincre cette espèce de torpeur en peuplant et en égayant la Brichaie : il repartit donc pour Paris d'où il revint avec Françoise et avec M. Brousmiche qui relevait d'une maladie à la suite de laquelle on lui avait retiré sa place de portier.

A la vue de la grisette, Honorine eut en effet un élan de joie qu'augmentèrent encore les larmes de la mère et les caresses du fils.

—Eh bien ! la reconnais-tu, mon petit Jules? répétait Françoise, qui riait et pleurait en même temps ; c'est la bonne dame, ainsi que tu l'appelais. Ah ! si vous saviez comme il vous aime.... et comme il m'a parlé de vous ! C'était si souvent que quéq'fois j'en ai pris de l'humeur... oui... j'en étais presque jalouse !

Honorine souriait attendrie et serrait l'enfant dans ses bras.

— Et pourtant j'aurais dû comprendre ça, reprenait la grisette; moi qui trouvais si triste de ne plus vous voir et qui avais tant besoin de ramener votre nom en causant.... Demandez à M. Brousmiche; pas vrai, monsieur Brousmiche, que j'en rabâchais.

— C'est un terme que mademoiselle Françoise peut seule se permettre à l'égard d'elle, répliqua le petit bossu avec sa politesse ordinaire; mais il est certain que nous avons pris bien souvent la liberté de nous entretenir de Madame... quoique n'ayant pas l'honneur de la connaître ni d'être connu d'elle.

— Vous vous trompez, monsieur Brousmiche, reprit Honorine; je vous connais depuis longtemps déjà.

Le petit bossu parut étonné.

— Croyez-vous donc que je ne sache pas ce que vous avez fait pour le duc, pour Marc, pour Françoise? continua la jeune femme d'un accent affectueux; nous sommes de vieux amis sans nous être jamais vus, et je

vous demande pardon de ne pas m'être encore informée de Lolo et de Fanfan.

— Hélas ! Madame, répondit le petit bossu, dont le visage s'altéra à ces derniers mots ; vous êtes trop bonne.... mais tous mes soins ont été inutiles... cela a fini par un malheur...

— Ah ! je suis désolée de vous l'avoir rappelé, interrompit gracieusement Honorine... je voulais vous prouver seulement qu'en disant vous connaître je ne me vantais pas ! Mais, pardon, vous devez être fatigués, je vais vous montrer les chambres que l'on a fait préparer pour vous.

Elle les y conduisit en effet ; mais Françoise ne voulut prendre aucun repos qu'elle n'eût visité le jardin, la maison et le petit bois de sapins. Tout lui parut charmant, et, chemin faisant, elle communiqua ses projets d'arrangements et d'améliorations. Elle déclara qu'elle aurait une basse-cour, trouva un vieux grenier d'appentis excellent pour des pigeons, énuméra tout ce qu'il faudrait semer dans le jardin, et finit par déclarer que l'on pourrait

avoir une couple de chèvres qui brouteraient l'herbe rase de la dune. Brousmiche s'associait à tous ces plans en y ajoutant quelques menus détails, toujours proposés sous la forme du doute et toujours acceptés avec empressement par la grisette. Mais, arrivés au bout du jardin, tous deux s'arrêtèrent pour regarder la mer qui s'étendait à l'horizon. Le petit bossu qui l'avait aperçue, il y avait quelques heures, pour la première fois, ne pouvait se rassasier de la regarder et s'inquiétait de savoir d'*où pouvait venir tant d'eau*, tandis que Françoise, plus familiarisée avec ce spectacle, faisait observer que l'on trouvait sur les rochers des coquillages et des crabes et que ça pouvait être encore *une ressource*.

Quant à Honorine, elle jouait avec l'enfant qu'elle élevait dans ses bras pour qu'il pût atteindre les pommes de pin, et qu'elle conduisait sur les grèves de sable brillant ou vers le banc de cailloux polis par la mer. C'était une occupation nouvelle et charmante fournie à son oisiveté. Le petit Jules qui n'avait jamais

connu, pour ainsi dire, qu'elle et sa mère les confondait dans ses expansions enfantines; il avait pour toutes deux une part presque égale de mots tendres et de baisers. Il cessa de donner à Honorine le nom de *la bonne dame* pour l'appeler *l'autre maman*.

Mais là où le cœur est troublé les sources de la joie elles-mêmes s'aigrissent. Cette affection d'enfant qui, au premier moment avait été pour Honorine une consolation, devint insensiblement un motif d'amertume. En écoutant le nom qu'il lui donnait, de nouvelles aspirations s'éveillèrent dans son âme; cette maternité adoptive lui rappela qu'elle n'en connaîtrait jamais de plus complète; que privée des bonheurs de l'épouse elle le serait encore de ceux de la mère; que le ciel lui avait refusé jusqu'à cette tardive consolation donnée aux femmes les plus éprouvées, de rajeunir et de revivre dans un être qui est encore une part d'elles-mêmes! Oh! si à bout de tout espoir elle avait pu du moins espérer pour son enfant! lui préparer une place dans

la vie, le voir heureux par elle et réchauffer sa vieillesse au soleil de sa prospérité ! Mais ne trouver que l'isolement dans le présent, l'isolement dans l'avenir ; n'avoir aucune raison de vivre, aucun but à poursuivre ! Cette pensée l'écrasait. Alors, au milieu de son découragement, le souvenir de Marcel lui revenait plus douloureux. La persuasion qu'il avait quitté la France et qu'elle ne devait plus le revoir, la jetait dans un desespoir sans mesure ; elle s'indignait de vivre, elle appelait la mort comme une libératrice !

Le duc, livré à ses préoccupations, ne s'apercevait de sa tristesse que par intervalles ; Françoise et Brousmiche qui la voyaient tous les jours, avaient fini par s'y accoutumer, mais Marc, dont les absences étaient fréquentes, s'effrayait de la retrouver, à chaque retour, plus muette, plus indifférente à tout. Il s'attrista d'abord, puis l'inquiétude succéda lorsqu'il vit la jeune femme pâlir et perdre ses forces. Tous les essais tentés pour combattre cette langueur furent inutiles. Les mé-

decins appelés parlèrent d'*affection nerveuse*, mot vague et immense dans lequel la Faculté embrasse tout ce qui est inconnu. Quelques-uns émirent des doutes plus précis en prononçant le mot de phthisie ! Marc frappé d'épouvante, voulut conduire la jeune femme à Paris, où il espérait que la science se montreraitplus éclairée ; mais il ne put l'y déterminer. Croyant sentir l'approche d'une mort qu'elle souhaitait, Honorine se déclara incapable de quitter la Brichaie et supplia de ne point exiger d'elle un effort inutile.

Marc, désespéré, employa en vain toutes les prières; ensevelie dans sa torpeur, la jeune femme se défendait par le silence. Enfin, ne pouvant rien obtenir, il prit un parti extrême, partit subitement pour Paris et se présenta chez le docteur Darcy.

La réputation de celui-ci avait encore grandi dans ces derniers temps, et ses soins étaient une faveur que l'on se disputait à force d'argent et de patience. Marc trouva trois salons remplis de clients qui venaient le con-

sulter. Tous les âges et toutes les classes étaient là momentanément confondus par l'égalité de la souffrance et attendant le moment de parler à M. Darcy comme ils eusseut attendu la guérison. On voyait des malheureux se traînant à peine et sortis du lit pour obtenir un conseil ; car, ce n'était plus lui qui se transportait près de la couche du malade, mais le malade qui quittait sa couche pour se transporter près de lui ; le temps du savant était plus précieux que la vie de celui qui souffrait.

Marc attendit plusieurs heures et fut renvoyé avant que son tour fut arrivé ; le lendemain il fut plus heureux et put pénétrer dans le cabinet du docteur.

Ce cabinet était une vaste pièce entourée de bibliothèques que décoraient les bustes des médecins matérialistes les plus célèbres. Trois bureaux y étaient disposés, et à chacun de ces bureaux se trouvait assis un secrétaire qui écrivait. M. Darcy se tenait au milieu devant une table couverte de livres et de lettres.

Au moment où Marc entra il dictait à l'un des secrétaires :

« Le traitement proposé se composera : 1° de frictions opiacées...

Marc salua ; Darcy lui jeta un regard de côté en disant :

— Quelle est votre affection, monsieur?

Et, se retournant vers le secrétaire, il continua :

« De frictions opiacées sur toutes les régions soumises à la douleur...

Puis, adressant de nouveau la parole à Marc, il reprit :

— Parlez, monsieur, je vous écoute.

Et tout en écoutant, il continuait :

« 2e Des applications de sinapismes journaliers...

Marc était demeuré immobile. La pensée que l'on dictait ainsi la vie ou la mort comme s'il se fût agi d'une facture réglée *sauf erreur*, lui causa un tel saisissement qu'il resta d'abord indécis. Il venait le cœur plein de trouble et de larmes consulter sur une vie plus précieuse

pour lui que le monde entier, et il voyait ces consultations données au milieu d'une conversation, presque sans y prendre garde ! Après un instant de stupeur, il fit un mouvement instinctif pour se retirer.

Le docteur, qui avait achevé de dicter, et qui prenait le papier pour signer, leva la tête.

— Eh bien ! où allez-vous donc? demanda-t-il étonné ; j'attends que vous me parliez. Qu'éprouvez-vous ? Quelle est votre affection ?

— Je ne venais pas pour moi, monsieur, répliqua Marc en hésitant ; mais pour une personne qui habite loin de Paris... et dont j'aurais voulu vous parler sans témoins.

Le docteur se leva et fit passer Marc dans une pièce voisine.

— Ici, nul ne peut nous entendre, dit-il lorsque la porte fut refermée.

Le garçon de bureau le regarda en face.

— Vous souvenez-vous, monsieur, dit-il d'une voix basse et légèrement émue, d'un voyage fait, il y a vingt ans, avec madame la comtesse de Luxeuil ?

— En Touraine.

— A Château-la-Vallière.

— Pardieu ! nous arrivâmes pour voir mourir sa sœur, la baronne Louis.

— Oui, reprit Marc, visiblement troublé par ces souvenirs; mais la baronne laissa une fille....

— Mademoiselle Honorine !... qui a plus tard épousé son cousin... et qui a été forcée de le fuir... Je me rappelle parfaitement... une charmante brune... tempérament bilio-sanguin... magnifique constitution...

— Eh bien... elle est mourante, monsieur !

Darcy releva brusquement la tête.

— Mademoiselle Honorine? répéta-t-il, qu'est-ce que vous me dites-là ! Que lui est-il donc arrivé ? Quel est son mal ?

Marc raconta sommairement au médecin les derniers évènements qui avaient obligé Honorine à quitter les Motteux (en lui taisant toutefois ce qui avait rapport à de Gausson), et dans quelle langueur la jeune femme était tombée depuis son arrivée à la Brichaie.

Le docteur écoutait avec une attention qui devenait à chaque instant plus sérieuse. Il adressa plusieurs questions à Marc, lut deux consultations données par des médecins de Granville, puis se mit à parcourir la chambre d'un air soucieux.

— Prostration des forces.... pâleur... dégoûts, murmura-t-il... diable! diable!

— Vous trouvez ces symptômes alarmants, n'est-il pas vrai, monsieur? dit Marc palpitant.

— Je les trouve surtout incertains, reprit Darcy, en continuant à se promener; s'il s'agissait d'un homme on pourrait avoir une opinion, mais avec une femme on ne peut rien décider. Les femmes sont les plaies de la médecine, monsieur, elles échappent à toutes les observations, contrarient tout principe : la veille vous les croyez perdues et le lendemain on les trouve au bal. Vous les déclarez guéries et on vous adresse une invitation pour leur enterrement. Il semble qu'elles ne vivent et qu'elles ne meurent que par ca-

price et sans s'inquiéter des règles de la physiologie... Aussi empêchent-elles tous les progrès de la science... tant qu'il y aura des femmes on ne pourra arriver à aucune certitude en médecine.

— Mais votre impression, monsieur? demanda Marc, dont cette incertitude angmentait l'angoisse.

— Je veux être pendu si j'en ai une, reprit Darcy, tout ce que je vois là peut également indiquer un état désespéré ou une crise passagère.... il faudrait s'assurer... examiner par soi-même. Peut-être suffirait-il d'un régime raisonnable pour la sauver.

— Ah ! vous la sauverez alors ! s'écria Marc en joignant les mains.

— Ce serait de tout mon cœur, reprit Darcy ; mais le moyen de la voir : elle ne peut dites-vous venir à Paris?

— Il est trop vrai.

— Vous comprenez que de mon côté je ne puis partir pour la Normandie, reprit Darcy

d'un ton qui ne permettait même point de discuter la possibilité de ce voyage.

Marc laissa retomber ses mains et baissa la tête.

— C'est juste, dit-il avec abattement ; dans la position de M. le docteur il ne peut se déranger... pour nous!... et cependant, mon Dieu ! penser qu'il suffirait peut-être d'une visite pour la faire vivre ; que si, au lieu d'être une pauvre femme, abandonnée de tout le monde, elle avait son rang, sa famille, monsieur eut pu céder à des prières plus puissantes ! Mais moi ! il ne me connaît pas, je n'ai le droit de lui rien demander ; et ceux qui auraient dû protéger madame Honorine l'aiment mieux morte que vivante... vu qu'ils héritent ! aussi bien, qui sait si elle ne sera pas plus heureuse de s'en aller ! Une fois dans le cimetière elle pourra dormir tranquille du moins ! on ne lui en voudra plus de ce que Dieu lui a donné. Après l'avoir tuée on prendra son deuil ?... et s'il y a quelqu'un qui la regrette trop... il pourra toujours la rejoin-

dre !..... Monsieur excusera mon importunité.

L'accent de Marc était devenu entrecoupé ; des larmes tremblaient dans sa voix ; il fit un pas vers la porte, Darcy le retint. L'émotion de l'ancien chouan l'avait gagné.

— Un moment ! reprit-il, que diable, il ne faut pas se désespérer ainsi. J'espère qu'il y a encore de la ressource... et, dans tous les cas, j'en veux avoir le cœur net, je partirai avec vous.

Marc poussa un cri de joie.

— Vous consentiriez ! dit-il. Ah ! monsieur, laissez-moi serrer vos mains. Oui, j'ai eu tort de perdre courage ; je devais tout espérer de votre cœur.

— Il ne s'agit point de cœur, interrompit le docteur, qui tenait à maintenir sa réputation d'insensibilité ; la position de Madame Honorine peut donner lieu à de curieuses observations, et ce que j'en fais est dans l'intérêt de la science... Seulement il ne faudrait point

de retard, et nous partirons... Voyons, il faut d'abord que je consulte mon carnet.

Il appela un des secrétaires qui lui apporta un petit registre dont il examina les dernières feuilles.

— Bien, murmura-t-il; je ne vois rien d'absolument indispensable. Le vieux duc de Clairvaut! il mourra parfaitement sans moi. M. d'Ercar, il peut encore boulotter trois ou quatre jours sans danger, et il a son confesseur pour lui faire prendre patience. Madame de Chanteaux : depuis que de Cillart est parti avec cette danseuse, elle se dit malade pour faire quelque chose... Ah! le prince Dovrinski; il faudra envoyer lever son appareil. La marquise m'a écrit ce matin qu'il avait renoncé à se rebrûler la cervelle. Pour le reste, vous enverrez Mullin à ma place; il indiquera aux malades le traitement, et le hasard les guérira. Je vais achever de signer quelques consultations, faire mes préparatifs, et dans deux heures nous serons sur la route de Normandie.

Marc se retira en promettant d'être exact. Il employa le peu de temps qui lui restait à voir l'homme d'affaires chargé des intérêts d'Honorine, puis revint chez Darcy avec lequel il monta en chaise de poste pour Granville.

L'arrivée du médecin causa à la jeune femme un premier saisissement qui fut bientôt suivi d'une crise de larmes. Sa vue lui rappelait tout un passé vers lequel sa pensée ne pouvait retourner sans émotion. Darcy s'efforça de la calmer par d'affectueux encouragements. Il feignit de ne point la trouver changée et parut à peine s'occuper de sa santé. Mais sous cette tranquilité apparente se cachait une réelle inquiétude. L'examen le plus attentif ne put rien lui apprendre sur la cause de la souffrance qui minait Honorine ; aucune lésion sérieuse ne semblait justifier son dépérissement. Le mal était évidemment une de ces influences intérieures qui tarissent la vie à sa source même.

Après avoir passé une partie du jour à

chercher la solution de ce problème, Darcy fit quelques recommandations, indiqua une hygiène, puis prit congé d'Honorine. Mais avant de le laisser repartir, Marc le prit à l'écart.

— Eh bien? demanda-t-il.

Le docteur plia les épaules et répliqua d'un ton désappointé qu'il ne pouvait rien dire.

— Ah! elle est perdue, s'écria Marc.

— Que je me fasse moine si j'en sais rien! reprit Darcy; il y a évidemment chez elle un mal profond et qui se cache; mais où est-il, quel est-il? Je l'ignore. On dirait qu'outre tous ses chagrins elle couve une affliction particuliere; quelque chose comme une passion comprimée. Si c'est cela, il n'y a qu'un remède, et vous le connaissez aussi bien que moi; tâchez de lui redonner envie de vivre, tout le reste est inutile.

A ces mots le docteur remonta en chaise de poste et partit.

Mais ses dernières paroles avaient fait une profonde impression sur Marc, et dès le len-

demain il quitta de nouveau la Brichaie.

Son absence ne dura que trois jours. Il reparut un matin au moment où Honorine, tentée par la beauté du jour, venait de sortir pour gagner la lisière du petit bosquet de sapins. Le soleil brillait doucement, la brise gazouillait dans les feuilles, et l'Océan immobile semblait une plaque d'azur frangée d'argent. La jeune femme était assise sur un pliant de bambous, et Françoise, accroupie à ses pieds, tenait le petit Jules debout devant ses genoux. L'enfant lui montrait des coquillages ramassés sur la grève, et la malade lui répondait par des signes caressants. Elle était vêtue de noir : ses cheveux, relevés sans soin par un peigne d'écaille, donnaient à sa physionomie quelque chose de plus naïf et de plus jeune encore. Mais cette jeunesse n'avait rien de fort ni de riant. Pâles et amaigris, les traits d'Honorine avaient pris cette délicatesse maladive des fleurs nées sans soleil; c'était quelque chose de plus tendre, de plus élégant, de plus suave peut-être, mais de profondé-

ment triste. Le regard flottait dans une vague expression, les lèvres à peine colorées restaient doucement entr'ouvertes, les contours moins arrêtés avaient je ne sais quoi d'incertain, et son teint, plus transparent, semblait éclairé d'un reflet bleuâtre.

Elle regardait devant elle, écoutant les causeries de l'enfant et de Françoise, comme ces douces rumeurs de flots ou de vent qui vous charment sans qu'on les comprenne, lorsque Marc s'avança vers elle ; à sa vue elle fit un mouvement.

— Ah ! vous voilà ! dit-elle avec un pâle sourire ; je ne vous espérais pas si tôt.

Marc, qui paraissait éprouver quelque embarras, répondit que l'affaire pour laquelle il était parti s'était arrangée plus vite qu'il ne l'avait d'abord supposé, et avertit Françoise qu'on la demandait au logis. La grisette prit son fils dans ses bras et partit en chantant.

Marc la regarda aller.

— Bonne et tendre fille, dit-il à demi-voix ; Dieu ne lui a donné pour la dédommager de tout

qu'une affection, et c'est assez pour la rendre heureuse.

— Ah ! c'est que pouvoir jouir d'une affection, c'est vivre, dit Honorine doucement ; il n'y a de véritablement à plaindre que ceux qui restent sans liens.

Marc la regarda.

— Ainsi c'est là ce qui vous fait mourir, dit-il brusquement !

La malade tressaillit ; une rougeur subite traversa sa pâleur ; c'était la première fois que le chouan faisait allusion à son amour pour de Gausson et à la séparation qui avait brisé leur joie. Elle porta une main à son cœur comme si elle y eût senti le contre-coup de ces brusques paroles.

— Je n'ai point... parlé .. de moi !... balbutia-t-elle blessée.

— Ah ! ne cherchez point à me donner le change, reprit Marc, dont l'embarras se traduisait par une rudesse inaccoutumée... Vous souffrez, parce que votre isolement vous tue. Aux Motteux vous supportiez tout ; il y avait

dans l'air quelque chose qui vous donnait de la force !

— Pourquoi me le rappeler? murmura Honorine, qui serra son mouchoir sur ses lèvres...

— C'est donc vrai, bien vrai, reprit Marc rapidement ; tout votre mal vient de là! Répétez-le moi, je vous en prie.

— Ne m'interrogez pas, dit la jeune femme, dont les paupières se gonflèrent de larmes. A quoi bon me demander... ce que je ne veux point savoir moi-même ? Jusqu'à ce moment vous aviez eu pitié de moi; vous m'aviez épargné des explications inutiles... Laissez les choses suivre leurs cours... Je ne me suis pas plainte! Pourquoi vouloir me consoler? Ce qu'il y avait dans l'air des Motteux, comme vous le dites, aucune puissance humaine ne peut le mettre dans celui de la Brichaie...

— Qu'en savez-vous? dit Marc.

Elle releva vivement la tête, regarda fixement son interlocuteur, joignit les mains et s'écria.

— Vous avez vu Marcel ?

— Je l'ai vu ! répondit-il.

— Ainsi... il n'a point quitté la France ?

— Non...

— Et... il est près d'ici... car votre absence a été courte.. Où est-il ? Que vous a-t-il dit ? répétez-moi tout, ne me trompez pas ; oh ! parlez, parlez, je vous en conjure.

Elle avait saisi la main de Marc ; son œil brillait, sa voix était palpitante ; on eût dit qu'un flot de vie élancé de son cœur venait d'inonder tout son être. Marc serra sa main dans les siennes.

— Oui, reprit-il ému, je l'ai vu... et il ne m'a parlé que de vous... Il ne peut supporter plus longtemps cette séparation. Lui aussi il languit ; et pour revivre il ne demande qu'à vous voir.

— Ah ! qu'il vienne ! cria Honorine en se levant.

Elle n'acheva pas ! Son nom venait d'être prononcé dans un cri... et Marcel était à ses pieds.

Incapable de supporter une pareille émotion, elle laissa tomber sa tête sur son épaule, à demi évanouie de bonheur.

Quand elle revint à elle, Marc avait disparu, mais de Gausson se tenait à ses côtés, les regards sur les siens, pâle d'inquiétude et de douleur. Elle ferma les yeux, puis les rouvrit afin de s'assurer qu'elle n'était point le jouet d'un rêve. La voix de Marcel dissipa ses doutes ; il répétait son nom, il parlait du bonheur de la revoir en mots entrecoupés; il jurait de ne plus la quitter... et Honorine enivrée écoutait sans répondre ; s'il s'arrêtait, elle murmurait tout bas :

— Parlez encore ! parlez encore !

Et insensiblement, ses joues se coloraient, son œil devenait plus brillant, son sein se gonflait ; elle sentait le réseau de plomb qui pesait sur elle se soulever et le sang circuler plus librement dans ses veines ; elle retrouvait sa force, elle vivait !

La journée entière passa comme un rêve ; le lendemain et les jours qui suivirent ce fut

le même enchantement. La guérison d'Honorine était désormais assurée ; elle traversait toutes les joies de la convalescence.

De Gausson était venu s'établir dans une petite maison de pêcheur réparée et meublée par les soins de Marc; elle se trouvait placée vis-à-vis de la chambre occupée par Honorine, et chaque matin les deux amants couraient à leurs fenêtres pour se saluer du regard et du geste. C'était à qui devancerait l'autre dans ce rendez-vous. Puis Marcel venait déjeuner à la Brichaie où le duc lui développait ses espérances de régénération sociale, ajoutant tous les jours quelque nouveau détail à ce poëme de l'avenir que poursuivait sa vieillesse. Le jeune homme écoutait ces nobles inspirations, les yeux fixés sur Honorine et le cœur épanoui de sa joie : il espérait avec le vieillard ; il voyait comme lui poindre à l'horizon l'aurore d'un meilleur temps ; son bonheur lui donnait la foi. Quant à la jeune femme elle avait repris son activité sereine ; attentive près du duc, tendre pour Marcel,

bonne envers les autres, elle était redevenue le soleil qui donnait à tous la lumière et la gaîté. Françoise avait recommencé à chanter comme une alouette ; le petit Jules s'était remis à jouer avec la jeune dame, et Brousmiche, toujours au jardin, qu'il avait entrepris de cultiver, s'appuyait sur sa bêche lorsqu'il apercevait Honorine et de Gausson, et les regardait passer avec un sourire attendri.

Marc seul était demeuré grave, sinon triste : ange gardien de ce paradis, il tenait les yeux fixés vers l'entrée avec inquiétude, comme s'il eût craint quelque funeste apparition.

Mais ses protégés n'y songeaient pas. Tout entiers à leur ravissement, ils laissaient passer les jours comme ces nuées qui voguent dans un ciel d'été. La lumière succédait à la lumière, l'azur à l'azur. Qui eût pu leur faire craindre la tempête? Ils parcouraient lentement les grèves, les promontoires, les vallées, appuyés l'un sur l'autre, regardant la mer et le ciel, écoutant le vent dans les sapins, foulant aux pieds les bruyères défleuries, le cœur

si plein que leur enivrement débordait sur tout et ne leur faisait voir autour d'eux que charmes et délices. C'était la première fois qu'ils connaissaient cette plénitude d'existence, que l'avenir et le passé s'effaçaient du monde et qu'ils glissaient dans la vie, emportés sur leur bonheur comme sur une barque qui vous suit partout. Ah ! quand lassé des épreuves qui traversent les plus belles destinées, on se plaint du mélange amer d'espérances et de désenchantements qui forme la trame de la vie, on a oublié ces rapides illusions de la jeunesse qui seules peuvent faire comprendre les joies immuables d'un autre monde ; on ne se souvient plus du temps où l'on semait sa joie partout et où partout on la voyait germer et fleurir ; de ces jours où les eaux, les bois, le ciel nous parlaient avec une seule voix, nous regardaient avec un seul regard, où toutes les divergences humaines venaient se confondre dans l'immense unité d'un amour partagé. Songe d'un jour qui ne laisse à sa suite que le regret et l'incrédulité.

Honorine et de Gausson y étaient plongés ! suffisamment heureux de s'aimer, ils ne désiraient rien, ils ne craignaient rien. Leur bonheur était trop complet pour qu'ils pussent le croire périssable ! Et cependant l'orage était proche ! tandis que, comme le premier couple peint par Milton, ils traversaient leur Éden, enveloppés de leur amour, l'ennemi préparait ses embûches et cherchait l'entrée de la retraite où ils s'étaient abrités.

XIV

Madame de Luxeuil.

Il est rare que les retours, après de longues séparations, ne soient pas, pour ceux qui se retrouvent, une occasion de surprise et de désappointement. On s'est quitté se connaissant bien, avec des haines ou des sympathies justifiées, et pendant l'absence l'action invisible du temps, de l'âge, des événements, a amené de chaque côté des changements qui font qu'on se reconnaît à peine. On se parle de ses anciennes affections, de ses anciens

goûts, de ses anciennes espérances, et à chaque demande l'interlocuteur s'embarrasse, comme si on lui parlait d'un mort; il faut refaire connaissance avec une nouvelle famille de sentiments inconnus qui vous accueillent avec défiance.

Or, ce qui arrive à cet égard dans la vie, arrive également dans le récit du romancier. Tandis que les événements marchent et que le temps s'écoule, les personnages que vous aviez laissés en arrière ont suivi leur voie, et quand le drame vous les ramène ce ne sont plus les mêmes gens que vous aviez présentés àvos lecteurs.

Non que tout soit changé en eux, car chaque âme humaine ne se renouvelle qu'avec ses propres éléments; mais les mêmes instincts ont revêtu d'autres formes; vous sentez le besoin d'une explication pour les faire reconnaître.

Cette explication nous est surtout devenue nécessaire au sujet de madame la comtesse de Luxeuil, abandonnée par nous après le ma-

riage de son fils, et à peine entrevue depuis, lors de la rencontre de Marc et du marquis de Chanteaux.

Pour elle comme pour tant d'autres, l'âge avait amené, non pas une conversion dans les sentiments, mais une réforme dans les habitudes. Sentant les vanités mondaines lui échapper, elle s'en était retirée comme ces hommes d'État qui envoient leur démission la veille de leur chute. Sa ruine se trouvait consommée par la rupture de son fils. Ne pouvant continuer le train de maison qu'elle avait jusqu'alors soutenu, elle se sentit subitement touchée par la grâce et se réfugia du monde, qui n'avait plus de place pour elle, dans l'église qui ne demandait qu'à lui en faire une.

On l'y reçut avec son égoïsme, sa malveillance, sa frivolité, comme une naufragée dont il faut accepter les infirmités et les haillons. Elle trouva place pour tout. La dévotion est une habitation à cloisons mobiles où chacun se loge selon ses habitudes. Grâce à elle, il en est de Dieu comme des rois de la terre qui sont

faits pour leurs peuples ; on peut l'accommoder aux désirs de chaque pécheur, et allonger ou raccourcir, selon les besoins, le glaive de la justice. Mais cette indulgence doit s'acheter. Dieu ne se montre accommodant qu'au profit de ses ministres ; ce que l'on empiète sur ses priviléges il faut le rendre à l'Église. La comtesse de Luxeuil le savait et accepta sincèrement l'obligation. Son nom et ses anciennes relations pouvaient la rendre utile à mille saintes négociations, entreprises pour la plus grande gloire du ciel ; on le comprit, et elle s'y prêta avec la bonne grâce qu'elle mettait toujours à accorder les services qui la servaient elle-même. Rompue aux intrigues et ayant l'expérience du monde, elle devint bientôt un des instruments les plus indispensables de cette association catholique dont l'activité commençait à tout remuer. Grâce à ses nouveaux amis, ses affaires furent réglées, sa position assurée, et elle put jouir de toutes les aisances du luxe, en faisant tout doucement son salut.

Les choses continuèrent ainsi jusqu'à ce qu'Arthur revînt des Motteux. L'association méditait alors d'élever une tribune du haut de laquelle on pût attaquer les ennemis du catholicisme, et proclamer les saines doctrines qui devaient sauver le monde en le donnant aux associés. Mais en plaçant à la tête d'une pareille entreprise des noms appartenant au clergé, on lui ôtait d'avance toute influence de propagande mondaine ; ce n'était plus que transporter le sermon dans un journal. Si l'on pouvait, au contraire, lui donner pour chef un homme du monde, on faisait sortir la croisade de l'Église ; on y intéressait de nouveaux auxiliaires, on faisait croire enfin à la foule, toujours prise par les apparences, que la réaction avait gagné toutes les classes et que l'armée catholique comptait autant de fracs que de robes noires.

On chercha longtemps parmi les gens dont le nom aristocratique pouvait donner un certain éclat à cette tentative, et celui d'Arthur de Luxeuil fut prononcé. On le savait réduit

ment je me *comporterais* en pareille occasion : ce serait un moyen d'essayer mon courage.

Marc secoua la tête.

—Oh ! vous croyez que c'est bravade, reprit Honorine en souriant ; mais non, Marc, c'est confiance ! Je me sens si forte... si heureuse...

— Que vous voudriez cesser de l'être ?... interrompit-il brusquement.

— Que je ne puis croire à un changement, reprit la jeune femme. Après tout, mon bon Marc, Dieu est juste ! et c'est lui qui fait nos lots ici-bas. Quand on a été longtemps éprouvé, on doit avoir plus de confiance dans l'avenir ; on a payé sa dette.

— Le malheur est toujours notre créancier, dit le chouan sourdement : il ne faut jamais lui rappeler que nous vivons.

— Oh ! vous êtes triste, s'écria Honorine ; je ne veux point vous croire : j'espère encore le beau temps...

Un éclair, suivi d'un sourd grondement de tonnerre, l'interrompit ; elle fit un mouvement en arrière et pâlit.

— C'est une réponse, dit Marc, et qui vous persuadera mieux que moi, peut-être... Au nom du ciel, allons plus vite; j'ai peur qu'il soit déjà trop tard!

Ils pressèrent le pas et atteignirent enfin le pont du Couesnon, près duquel leur conducteur les attendait. Mais l'orage avait continué à grandir; le vent de mer chassait devant lui de lourds nuages chargés de pluie, et les éclats de tonnerre devenaient de plus en plus rapprochés. Après s'être concerté quelque temps avec le vieux marin, Marc déclara que l'on ne pouvait, sans imprudence, tenter la traversée.

— Mais que va-t-on penser à la Brichaie? s'écria Honorine.

— On devinera, j'espère, que le mauvais temps nous a empêchés de reprendre la mer, dit le chouan, et, en tout cas, mieux vaut l'inquiétude pour eux que le péril pour vous. Demain la bourrasque aura cessé, et nous pourrons nous rembarquer; mais, maintenant, nous n'avons qu'à gagner l'auberge la plus voisine, pour y passer la nuit.

rarement à Paris, et seulement par exception. Les catholiques contemporains n'ont point été inaccessibles à la loi du progrès : ils ont su singulièrement perfectionner leurs moyens d'action. L'hypocrisie du héros de Molière était gênante, difficile, dangereuse; ils l'ont supprimée. Loin d'affecter des mœurs plus austères que le commun des impies, ils les dépassent en liberté d'allures. Vous les trouvez également aux sermons du révérend Père Lacordaire et aux bals masqués de l'Opéra, aux conférences de la Société de Saint-Paul et dans les coulisses de nos théâtres. Si vous vous étonnez de ce singulier mélange de sacré et de profane, ils vous traiteront de Pharisiens; ils déclareront que la communion des fidèles est partout où se trouvent des hommes de bonne volonté (et parmi les hommes ils comprennent nécessairement les femmes); ils vous répèteront que la foi sanctifie tout. A la vérité, ces apôtres à barbe et à lorgnon vous donneront, encore tout émus d'une danse échevelée, l'adresse de leur con-

fesseur ; ils vous apprendront au juste quels sont les prédicateurs de l'Avent, et où se disent les plus belles messes, car ils conduisent leurs vices à l'église, ils acceptent les mystères, et expliquent le cantique des cantiques.

De Luxeuil prit place dans cette phalange de fervents fashionables, en élaguant seulement la messe et le confesseur. Il se rangea parmi les *forts*, exemptés de pratiquer les doctrines en raison de leur ardeur à les soutenir. Sa mère le complétait à cet égard en assistant à tous les offices et en abandonnant sa conscience à deux directeurs.

Cependant une circonstance imprévue vint bouleverser cet arrangement.

Depuis sa conversion, madame de Luxeuil avait dû rompre avec le docteur Darcy, et prendre un des médecins recommandés par ses patrons. Tant qu'elle se porta bien elle l'accepta sans réclamation ; mais l'âge amena des infirmités, que le nouveau docteur ne put faire disparaître, et la comtesse l'accusa d'ignorance. Elle se rappela alors l'habileté de

Darcy, dont les soins avaient toujours réussi et elle se persuada que lui seul pourrait la guérir.

Craignant de le rappeler ostensiblement, elle lui écrivit un billet, dans lequel elle lui avouait sincèrement sa position, et faisait appel à son ancienne amitié. L'expérience lui avait appris que la franchise était la meilleure ruse vis-à-vis du docteur.

Celui-ci vint en effet le soir même. Il trouva la malade avec Marquier et M. de Chanteaux. A sa vue, elle fit un geste de joie.

— J'étais bien sûre qu'il ne m'abandonnerait pas ! s'écria-t-elle, en lui tendant la main; ah ! merci d'être venu pour moi....

— Pour vous ! répéta Darcy, qui, tout en se rendant à la prière de la comtesse, avait promis de se venger; pardieu ! dites pour moi-même, madame la comtesse. Si je suis venu c'est par respect pour ma propre dignité, et afin de montrer à vos amis qu'il n'est pas besoin d'être dévot pour pardonner les injures.

— Ah ! vous êtes le roi des hommes, reprit

madame de Luxeuil, en faisant signe à Marquier d'avancer un fauteuil au docteur.

— Cela veut dire tout simplement que vous avez besoin de moi, répliqua Darcy qui ôtait ses gants; je ne suis le roi de rien... pas même celui des Juifs; mais je n'ai pas été fâché de voir comment *travaillaient* ceux de mes confrères, qui comptent sur l'inspiration du Saint-Esprit. Car c'est M. Delarue qui vous soigne, n'est-ce pas?

La comtesse fit un signe affirmatif.

— Un savant du premier ordre, continua Darcy ironiquement; l'inventeur de la médecine orthodoxe... qui consiste à faire prendre des infusions de psaumes et des élixirs de litanies à différentes doses! Comment diable ne vous a-t-il pas guérie?

— Vous êtes toujours implacable, docteur, dit la comtesse d'un ton contraint.

— Pour les hypocrites, reprit Darcy en tâtant le pouls de la malade; il vous a sans doute fait prendre de la thériaque ou quelque

autre drogue du moyen-âge!... Ce qui ne vous empêche pas d'avoir la fièvre.

— Vous croyez?

— Et de ne pouvoir supporter aucun aliment.

— Quoi, vous avez deviné!

— Il n'y a pardieu pas besoin pour cela d'être prophète... vous avez le foie pris.

— Cette chère amie a eu tant de fatigues et d'émotions depuis quelque temps, fit observer M. de Chanteaux.

— Bah! répéta Darcy d'un air incrédule.

— Vous n'avez donc pas su, docteur, reprit Marquier; Madame la comtesse a fait un voyage en Angleterre.

— Puis, ajouta le marquis; il y a eu cette réconciliation avec son fils.

— Ah!... et vous croyez que cela engorge le foie! dit le médecin? C'est sans doute une observation récente de mon confrère Delarue.

— Allons! vous êtes un homme terrible, fit observer le banquier en riant; vous ne voulez

jamais croire à l'influence du moral sur le physique...

Darcy jeta au gros petit homme un regard de côté.

— Et vous y croyez, vous? demanda-t-il.

— Par la raison qu'on ne peut nier ce qu'on sent, répliqua Marquier; que diable! mon cher docteur, il suffit de s'observer pour savoir que l'âme gouverne le corps...

— Ainsi, c'est votre âme qui vous rend pléthorique, reprit Darcy; c'est elle qui a arrêté le développement de vos extrémités au profit de vos organes abdominaux; c'est votre âme qui vous prédispose tout doucement à l'apoplexie...

— Comment, comment, interrompit le banquier effrayé.

— A l'asthme, à la goutte, à la gravelle, continua le docteur; par le ciel! délivrez-vous de cette ennemie intime, et redevenez tout simplement un vertébré à l'état normal.

—Vous déplacez la question, docteur, vous déplacez la question! s'écria Marquier.

— C'est-à-dire que c'est vous, répliqua Darcy; vous venez me parler d'âme à propos de maladie de foie.... quand vous ne devriez en parler qu'à propos de finances. Savez-vous depuis quand vous sentez votre âme, comme vous dites? depuis que la congrégation vous a choisi pour son banquier.

— Moi !

— Vous allez le nier, peut-être ! N'est-ce pas de votre caisse que sort l'argent employé à fonder ce nouveau journal que dirige de Luxeuil..... A propos, j'avais oublié de vous faire compliment, madame la comtesse, sur la subite conversion de monsieur votre fils?

— Il est vrai que nous avons réussi à lui inspirer de meilleurs sentiments, dit la malade avec quelque embarras.

— C'est évident, reprit Darcy; il vient de publier une profession de foi qui ferait honneur au grand-maître des dominicains !... Je suis fâché seulement de le voir marquer de si bons sentiments aux trois personnes de la Trinité, qui, à la rigueur, pouvaient s'en passer,

et si peu de pitié pour celle qui porte son nom.

La comtesse fit un mouvement.

— Honorine, répéta-t-elle, en auriez-vous entendu parler ?

— J'ai fait mieux, Madame, je l'ai vue ?

— Ici ?

— Non, fort loin de Paris, au contraire, où je l'ai trouvée mourante.

Tous les auditeurs firent un mouvement.

— Se peut-il ! s'écria la comtesse, et vous n'avez point averti Arthur ?

— Par la raison que je me suis engagé à taire la retraite de votre nièce, répliqua Darcy; elle tient à demeurer cachée, à *vivre tranquille !....* Ce sont ses propres paroles.

—Ah! vous m'avez donné un coup terrible! dit madame de Luxeuil, en se renversant sur son fauteuil; Honorine mourante, grand Dieu! sans que nous en sachions rien !

— Il est difficile de s'occuper en même temps des affaires du ciel et de la terre, fit observer le médecin sèchement. Vous, qui

accordez tout à l'âme, vous ne devez point vous étonner qu'une jeune femme n'ait pu supporter tant de chagrins et de luttes.

— Je sais que mon fils a eu des torts, reprit la comtesse, mais maintenant il serait facile de les lui faire reconnaître, et de travailler à un rapprochement. Au nom du ciel, docteur, dites-moi où est Honorine?

Darcy prit un air grave.

— Madame la comtesse oublie que j'ai promis de garder le silence, dit-il.

— Qu'importe? Vous ne pouvez vous regarder comme enchaîné par un caprice de malade; une promesse n'oblige qu'à la condition d'être raisonnable....

— Elle oblige toutes les fois qu'elle a été faite sérieusement et librement.

— Mais, songez!...

— Pardon, madame la comtesse; j'en ai déjà trop dit et mon indiscrétion est une faute; vous me permettrez d'écrire la consultation que vous m'avez fait l'honneur de me demander.

Il s'était approché d'une table sur laquelle se trouvait le pupitre, formula les prescriptions nécessaires, donna de vive voix quelques explications, puis salua froidement et se retira.

Mais la comtesse demanda aussitôt son fils pour lui faire part de ce qu'elle venait d'apprendre. Cette confidence réveilla ses anciens projets. Honorine avait pu lui échapper par la fuite une première fois ; mais, en la retrouvant, il était sûr de la forcer à le suivre, ou à racheter du moins sa liberté. Dans le cas même d'une mort prochaine, il pouvait tenter une réconciliation qui lui assurerait une partie des avantages sur lesquels il avait autrefois compté. Quoiqu'il arrivât enfin, il devait découvrir au plus tôt sa retraite dans l'intérêt de ses espérances.

Il y tenait, en outre, dans l'intérêt de son orgueil, de sa haine. Ses échecs successifs l'avaient aigri contre la jeune femme ; il en était venu à désirer ce qui pouvait la faire souffrir, même sans profit pour lui-même, il voulait se

venger de tant de mécomptes et d'humiliations. Aussi commença-t-il, après l'avertissement de sa mère, des recherches actives et dont le succès ne pouvait être longtemps douteux. Il sut que le docteur s'était absenté un mois auparavant et qu'il avait pris la route de Granville! c'était assez pour le mettre sur la voie. Il régla tout pour une absence de quelques semaines et partit.

La comtesse, prévoyant qu'il pourrait avoir besoin des conseils d'un homme versé dans les affaires, lui fit accepter Marquier pour son compagnon de voyage.

Arrivés à Granville, leurs recherches commencèrent; mais toutes les précautions avaient été prises par Marc. Le duc, qui se faisait appeler comme autrefois M. Michel, passait pour le père d'Honorine, et de Gausson pour un cousin récemment arrivé en France. Du reste, nul ne les connaissait. Arthur entendit parler de cette famille étrangère retirée à la Brichaie sans que rien pût lui faire soupçonner la vérité. Toutes ses perquisitions du côté de Bré-

hal, de Gavray, de Villedieu, avaient été inutiles, et il commençait à désespérer lorsqu'il reçut de sa mère une lettre qui le força de suspendre ses recherches pour visiter, au nom d'amis communs, deux insurgés vendéens, récemment envoyés au Mont-Saint-Michel.

XV

Rencontre.

Bien que la baie de Cancale soit surtout estimée des gastronomes, elle ne mérite pas moins la visite des touristes et l'admiration de quiconque se laisse émouvoir par les grands aspects de la création. Vous ne trouvez point, comme sur les grèves du Finistère, ces promontoires de granit taillé par les vagues en colonnes, en cavernes, en portiques; ce ne sont point non plus les hautes falaises du Calvados avec leur verdure rase et serrée, se

déroulant sur le sol comme un tapis velouté; ici, tout est plat et aride, c'est le désert avec ses sables mouvants et ses lignes d'horizons infinis. Mais d'un côté les flots grondent à la limite de ce *Sahara* maritime, de l'autre des villes apparaissent au loin dans les brumes; et vers le milieu s'élève ce rocher aux flancs duquel pend une prison et que couronne la vieille église de l'archange !

A une certaine heure tout est désert, morne, immobile dans cette plaine aride; mais attendez seulement quelques instants; un murmure bruira dans l'espace, une ligne blanche frémira à l'horizon, et ce murmure, c'est la voix de la mer, cette ligne blanche, c'est le flux qui arrive; vous avez eu à peine le temps de le reconnaître, de le nommer, que la plage a disparu partout; le mont qui, tout-à-l'heure, dominait les grèves, ne domine plus que les vagues; en quelques instants le continent est devenu une île.

Depuis son retour à la santé, Honorine avait entrepris plusieurs excursions avec

Marc, Françoise et de Gausson. Une barque de pêcheur les transportait le matin sur quelque point de la baie, et après avoir marché tout le jour sans autre guide que leur fantaisie, et s'en remettant au hasard pour leur découverte, ils la rejoignaient le soir, fatigués mais joyeux, et regagnaient la Brichaie bercés par la lame et éclairés par les étoiles.

Souvent Honorine élevait la voix au milieu du murmure des flots ; elle répétait de vieux airs de son enfance, ou quelque chant plus nouveau, choisi parmi les plus simples et les plus doux : Marcel l'appuyait, à demi-voix de son accent profond ; et alors, le pêcheur ravi restait appuyé sur sa barre, l'oreille au vent et le sourire sur les lèvres. Françoise, touchée, sans savoir pourquoi, embrassait Jules qui s'était endormi dans ses bras, et Marcel, la tête penchée sur sa poitrine, s'oubliait dans de longues rêveries.

Les promeneurs s'étaient d'abord peu éloignés de la Brichaie ; mais le succès de leurs excursions les enhardit. Voulant les étendre

plus loin et dans une nouvelle direction, ils partirent un matin avant le jour, arrivèrent à l'embouchure du Couesnon, petite rivière qui séparait autrefois la Bretagne de la Normandie, et de là gagnèrent à pied Pontorson.

Une partie du jour fut employée à parcourir les campagnes voisines. Jamais Honorine ne s'était sentie l'esprit si libre, le cœur si léger. Le soleil commençait à tomber, lorsque Marc rappela qu'il était temps de rejoindre la barque, si l'on ne voulait point manquer la marée. On reprit donc la route de la grève. L'ancien chouan alla en avant, de ce pas égal et modéré que donne l'habitude de la marche. Honorine et de Gausson suivaient plus lentement.

Animée par la course, l'œil souriant et les traits illuminés de joie, la jeune femme marchait un bras appuyé sur celui de Marcel, dont elle sentait battre le cœur. Son autre main tenait une branche de houx ornée de ses fruits, et de longues herbes cueillies par de Gausson ornaient sa capote de soie violette.

Son écharpe, à demi-échappée de ses épaules, laissait voir sa taille cambrée : elle se tenait penchée un peu en avant et la tête tournée vers Marcel, dans cette attitude de confidence si gracieuse et si caressante.

A chaque pas, quelque nouvelle remarque ralentissait leur marche. Elle montrait la mer, les nuages, une cabane de paysan, et tous deux s'arrêtaient jusqu'à ce que la voix de Marc les avertît de nouveau.

Ces avertissements devinrent de plus en plus fréquents. Le ciel s'était assombri ; l'ancien chouan paraissait inquiet.

— De grâce! hâtons-nous, dit-il enfin ; le vent commence à s'élever, et je n'aime point ces nuages.

— Que craignez-vous? demanda Honorine.

— Je crains du gros temps.

— Qu'importe?

— Vous oubliez qu'il nous reste à regagner la Brichaie.

— Eh bien! nous aurons un orage ; ce doit être si beau! J'ai toujours désiré savoir com-

ment je me *comporterais* en pareille occasion : ce serait un moyen d'essayer mon courage.

Marc secoua la tête.

—Oh ! vous croyez que c'est bravade, reprit Honorine en souriant ; mais non, Marc, c'est confiance ! Je me sens si forte... si heureuse...

— Que vous voudriez cesser de l'être ?... interrompit-il brusquement.

— Que je ne puis croire à un changement, reprit la jeune femme. Après tout, mon bon Marc, Dieu est juste ! et c'est lui qui fait nos lots ici-bas. Quand on a été longtemps éprouvé, on doit avoir plus de confiance dans l'avenir ; on a payé sa dette.

— Le malheur est toujours notre créancier, dit le chouan sourdement : il ne faut jamais lui rappeler que nous vivons.

— Oh ! vous êtes triste, s'écria Honorine ; je ne veux point vous croire : j'espère encore le beau temps...

Un éclair, suivi d'un sourd grondement de tonnerre, l'interrompit ; elle fit un mouvement en arrière et pâlit.

— C'est une réponse, dit Marc, et qui vous persuadera mieux que moi, peut-être... Au nom du ciel, allons plus vite; j'ai peur qu'il soit déjà trop tard!

Ils pressèrent le pas et atteignirent enfin le pont du Couesnon, près duquel leur conducteur les attendait. Mais l'orage avait continué à grandir; le vent de mer chassait devant lui de lourds nuages chargés de pluie, et les éclats de tonnerre devenaient de plus en plus rapprochés. Après s'être concerté quelque temps avec le vieux marin, Marc déclara que l'on ne pouvait, sans imprudence, tenter la traversée.

— Mais que va-t-on penser à la Brichaie? s'écria Honorine.

— On devinera, j'espère, que le mauvais temps nous a empêchés de reprendre la mer, dit le chouan, et, en tout cas, mieux vaut l'inquiétude pour eux que le péril pour vous. Demain la bourrasque aura cessé, et nous pourrons nous rembarquer; mais, maintenant, nous n'avons qu'à gagner l'auberge la plus voisine, pour y passer la nuit.

Honorine n'accepta qu'à regret une pareille nécessité. Ce contre-temps avait fait envoler sa joie. Comme toutes les âmes ballottées par le flot de la passion, elle passa subitement de la confiance à l'inquiétude. Les nuages qui venaient d'envahir le ciel semblaient avoir un reflet dans son cœur. Contrariée et abattue, elle se laissa conduire à la petite hôtellerie que le pêcheur avait indiquée à Marc.

Plusieurs touristes revenant du mont Saint-Michel les y avaient précédés et se trouvaient réunis dans une salle à manger séparée de la première pièce par une cloison vitrée à hauteur d'appui. On y entendait un bruit de couverts et de voix qui effraya la jeune femme. Désirant éviter la table d'hôte, elle envoya Marc pour lui faire préparer une chambre, et attendit son retour avec de Gausson dans l'espèce de parloir où on les avait fait entrer.

L'orage, jusqu'alors suspendu, venait d'éclater dans toute sa violence ; la nuit était subitement venue, et les deux amants ne tardèrent pas à se trouver plongés dans une obscu-

rité presque complète. Honorine n'y prit point garde ; le front appuyé contre les petites vitres de la fenêtre, elle regardait les gros nuages noirs qui accouraient traînant à leur suite un long voile de pluie qui semblait réunir le ciel à la terre. De Gausson se tenait à quelques pas, les yeux également fixés sur l'horizon. Attristés par cette bourrasque inattendue, tous deux gardaient le silence, et le bruit des voix leur arrivait directement du salon voisin entre chaque pause de l'ouragan.

Une de ces voix frappa plus particulièrement l'oreille de de Gausson, qui devint tout-à-coup attentif. Elle s'élevait au-dessus de toutes les autres, et son grasseyement criard la rendait facile à reconnaître. Marcel s'approcha vivement de la cloison vitrée, se baissa pour regarder dans la salle à manger, et aperçut debout près de la table Aristide Marquier, en costume de voyage. Devant lui se tenait Arthur de Luxeuil !

Le jeune homme recula avec une exclamation involontaire.

— Qu'y a-t-il? demanda Honorine, qui se retourna étonnée.

— Pas un mot, au nom du ciel! murmura de Gausson, en courant à elle et lui désignant du geste le salon voisin.

—Il y a là quelqu'un que nous connaissons?

— Votre mari!

Elle fit un geste d'épouvante.

— Etes-vous sûr? demanda-t-elle.

Marcel la conduisit doucement jusqu'au vitrage; elle écarta le rideau, jeta un regard dans la pièce voisine, et se redressant épouvantée, fit un mouvement pour fuir; de Gausson la retint; Arthur et Marquier venaient d'ouvrir la porte du salon!

Honorine recula jusqu'au coin le plus sombre du parloir.

Celui-ci était plongé dans une obscurité presque complète; le banquier et son compagnon le traversèrent sans prendre garde qu'il y eût quelqu'un; mais, au moment où ils sortaient, Marc parut sur le seuil une lumière à la main.

Il y eut pour tous un premier mouvement de stupéfaction. De Luxeuil, qui s'était arrêté en apercevant l'ancien chouan, se retourna au cri jeté derrière lui, et aperçut Honorine, dont Marcel tenait encore la main.

Il ne put retenir à son tour une exclamation répétée sur un autre ton par le banquier.

Quant à Marc, il était resté à la même place, un bras en avant. Tous gardèrent un instant le silence, comme s'ils eussent voulu s'assurer qu'ils ne se trompaient pas.

Enfin de Luxeuil fit un pas vers la jeune femme.

— Vous ici, Madame ! s'écria-t-il ; pardieu ! je dois remercier le hasard, car il me sert mieux que toutes les recherches.

— C'est un vrai coup du ciel ! ajouta Marquier; notre voyage eût été inutile sans cette heureuse rencontre...

— D'autant plus heureuse, reprit de Luxeuil, que le docteur Darcy nous avait, à ce que je vois, alarmé sans raison.

— Quoi ! interompit Honorine, le docteur vous a dit...

— Qu'il vous avait laissée mourante, acheva Arthur; mais il est évident que la science a été mise cette fois en défaut, et que Madame a trouvé un médecin plus habile que M. Darcy.

Ces mots, prononcés d'un accent ironique, furent accompagnés d'un regard provocateur lancé à de Gausson. Honorine ne permit point à ce dernier de répondre.

— Le docteur s'était effectivement effrayé outre mesure, dit-elle; le temps et le repos ont suffi pour ma guérison.

— Il est certain que Madame ne m'a jamais paru plus éblouissante de santé ! fit observer Marquier avec une intention visiblement galante.

— Aussi est-ce pour moi une bonne fortune inattendue, reprit de Luxeuil ; je venais offrir des soins, et, loin de là, je puis en demander.

— Des soins !

— Non pas pour moi, Madame, mais pour ma

mère affaiblie, souffrante, et qui vous réclame.

— Quoi ! madame de Luxeuil ?... interrompit de Gausson.

Arthur lui jeta un regard hautain, et s'adressant de nouveau à Honorine, sans lui répondre :

— J'espère n'avoir pas besoin de recommencer ici les fâcheuses explications que j'ai dû donner aux Motteux, continua-t-il ; j'engage seulement Madame à se rappeler et à réfléchir ! notre chaise de poste sera demain à ses ordres.

L'arrivée de la servante qui venait annoncer que la chambre d'Honorine était prête, coupa court à la conversation ; celle-ci parut un instant indécise, puis faisant signe à Marc, elle sortit avec lui.

De Gausson attendit que la lumière qui les éclairait eût disparu dans l'escalier. La fatale rencontre qui replaçait Honorine dans l'horrible alternative dont on l'avait déjà menacée aux Motteux, venait de lui inspirer une réso-

lution extrême. Resté seul avec Marquier et Arthur, il s'approcha de ce dernier.

—J'ai eu l'honneur d'adresser tout-à-l'heure la parole à M. de Luxeuil sans qu'il ait daigné me répondre, dit-il à demi-voix.

— En effet, Monsieur, répliqua Arthur froidement.

— Ainsi, le silence de M. de Luxeuil n'a été ni un oubli ni une distraction?

— Ni l'un, ni l'autre.

— Alors c'est une insulte dont j'ai droit de lui demander raison.

De Luxeuil regarda Marcel avec une sorte d'étonnement.

— Ah! c'est vous qui prenez l'initiative, dit-il d'un ton railleur; mais avez-vous bien réfléchi, monsieur de Gausson, à ce que vous allez faire? Avez-vous averti... *la personne* intéressée à cette affaire, et vous a-t-elle donné la permission de vous battre?

— Ceci, Monsieur, est une seconde insulte, dit Marcel d'une voix animée.

— Vous croyez, reprit Arthur; j'aurais

pensé que c'était à moi de me fâcher; mais j'accepte que vous soyez l'offensé.

— Et à ce titre, reprit Marcel, j'ai le choix des armes?

— Ah! voilà le mot de l'énigme! s'écria de Luxeuil, parbleu! cher Monsieur, offenseur ou offensé, il eût suffi de me demander cet avantage; mais puisqu'il vous plaît d'intervertir les rôles, veuillez me dire comment vous désirez vous battre?

— A bout portant, Monsieur; l'un des pistolets chargés, et l'autre vide.

Arthur redressa la tête.

— Je comprends, dit-il en regardant de Gausson, vous voulez être sûr d'en finir, et que madame de Luxeuil soit définitivement délivrée de son mari ou de son amant... mais je puis refuser un pareil duel.

— Ici peut-être, reprit Marcel, ici *où personne ne vous voit*, mais je vous suivrai à Paris, Monsieur; là je dirai que vous n'avez point voulu égaliser les armes en vous remettant du succès au hasard, et l'on saura ce que l'on

doit penser de votre réputation de courage...

— J'espère vous épargner cette fatigue, interrompit brusquement Arthur ; votre heure, Monsieur?

— Demain, au point du jour.

— Je serai prêt.

Tous deux se saluèrent, et de Gausson gagna la chambre qui lui avait été préparée.

Il ne voulut s'interroger ni sur ce qu'il venait de faire, ni sur le résultat qu'il pouvait craindre ou espérer. Arrivé à l'un de ces moments où tout regard jeté en arrière devient inutile, il ne songea qu'à faire ses dispositions pour le lendemain.

Après avoir écrit ses dernières volontés, et un billet adressé à son homme d'affaires, il commença une longue lettre pour Honorine dans laquelle il épancha tout ce qu'il ne lui avait dit jusqu'alors qu'imparfaitement et par aveux entrecoupés. Suprêmes adieux qui contiennent notre cœur tout entier et que nous adressons à ceux qui nous aiment, au moment de les quitter pour toujours! Il écrivait les der-

nières lignes; lorsque l'on frappa doucement à sa porte ; il courut ouvrir ; c'était Marc !

L'ancien chouan paraissait plus sombre qu'à l'ordinaire. Il jeta un regard sur les lettres écrites par de Gausson, s'assit, demeura quelques instants les bras croisés, puis enfin regarda le jeune homme, et dit lentement :

— Ainsi, vous vous battez demain ?

— Qui vous l'a dit? demanda Marcel étonné.

— Ce banquier qui suit M. de Luxeuil, et qui est venu me trouver pour me prier d'empêcher le duel.

— C'est impossible, interrompit de Gausson; il faut qu'il ait lieu et toutes les représentations seraient inutiles.

Marc secoua la tête.

— Oui, dit-il; quand cet homme m'a raconté ce qui s'était passé, j'ai compris tout de suite que vous vouliez rendre la liberté à... ELLE..., et que, pour cela, vous aviez fait le sacrifice de votre vie. Mais, avez-vous bien vu le résultat? Si votre adversaire vous tue, ELLE reste à sa discrétion, avec la douleur de vous

avoir perdu ; si vous le tuez, cette mort même qui la délivre la sépare de vous à jamais.

—Je le sais, je le sais! s'écria Marcel; mais que pouvais-je faire? Fallait-il donc la laisser au pouvoir de cet homme, demeurer moi-même sous sa menace, et recevoir de lui le droit de vivre comme une aumône ! Ah ! je ne me suis point senti la force d'accepter, pour tous deux, cette honteuse servitude : mieux vaut un malheur connu, et dont on voit la limite ; mieux vaut mille fois la mort !

— Aussi ne suis-je pas venu pour vous proposer de rester sous le joug de M. de Luxeuil, dit Marc ; non, non, qu'il vous tue plutôt, et que madame Honorine meure !... Mais il y a peut-être un autre moyen.

Lequel ?

Le chouan ne répondit pas sur-le-champ ; il était tombé dans une sorte de rêverie ; enfin il reprit tout-à-coup en regardant de Gausson :

— Si elle était votre femme... êtes-vous sûr de la rendre heureuse ? demanda-t-il.

— Pourquoi cette question ! dit Marcel.

— Répondez-moi, reprit-il avec insistance; mais, en regardant bien dans votre cœur. Je ne vous demande pas si vous l'aimez comme on peut aimer beaucoup de femmes... mais assez pour n'avoir pas d'autre désir sur la terre que de la voir contente de vivre, assez pour vous consoler de tout quand elle sourit... même du mépris...; assez pour vous sacrifier à un autre qu'elle aimerait, et pour dire : C'est bien! Si ce n'est pas ainsi que vous l'aimez, c'est trop peu, et vous pouvez vivre sans elle.

— Vous-même avez pu vous assurer du contraire, fit observer de Gausson, étonné de l'exaltation du chouan.

— Oui, reprit celui-ci en se parlant à lui-même...; ils ne pouvaient vivre séparés...; ils ont besoin l'un de l'autre... ils s'aiment... Ah! si j'étais bien sûr...

Il appuya son front sur ses deux mains, et demeura longtemps ainsi. Marcel, ému, n'osait l'interroger. Enfin il releva la tête.

— Si c'est bien pour elle-même que vous l'aimez, reprit-il, fût-elle pauvre, méprisée, elle ne vous serait pas moins chère ?

— Je n'ose dire qu'elle me le serait davantage, répliqua de Gausson, et cependant combien de fois je lui ai souhaité moins de dons, rêvé quelque disgrâce qui pût donner le charme du désintéressement ou du dévoûment à ma tendresse.

Marc se leva brusquement.

— Eh bien!... écoutez-moi, s'écria-t-il avec une sorte de désordre; à vous... je dirai tout!.. Il y a sur sa naissance un secret que je connais seul... qui devait mourir avec moi... vous le saurez!...

— Et quel est-il?

L'ancien chouan regarda fixement Marcel, et dit très lentement :

— Honorine... n'est pas la fille... du général Louis!

De Gausson recula.

— Que dites-vous! s'écria-t-il. La baronne... vous osez l'accuser!...

— Non! interrompit précipitamment Marc. Oh! malheur à qui l'accuserait!

— Mais comment expliquer alors?... D'où avez-vous su?... Qui êtes-vous donc enfin?...

— Qui je suis? s'écria Marc... Oui, c'est là ce que je dois vous dire d'abord... C'est un cruel récit, Monsieur... mais je vous l'ai promis...; et, d'ailleurs, il le faut pour ELLE.

Il y eut encore une pause, comme s'il eût voulu recueillir ses souvenirs; puis il commença d'une voix basse et souvent interrompue.

— Je n'ai jamais eu de famille, monsieur. Tout ce que j'ai pu savoir, c'est que le jour de ma naissance, on me laissa devant la mardelle d'un puits, au village de Noyant, en Maine-et-Loire, et que les premiers qui me trouvèrent là me ramassèrent pour m'apporter à l'hospice, d'où l'on m'envoya chez une nourrice de campagne.

J'étais chétif, mal soigné ; j'aurais dû mourir, et ma mort n'eût fait pleurer personne ! Justement pour cela, je pris le dessus, je grandis et je devins fort.

Ma force eût pu me servir à travailler ; mais les garçons de mon âge me méprisaient à cause de ma naissance ; on m'appelait bâ-

tard! J'employai ma force à les faire taire. Alors on se mit à me haïr, et personne ne voulut me donner du travail.

J'allai ailleurs, ce fut de même. Partout il y avait des gens qui me tourmentaient, et ceux qui étaient meilleurs laissaient faire; car les bons sont toujours plus timides que les méchants. Les choses continuèrent ainsi pendant quelque temps; je passais pour une mauvaise tête qui ne savait pas endurer la plaisanterie, et c'est pourquoi on me donna le sobriquet de Rageur. J'avais fini par tirer gloire de mon défaut, parce qu'il me faisait craindre; mais je vivais misérablement.

Vers ce temps-là, des chefs royalistes arrivèrent dans l'Anjou pour soulever les campagnes. Je n'avais jamais pensé au roi ni à l'empereur; mais, dans ma position, je préférais nécessairement ce qui n'existait pas à ce qui était établi; je me mis dans une bande de braconniers et de vagabonds, dont je fus bientôt le capitaine. On nous adjoignit une dizaine de vauriens embauchés à Paris, parmi les-

quels se trouvaient Jacques et Moser. Le marquis de Chanteaux, qui commandait plusieurs cantons, envoyait de préférence notre bande quand il y avait quelques mauvais coups à faire. Je me troublai un peu d'abord ; mais, à défaut du goût vint l'habitude. Je voyais autour de moi les deux partis brûler et tuer sans pitié ; je fis comme les autres.

C'était d'ailleurs une guerre ; il y avait du danger à faire le mal, ce qui le rendait moins répugnant : on égorgeait, on était égorgé, la cruauté avait l'air d'être du courage.

Notre bande devint la terreur du pays. Je ne vous raconterai pas toutes ses expéditions, monsieur, pendant ces trois mois de luttes ; j'arrive sur-le-champ à la dernière, la seule qui puisse vous intéresser.

C'était vers la fin des Cent-Jours ; je me trouvais dans les taillis de Longué, avec une cinquantaine d'hommes, quand on vint nous avertir qu'une voiture, escortée par des cavaliers, paraissait sur la levée. Je courus avec mes gens, et j'aperçus, en effet, une chaise de

poste et un peloton de chasseurs d'Angers commandés par un officier.

Dès que celui-ci nous reconnut, il fit faire halte et eut l'air de se consulter avec quelques-uns de ses hommes ; je m'étais approché en avant de ma bande, embusquée des deux côtés de la route. L'officier agita son mouchoir, comme s'il eût voulu parlementer, et nous cria :

— Ne tirez pas ! royalistes. Vivent les Bourbons !

Nous pensâmes que c'étaient des gentilshommes du pays qui avaient revêtu l'uniforme de l'armée, comme cela leur arrivait quelquefois pour certaines expéditions. Mes hommes remontèrent sur la chaussée, et nous nous avançâmes tous sans défiance ! mais, au moment même, l'officier reprit la tête du peloton, en criant de charger, et les vingt cavaliers se précipitèrent au galop, en sabrant tout devant eux.

Le mouvement avait été si prompt et si inattendu qu'une dizaine de nos hommes tom-

bèrent, tandis que le reste prit la fuite en se précipitant le long des berges. Mais la première surprise passée, les plus hardis profitèrent de leur position qui les mettait à l'abri des cavaliers et commencèrent un feu de tirailleur. Une de leurs balles alla frapper le postillon qui avait voulu, pendant le tumulte, faire passer sa chaise de poste, et les chevaux privés de guide s'arrêtèrent.

De leur côté les chasseurs assaillis à droite et à gauche avaient perdu leur avantage ; ils battirent d'abord en retraite, puis, voyant leurs rangs s'éclaircir de plus en plus, ils mirent leurs chevaux au galop et disparurent.

Je courus aussitôt à la voiture que quelques-uns de nos gens étaient déjà occupés à piller et dans laquelle se trouvait une femme évanouie. Nous regagnâmes avec elle l'auberge de Longué où je la confiai à l'hôtesse.

Mais la trahison dont nous venions d'être victimes avait exaspéré mes compagnons. Des cris de mort s'élevèrent contre la prisonnière. Bien que partageant leur colère, il me

répugnait de laisser égorger une femme ; je demandai à boire dans l'espérance de la faire oublier. Le moyen ne réussit que peu de temps : avec l'ivresse revinrent les idées de vengeance et les menaces ; une révélation d'un de nos compagnons blessé les rendirent plus furieuses. Il avait entendu un soldat crier au postillon : — Sauvez la femme du commandant ! L'officier qui nous avait tendu un piège était donc le mari de notre prisonnière et nous pouvions nous venger sur cette dernière de sa perfidie ! Cette découverte finit par justifier à mes propres yeux les représailles. Échauffé par le vin, je me sentais gagner à la rage de mes compagnons ; je m'associai malgré moi à leurs désirs. Cependant, au moment où les plus furieux se levèrent pour courir à la chambre de la prisonnière, je les retins en déclarant que je me chargeais moi-même de venger les morts. Le Parisien me passa son pistolet et je montai l'escalier qui conduisait à la pièce occupée par l'étrangère.

La nuit était venue ; je suivis à tâtons le

long corridor au bout duquel se trouvait une porte entr'ouverte et faiblement éclairée. Je la poussai du pied et j'aperçus la femme que je cherchais.

Elle était couchée sur le lit le visage caché dans l'oreiller. Au bruit que je fis en entrant, elle se releva à demi, et, dans ce mouvement, sa robe, délacée par l'hôtesse pendant son évanouissement, glissa de son épaule nue. J'étais entré étourdi par l'ivresse et chaud de colère, mais sans projet arrêté... Une fatale inspiration traversa mon esprit à cette vue. Je pensai que l'honneur de la femme était le bien le plus précieux du mari ; que je pouvais le punir par la honte de celle qui portait son nom; mes sens s'éveillèrent. Je posai sur un fauteuil l'arme qui m'avait été donnée et je refermai la porte derrière moi.

Ici, Marc s'arrêta un instant comme s'il eût manqué de paroles pour continuer ; il tenait les yeux baissés et la rougeur couvrait ses joues ; enfin, faisant un effort visible :

— J'étais seul avec la prisonnière, reprit-il

sans lever les yeux ; elle se trouvait en mon pouvoir.... et quand mes compagnons arrivèrent, attirés par ses cris... elle était déshonorée !...

De Gausson fit un geste d'horreur.

— C'était une lâcheté infâme, reprit vivement le Chouan ; je le compris à l'instant même ! Le crime, à peine commis, me fit rougir. Dégrisé par la violence d'un désespoir dont j'étais la cause, je ne pus le supporter et j'allais m'échapper, lorsque j'entendis à la porte la voix du Parisien et des autres qui me criaient d'ouvrir. L'imminence du danger me rendit ma présence d'esprit : s'ils entraient, la prisonnière était perdue. J'avais déjà honte de ma violence; je voulus la racheter au moins en sauvant celle qui en avait été victime. L'enlevant dans mes bras, je courus à une seconde porte d'où je gagnai un escalier extérieur qui conduisait à la cour de l'auberge. La chaise de poste avait été dételée, mais les chevaux étaient restés à la porte des écuries. Je m'élançai sur le porteur, et, plaçant l'étrau-

gère devant moi, je pris au galop la route de Baugé.

Tout cela avait été aussi rapide que la parole. Un seul mot, murmuré à l'oreille de la prisonnière, lui avait fait comprendre mon intention. Une fois à cheval, je continuai au galop jusqu'aux premières maisons du faubourg; arrivé là, je sautai à terre.

—Où suis-je? demanda celle que je conduisais?

— Dans un cantonnement de bleus, répliquais-je, à Beaugé.

Au même instant, un bruit de pas se fit entendre; je frappai le cheval qui partit, puis, franchissant le fossé qui bordait le chemin, je regagnai Longué à travers les champs et les prairies.

Quand j'y arrivai, mes compagnons venaient d'être avertis de l'approche d'un détachement et s'étaient dispersés.

Quelques jours après, la capitulation de Paris fut connue, le retour des Bourbons proclamé et nos bandes licenciées.

Je me retrouvais comme par le passé, sans état, sans ressources, et avec des habitudes de violence de plus! Plusieurs des hommes dont j'étais le capitaine avaient résolu de continuer, pour leur compte, la guerre faite jusqu'alors au profit d'un parti; je refusai d'abord de les suivre; l'impossibilité de vivre finit par vaincre mes répugnances, j'avais été chouan par occasion, je devins voleur par nécessité.

Cependant, ce ne fut pas sans résistance. Plus d'une fois j'essayai de rentrer dans l'ordre, de retourner au travail; mais ceux qui ne me haïssaient pas me craignaient; nul ne voulait avoir pour serviteur un homme qui avait manié le fusil et tenu le pays sous sa volonté; on s'excusait de m'employer ou l'on me refusait, de sorte que la faim me repoussait toujours dans le mal.

Ce fut ainsi que je me retrouvai associé malgré moi à Jacques et à l'Alsacien. Ils avaient préparé une affaire qui devait, disaient-ils, faire notre fortune. Il s'agissait

d'entrer dans une maison isolée qu'habitait une femme malade avec une nourrice et un enfant ; on prit toutes ses mesures, et, vers le milieu de la nuit, nous étions tous trois sous le balcon. Je devais monter le premier pour ouvrir, mais une fois entré, je me sentis troublé ; en voulant me hâter, je pris une porte pour l'autre, et au lieu d'arriver à l'escalier, je me trouvai dans une chambre éclairée. Au fond était un berceau sur lequel la mère s'était penchée et endormie. Je reculai précipitamment ; la femme se redressa au bruit, et je demeurai immobile de saisissement. C'était l'étrangère de Longué !

Elle me reconnut également, car elle poussa un grand cri. Je tendis les mains pour lui imposer silence, mais elle redoubla ses appels. Presqu'au même instant j'entendis la voix de mes deux compagnons, et je les aperçus qui accouraient le couteau à la main, je n'eus que le temps de refermer la porte et de pousser le verrou.

Elle aussi les avait aperçus ; égarée, elle

étendit les bras vers le berceau, saisit l'enfant endormi et me le présenta en s'écriant :

— Sauvez votre fille !

De Gausson, qui écoutait palpitant, se leva avec un cri.

— Votre fille ! balbutia-t-il, achevez... et cette femme était....

—La mère de madame Honorine de Luxeuil.

Marcel demeura les mains appuyées sur ses genoux et les yeux fixés sur le chouan ; l'excès de son étonnement lui avait ôté la force de l'exprimer par aucune exclamation ni par aucun geste.

— Répétez, dit-il après un silence, répétez encore.

—Oui, reprit Marc, dont l'œil brillait d'une inexprimable tendresse, ma fille, c'était ma fille ! Ah ! je ne puis vous dire ce que ce cri de mère me fit éprouver ; mon cœur se fondit.... j'étendis les mains... et je tombai à genoux sans pouvoir répondre, sans pouvoir rire ni pleurer.... c'était une émotion trop forte... je me sentais près d'étouffer...

— Et la baronne !

— La baronne... oh! ce souvenir me mouille les yeux !... le cœur des femmes est un abîme de miséricorde !... la baronne, quand elle vit mon attendrissement, pencha l'enfant vers moi, et je sentis ses cheveux sur mon front... ce fut comme une bénédiction, Monsieur : il me sembla que quelque chose de l'innocence de cette douce créature coulait en moi ; je me relevai avec un cœur nouveau.

— Et pendant ce temps vos compagnons qui voulaient prendre la fuite avaient été arrêtés?

— Grâce à l'arrivée de M. le docteur Darcy et de la comtesse de Luxeuil. Près d'être surpris à mon tour, je n'eus que le temps de me réfugier dans un cabinet obscur placé contre l'alcôve de la baronne. Ces dernières émotions avaient achevé de la tuer ; bientôt commença son agonie. La comtesse en profita pour détruire le testament qui assurait les dernières volontés de la mourante qu'elle abandonna ensuite...

— Et qui, par votre entremise, put tout réparer.

— Oui, dit Marc, dont l'émotion semblait croître à chaque parole ; j'ai eu cette dernière joie ! ah ! quand je vivrais mille années je n'oublierai jamais cette entrevue. D'abord elle ne voulait point m'entendre ; elle me maudissait ; elle regrettait des espérances perdues... et que j'ai connues plus tard. Mais la vue de sa fille adoucit tout-à-coup son désespoir ; elle la prit dans ses bras en pleurant sur elle, et moi... je n'osais parler... mais je pleurais aussi ; jusqu'à ce qu'elle étendit la main de mon côté, en s'écriant :

— Aidez-moi à la sauver.

— Hélas ! que faut-il faire ? demandai-je ; mon sang est à elle et à vous.

Elle eut l'air touché, et elle voulut écrire : c'était son testament ; quand elle eut achevé, elle me regarda, et dit :

— Si j'osais vous le confier ?...

J'appuyai ma tête sur le bord du lit en pleurant, et je répondis :

— Pourquoi ne pouvez-vous me croire? Jusqu'à présent, je n'ai su faire que le mal; vous ne pensez pas que je veuille faire le bien, et cependant je sens que je ne suis plus le même homme. Ah! demandez une preuve, madame, demandez une preuve : que faut-il faire pour vous et pour elle? S'il suffisait de se battre... de travailler... de souffrir...! Ah! je voudrais vous donner ma vie, mon sang, pour vous faire croire...

— Je crois, me dit-elle; il le faut... Oui, vous veillerez sur elle; vous lui rendrez en dévoûment ce que vous m'avez ôté en bonheur; oui, je vous crois... et je vous pardonne!

Alors elle me parla de sa fille; elle me dit quels projets d'avenir elle avait formés pour elle; de quels ennemis on devait la défendre; quels sentiments il fallait lui donner. Elle parla tant qu'elle eut de force, puis, quand elle sentit qu'elle ne pouvait en dire davantage, elle me montra une porte dérobée par laquelle je pouvais m'échapper.

Il fallut avoir le courage de partir. Je lui

demandai encore une fois son pardon ; je baisai la main de l'enfant qui s'était endormie, et je m'enfuis éperdu.

Mais quand je me présentai quelques jours après devant le conseil de famille pour remettre le testament de la baronne, la nourrice me reconnut, et je fus envoyé au bagne avec mes complices.

J'aurais dû achever de m'y perdre comme tant d'autres ; mais j'emportais avec moi un souvenir qui devait me servir de sauvegarde. Dans ce monde, dont j'avais été rejeté, restait une enfant au bonheur de laquelle j'avais promis de veiller. Cette idée me prit tout entier : c'était ma première affection ; j'y reportai tout ce que mon cœur avait jusqu'alors, économisé de tendresse.

Peut-être aurez-vous peine à comprendre cette passion, monsieur ; moi-même je ne l'ai jamais essayé, et je ne saurais vous l'expliquer. Tout que je puis vous dire, c'est qu'à partir de ce jour je ne me trouvai plus étranger à la société des hommes ; je ne m'estimai

plus leur ennemi ; j'avais parmi eux un intérêt. L'image de cette enfant flottait partout devant moi, comme on dit que l'image du Christ flottait autrefois devant les saints ; j'y rapportais toutes mes actions. Acceptant ma captivité sans révolte, de peur de la prolonger, je m'étudiai à vaincre mes emportements, à obéir, à me soumettre. Ma bonne conduite m'avait fait placer au jardin botanique de l'hôpital maritime ; le jardinier en chef me prit en amitié ; il me donna des conseils, des leçons. Grâce à lui je pus acquérir l'instruction première qui m'avait fait défaut jusqu'alors ; enfin, lors de l'incendie qui dévora l'arsenal, j'eus le bonheur d'être utile ; une demande en grâce fut adressée en ma faveur, et l'on me rendit la liberté.

Je savais la baronne au couvent de Tours ; j'y courus, et, en déguisant mon âge, je réussis à m'y faire recevoir comme jardinier.

Ce furent les deux plus douces années de ma vie entière. Je voyais l'enfant tous les jours, je lui parlais, elle m'appelait son ami !

J'aurais voulu prolonger cette heureuse intimité au prix de tout mon sang!... Hélas! elle touchait à son terme. Un jour, attiré par les cris d'une des sœurs, j'arrivai assez à temps pour sauver Honorine qui se noyait, mais les efforts et le saisissement me firent perdre connaissance, et quand je revins à moi, le médecin appelé pour me donner des soins, avait aperçu la marque infâme qui dénonçait la honte de mon passé. Il fallut quitter le couvent. J'espérai en vain pouvoir rester dans le voisinage ; lorsque j'avais quitté le bagne une résidence m'avait été imposée ; arrêté en rupture de ban, je dus subir un nouveau jugement et une nouvelle détention. Ainsi ma captivité continuait sous une autre forme ; on avait seulement élargi ma prison ! Condamné à ne point franchir les limites qui m'avaient été prescrites, je ne pouvais espérer ni de voir la fille de la baronne, ni de veiller sur elle comme je l'avais promis! Un seul moyen me restait d'échapper à cette servitude ; j'en avais horreur et pourtant je l'acceptai, c'était pour

elle !... Muni d'un permis provisoire je partis pour Paris et j'entrai dans la police de sûreté.

Le reste doit vous être connu. Vous savez comment mes efforts pour empêcher le mariage de Monsieur de Luxeuil avec sa cousine furent rendus inutiles, et quelles en ont été les suites. Hier encore j'espérais que notre retraite pourrait nous sauver... qu'elle prolongerait au moins ce temps de repos et de joie qui vous dédommageait du passé. Le hasard a déjoué tous mes plans, le moment suprême que j'espérais toujours reculer est venu. Notre existence à tous va se décider dans quelques heures! Voilà pourquoi j'ai parlé, monsieur, et maintenant que j'ai tout dit, je vous répéte ma demande et je vous conjure d'y répondre sans réticence, sans détour. Avez-vous dans votre cœur le même amour pour celle que j'ai osé nommer ma fille? Vous sentez-vous capable de lui tenir seul lieu de toute famille et de lui faire oublier à force de bonheur ce qu'elle a souffert jusqu'à ce jour?

De Gausson qui avait écouté la longue confidence du chouan avec un trouble mêlé d'horreur et de pitié, releva la tête. Il était très pâle, mais il n'y avait dans son regard aucune hésitation. Il étendit la main comme s'il eût voulu prêter un serment et répondit d'une voix ferme.

— Sur ma vie et sur mon honneur, j'ai plus d'amour pour celle que vous avez nommée votre fille, sur ma vie et sur mon honneur je me sens capable de lui tenir lieu de tout et de la rendre heureuse.

— Alors rien n'est désespéré, reprit Marc avec effort.... demain.... je parlerai à monsieur de Luxeuil.

Et comme il vit que de Gausson voulait l'interrompre :

— Oh ! ne craignez point d'essai de conciliation, continua-t-il plus vivement ; je sais que ce serait une tentative inutile... non... il faut que toute incertitude finisse... que votre avenir se décide, et il se décidera...

— Et par quel moyen ? demanda Marcel.

— Vous le saurez... plus tard, répliqua le chouan, qui s'était levé... pour ce soir, c'est assez... Dormez, Monsieur, afin d'avoir demain toutes vos forces ; dormez, et bon courage.

Il fit de la main un signe à de Gausson, qui salua, il s'avança vers la porte ; mais au moment de l'ouvrir, il se retourna les yeux baissés et dit d'une voix oppressée :

— Je ne vous ai rien caché, et après avoir écouté, vous vous êtes tû ! Je comprends ce silence, c'était, sans doute, tout ce que je pouvais espérer de votre justice. A vos yeux, le repentir n'a pu expier le crime... et vous n'éprouvez pour moi que haine et mépris !...

— Non, dit Marcel avec quelque effort, si mon premier sentiment a été l'indignation... ensuite... il a cédé... à la pitié ! et maintenant je vous plains.

Marc le regarda.

—Vous le pouvez, dit-il, d'un accent sourd, plaignez-moi, plaignez-moi ! Si mon plus cruel ennemi savait ce que j'ai souffert, il renoncerait à la vengeance. Ce secret que je

viens de dire... voilà vingt années qu'il pèse là, sur ma poitrine, qu'il me déchire, qu'il m'étouffe! Vingt fois, il a failli m'échapper; vingt fois, quand j'étais près d'*elle*, quand elle me remerciait; vingt fois, j'ai failli lui dire : — Je suis ton père!... mais elle eût répondu par un cri de douleur; elle eût rougi... Je me suis tû. Oh! Monsieur, n'avoir qu'une pensée et ne pouvoir l'avouer, n'avoir qu'un amour et le tenir caché comme un crime. Ne jamais espérer de retour... C'est ma fille, Monsieur... Eh bien! savez-vous... je mourrai sans l'avoir embrassée!

L'accent avec lequel ces mots avaient été prononcés émut de Gausson.

— Pourquoi vous arrêter sur ces tristes pensées, dit-il d'un tou radouci? Songez plutôt à cette expiation si courageusement entreprise et qui doit vous relever à vos propres yeux. Si vous n'avez pas les droits d'un père, vous en avez eu le dévoûment, et, autant que vous l'avez pu, vous en avez mérité le nom.

— Le pensez-vous sincèrement? demanda

Marc, les regards fixés sur le jeune homme. Ai-je vraiment reconquis ce titre usurpé par un crime? Ah ! si vous le croyez, montrez-le moi par un signe. Prouvez-moi qu'à vos yeux j'ai réellement racheté ma faute, que je ne suis plus pour vous un objet de mépris.

De Gausson lui tendit la main. Marc poussa un cri de joie, et la saisit.

— C'est donc vrai, s'écria-t-il au milieu de ses larmes... Vous m'avez pardonné... vous... vous... être pur et loyal... J'ai donc conquis le droit de presser une main sans souillure! ah! laissez-la moi, laissez-la moi, monsieur Marcel.. Songez... *elle* aussi elle l'a pressée. Cette main lui appartient... comme le cœur... en la sentant... c'est à elle que je pense; c'est elle que je vois !

Il avait approché la main du jeune homme de ses lèvres et la baisait avec des sanglots et des larmes. De Gausson attendri s'efforça en vain de l'apaiser par de douces paroles; l'horloge qui sonnait minuit, put seule le rappeler à lui-même. Il laissa aller la main de

Marcel, essuya ses yeux et se redressant :

— Assez, dit-il, comme s'il se parlait tout haut ; assez maintenant... et merci à vous monsieur Marcel ; je m'en vais raffermi, heureux ! Je ne crains plus rien désormais. Avant de venir j'avais vu M. de Luxeuil, tout est convenu. De peur qu'on ne soupçonne quelque chose, vous sortirez demain avec le conducteur de notre barque ; il connaît les chemins et vous vous rendrez ensemble au carrefour des Pierres noires, tandis que votre adversaire vous rejoindra par un autre chemin ; je le conduirai moi-même. Le banquier demeurera à l'auberge afin de veiller sur madame Honorine ; c'est M. de Luxeuil qui l'a exigé. Adieu ! ayez confiance.

Il serra encore une fois la main du jeune homme et sortit.

XVI

La grève de Saint-Michel.

De Gausson était parti avec le vieux pêcheur à l'heure convenue; de Luxeuil et Marquier ne tardèrent pas à descendre; le banquier tout frissonnant et tout pâle se plaignait du froid du matin.

— J'ai bien peur, mon cher, que le froid ne soit point dans l'air, mais en vous-même, fit observer Arthur, dont l'accent était plus railleur et l'air plus hautain que de coutume; cependant, vous serez ici parfaitement en sûreté.

— Il s'agit bien de moi, reprit Marquier, quand vous allez vous exposer...

— De grâce, ne vous occupez pas des dangers que je cours, interrompit de Luxeuil, et songez seulement à tenir votre promesse.

— Ne craignez rien ; je vous réponds que madame Honorine ne quittera point l'auberge.

— J'espère que vous me tiendrez parole ; vu qu'il s'agit seulement de tenir tête à une femme. J'emmène tous ceux dont la présence eût pu vous embarrasser... même ce *monsieur* Marc.

— Le voici.

L'ancien chouan venait en effet d'entrer. Il était enveloppé d'un caban de peau de chèvre et tenait une lanterne à la main.

— M. de Luxeuil est-il prêt? demanda-t-il d'une voix brève.

— Vous voyez que je vous attends, dit Arthur qui boutonnait ses gants.

Marc ouvrit en grand la porte qui donnait sur la rue et fit un pas au dehors.

— Au revoir donc... ou adieu... dit de

Luxeuil au banquier en allumant un cigare ; dans une heure vous aurez de nos nouvelles.

Marquier voulut répondre, mais Arthur lui imposa silence du geste, affermit son chapeau sur sa tête, plaça le cigare entre ses lèvres et suivit son conducteur.

Les premières lueurs du jour blanchissaient seulement l'horizon ; les brouillards de la mer couvraient le rivage, et l'on apercevait à peine le sentier qu'il fallait suivre. Marc allait en avant, éclairant de sa lanterne les pas de son compagnon. Ils descendirent d'abord jusqu'au pont du Couesnon, puis gagnèrent la grève.

Le vent était froid et humide ; de Luxeuil pressa le pas sans s'en apercevoir, de manière à marcher de front avec Marc. Le duel dont il allait courir les chances ressemblait trop peu à ceux dont il était précédemment sorti victorieux pour qu'il n'éprouvât pas, malgré lui, quelque chose de cette inquiète impatience qui s'éveille chez tout homme à l'approche du danger. Son sang circulait plus vivement, une agitation involontaire parcourait ses nerfs, il

chantait sans s'en apercevoir; il eût voulu parler, et le silence de son compagnon l'oppressait; enfin, quelle que fut sa répugnance, il se décida à lui adresser la parole.

— Sommes-nous bientôt à l'endroit où M. de Gausson doit nous attendre? demanda-t-il.

— Non, répondit le chouan.

Il y eut un court silence.

— C'est, il me semble, une étrange idée d'avoir choisi un rendez-vous si éloigné, reprit Arthur; tout pouvait se décider à dix pas de l'auberge.

— En exposant madame Honorine à entendre le coup de pistolet et à voir le cadavre, répliqua Marc.

De Luxeuil fit des épaules un mouvement ironique.

— C'est juste, reprit-il, ce n'est pas tout de se faire tuer pour les dames, il faut encore le faire de manière à ménager leurs nerfs!... Mais en tous cas, les précautions ont été exagérées; l'on pouvait aller moins loin.

Marc ne répondit pas.

— Je crains, de plus, que nous ne suivions pas la bonne route, reprit de Luxeuil un instant après ; voyez, le sable cède sous nos pas.

— Ne craignez rien, Monsieur, nous arriverons au but, reprit Marc dont le regard semblait chercher à l'horizon.

De Luxeuil, fatigué de ce laconisme, jeta son cigare avec humeur et pressa le pas.

Les premières clartés du soleil levant commençaient à percer le brouillard qui enveloppait la grève ; la brise devenait plus vive, le murmure des flots plus distinct, les sables plus mouvants. De Luxeuil, qui marchait avec peine, et dont le regard se promenait à l'horizon pour découvrir son adversaire, s'arrêta tout-à-coup.

— Sur mon âme, dit-il, si, nous étions sur la bonne route, on voit maintenant assez loin pour apercevoir M. de Gausson !

— Vous ne voyez donc rien ? demanda Marc d'une voix étrange.

— Rien qu'une ligne blanche qui tremble là-bas dans le brouillard.

— Et vous ne devinez pas ce que ce peut être?

— En aucune façon; à moins qu'il n'y ait là quelque banc de rocher ou de sable éclairé par le soleil levant.

Marc, qui s'était arrêté, secoua la tête.

— Ce ne sont ni des sables, ni des rochers, répondit-il, car la ligne grossit, elle avance!...

— Mais qu'est-ce donc alors? s'écria de Luxeuil.

— La mort!

Arthur recula.

— J'ai voulu délivrer la femme qui portait votre nom, reprit le chouan, la rendre libre pour qu'elle pût encore être heureuse.

— Ah! misérable, c'est un assassinat, interrompit de Luxeuil.

— Non, dit Marc tranquillement, c'est un duel, un duel à mort pour tous deux, car aucun de nous ne sortira désormais vivant de cette place.

— Tu mens, s'écria Arthur, en regardant

autour de lui. Saint-Michel est là ; je puis encore atteindre le chemin...

Il voulut s'élancer dans la direction du mont, dont la masse sombre commençait à se dessiner dans la brume ; mais, dès les premiers pas, les sables mouvants cédèrent sous ses pieds... Il enfonça jusqu'aux genoux et étendit les bras en poussant un cri.

— Un pas de plus de ce côté, et vous êtes englouti dans les grèves, fit observer le chouan.

— Malheureux ! tu ne me laisseras pas périr ainsi, reprit Arthur, qui faisait de vains efforts pour se dégager : aide-moi, il en est temps encore... Dis ce que tu veux et je te l'accorderai... Fais tes conditions, mais hâte-toi... Regarde, la mer vient !

La houle s'avançait en effet avec la rapidité d'un cheval de course : ligne imperceptible d'abord, puis flot grossissant : c'était maintenant une montagne écumeuse et mouvante qui roulait vers eux avec un immense rugisse-

ment ; on distinguait déjà les vagues, on sentait la rafale fraîche et humide !

Les cheveux d'Arthur se dressèrent sur son front ; il fit un effort suprême et se dégagea à moitié ; mais au même instant, l'écume salée lui jaillit au visage, et le flot le souleva ; il poussa un cri si terrible qu'on l'entendit retentir au-dessus de tous les grondements de la mer. L'orgueil qui faisait son courage l'avait abandonné : il ne voyait plus qu'une mort inattendue, horrible, et il avait peur.

Par un mouvement instinctif, Marc s'était rapproché et lui avait tendu la main ; aidé par ce point d'appui, il acheva de se dégager des sables... et retenant le bras de son conducteur.

— Au nom de Dieu !... sauvez-moi ! s'écria-t-il éperdu... Je renoncerai à mes droits sur Honorine... je renoncerai à me venger de M. de Gausson... sauvez-moi, et tout ce qui me reste vous appartient... Oh ! vite... vite... regardez, le flot gagne, oh ! je vous en conjure à mains jointes... mais ce que vous faites est

infâme, c'est une trahison, une lâcheté... Vous voulez un duel, dites-vous?... eh bien, conduisez-moi hors d'ici et je me battrai... à telles conditions que vous voudrez... vous serez également satisfait... puisque vous voulez ma mort... mais que ce soit une autre mort... pas celle-ci... pas celle-ci... Dieu! le flot m'emporte.

Il s'était cramponné au chouan qui, appuyé à un tertre de sable, avait jusqu'alors résisté au roulis de la vague et ne fit aucun effort pour le repousser.

— Ne perdez point ces derniers instants en vaines supplications, dit-il gravement; aucune puissance humaine ne peut désormais nous sauver.

— Est-ce possible? bégaya de Luxeuil les cheveux hérissés.

— Pensez à Dieu! reprit Marc, d'une voix plus haute; demandez pardon dans votre cœur à celle dont vous avez si longtemps torturé la vie; il ne vous reste plus pour cela qu'un instant.

— Non, non, balbutia de Luxeuil, que la mer soulevait; je ne veux pas mourir.... encore....

Il abandonna brusquement Marc et voulut s'élancer à la nage vers la rive; mais le chouan saisit une de ses mains et la retenant fortement dans les siennes :

— Priez, dit-il.

Et, quittant le point d'appui qui l'avait jusqu'alors retenu, il se laissa emporter par le flot qui se précipitait avec plus de violence.

Deux ou trois fois on vit sa tête et celle d'Arthur reparaître sur la crête des lames au milieu des écumes, puis tout disparut, et l'on n'aperçut que la grande mer roulant ses longs replis sur la grève envahie, tandis que le brouillard achevait de s'élever et que le soleil inondait la baie de ses splendides lueurs.

De Gausson qui attendait en vain au rendez-vous, rentra à l'auberge pour s'informer des causes de ce retard. En apprenant de Marquier que son adversaire était parti peu après lui sous la conduite de Marc, un étonnement

mêlé d'inquiétude le saisit. Il ressortit avec le vieux matelot pour faire des recherches, mais toutes furent inutiles. Enfin, comme ils regagnaient la *Croix-Verte*, ils rencontrèrent quelques paysans qui, en traversant la grève que la mer avait abandonnée, venaient d'y découvrir deux cadavres. De Gausson courut au lieu indiqué et reconnut Marc et de Luxeuil.

Le premier tenait encore serrée dans ses deux mains la main de son compagnon ; mais il avait le visage ferme et calme comme si la mort l'eût surpris au milieu d'un grand sacrifice librement accompli.

Les autorités averties se rendirent sur les lieux et constatèrent officiellement les deux morts. L'évènement était expliqué par trop d'exemples précédents pour qu'il pût surprendre. Il fut attribué à l'ignorance des localités et à l'imprudence des deux victimes.

Marcel seul devina tout, mais garda le silence.

Le corps d'Arthur fut transporté à Paris

pour être déposé dans le tombeau de sa famille. Quant à celui de Mare, réclamé par de Gausson, il fut conduit à la Brichaie et enterré sous le bousquet de sapins qui regardait la mer.

La barrière qui séparait les deux amants était désormais brisée, mais leur union ne pouvait avoir lieu que plus tard ; le deuil d'Honorine devait durer une année.

De Gausson comprit que sa présenee à la Brichaie, pendant cette attente, donnerait trop d'avantages à leurs ennemis, et quelque cruel que fût pour lui le départ, il s'y résigna.

XVII

Conclusion.

Tous les voyageurs ont parlé de ces hautes montagnes qui semblent étager par terrasses certaines portions de l'Asie. La caravane gravit avec mille fatigues des pentes dangereuses; elle traverse des précipices sur des arbres tremblants, elle franchit des cascades dans lesquelles restent toujours quelques compagnons plus faibles ou plus malheureux; elle souffre le froid et le chaud, la soif et la faim; et après une longue ascension, alors que les forces manquent à tous et que le désespoir s'empare des plus courageux, tout-à-coup le dernier pic s'aplanit et montre aux yeux ravis une immense contrée couverte de bosquets en fleurs, de moissons dorées et de villes opulentes.

Il en est de même pour certaines existences. Vous gravissez longtemps les rocs inaccessibles, vous laissez à chaque caillou une goutte de votre sang, à chaque ronce un lambeau de votre espérance, et, quand tout semble perdu, quand vous cherchez une place pour vous cacher et mourir, ce qui faisait obstacle s'écroule subitement et vous vous trouvez assis dans l'Eden que vous aviez cru perdu sans retour. Hasard étrange ou loi mystérieuse qui semble partager la vie humaine en autant de drames distincts et contrastés, débutant tantôt par la tragédie, tantôt par l'idylle, mais échappant toujours brusquement au poëme commencé pour en entreprendre un nouveau.

La mort d'Arthur changea tout dans la destinée d'Honorine. Il sembla avoir emporté avec lui, dans sa tombe, la fatalité qui avait jusqu'alors pesé sur la jeune femme. Délivrée de ceux qui s'étaient, tour-à-tour, acharnés à sa perte, elle se retrouvait libre et sans inquiétude. On eût dit une colombe échappée aux filets de l'oiseleur et qui reprenait possession de la verdure et du ciel.

De Gausson, retourné aux Motteux, y avait réglé toutes les affaires de la succession; ses lettres tenaient Honorine au courant, jour par jour, de ce qu'il avait fait, de ce qu'il avait

pensé. Chaque mois il revenait passer quelques heures à la Brichaie. C'étaient alors toutes les enivrantes joies du retour, toutes les ravissantes tristesses du départ ; et l'attente, ainsi entrecoupée d'émotions, avait elle-même je ne sais quel charme ardent! Oh! qui n'a regretté ces angoisses des années amoureuses, tout ce cortège poétique mêlé de chimères, de regrets, d'espoir! Olympe romanesque où nous plaçons nos rêves pour en faire des Dieux, fascination charmante qui nous enlève aux froissements de la réalité pour nous emporter comme Elysée dans les nuées.

L'année d'épreuve s'écoula et le mariage eut lieu dans la petite église de Sartilly. Le duc, dont les forces allaient s'affaiblissant, s'y fit transporter. Françoise et Brousmiche pleuraient de joie derrière les mariés, et le petit Jules, qui tenait ses petites mains jointes, répéta tout haut la simple prière qui lui avait été apprise par sa mère :

« Mon Dieu, bénis tous ceux qui nous aiment et pardonne à ceux qui nous haïssent :

Honorine et de Gausson revinrent à la Brichaie à pied, à travers les *viettes* ombragées, respirant les premières senteurs du printemps, écoutant les premiers chants des oiseaux, ayant leurs mains enlacées et le cœur gonflé d'un

bonheur trop grand pour pouvoir l'exprimer par des paroles.

Trois mois s'écoulèrent dans un inexprimable enchantement; les épreuves du passé rendaient encore plus enivrantes les délices du présent. Honorine ne pouvait s'accoutumer à tant de bonheur. Parfois, au milieu des extases silencieuses qui suivaient ces longs entretiens, elle laissait échapper tout-à-coup un léger cri; des larmes venaient mouiller ses longs cils, et elle serrait la main de Marcel en disant:

— Ah! je suis trop heureuse, j'ai peur!

Ces craintes ne tardèrent pas à être justifiées par un malheur prévu, mais qu'ils devaient sentir douloureusement.

La santé du duc de Saint-Alofe déclinait de jour en jour; bientôt commença pour lui cette agonie sans souffrance et sans affaiblissement d'esprit, rare privilège accordé à certains vieillards. La vie le quittait lentement, comme une eau qui fuit; il la sentait lui échapper; il assistait par l'intelligence à cet anéantissement du corps, et, semblable à Socrate, il continuait à proclamer d'une voix ferme, quoique affaiblie, les grandes doctrines auxquelles il avait voué sa vie.

Enfin, un matin du mois d'août, il se fit

transporter à la lisière du bosquet de sapins, près de la tombe de Marc. Il aimait ce lieu élevé d'où l'on apercevait les bois et la mer. A demi couché sur un tapis étendu à terre, il regarda longtemps l'horizon. Son visage amaigri était plus pâle, ses cheveux plus rares, ses mains plus tremblantes, mais la même flamme brillait dans son regard plein de douceur.

Honorine et de Gausson, debout près de lui, le surveillaient avec une tendresse inquiète. Il releva la tête vers eux, essaya de sourire, et dit d'une voix faible :

— La terre est toujours aussi verte, le ciel aussi bleu, et vos regards nagent dans la joie... Où pourrais-je m'éteindre plus doucement ?

— Ah ! pourquoi ces pensées ? interrompit Honorine en se penchant vers le vieillard avec des larmes dans les yeux.

Le duc prit sa main, qu'il retint dans les siennes.

— Que peuvent-elles avoir de tristes, dit-il doucement ? La mort qui brise une vie dans sa fleur, ou des projets à peine commencés, peut affliger l'homme qui la subit ; mais quand la tâche est remplie, on se repose sans regrets. J'ai élevé jusqu'au faîte l'édifice que je voulais bâtir ; un homme ne pouvait en faire davantage.

— Mais cet édifice est encore invisible pour le plus grand nombre, fit observer de Gausson ; il vous reste à le faire connaître.

— Je n'ai plus le temps, dit le vieillard ; mais je vous remercie d'y avoir pensé... Vous me rendez ainsi plus facile la demande que je voulais vous faire.

— Ah ! parlez ! s'écrièrent à la fois les deux époux ; nous accomplirons tous vous désirs ; que voulez-vous ?

— Ce que je veux, reprit le duc, dont la voix s'anima, c'est que le fruit de longues études ne soit point perdu pour le bonheur des hommes. S'il ne m'a point été donné de voir lever ce soleil dont j'aperçois les lueurs à l'horizon du monde, je n'ai point pour cela cessé d'y croire ; non, j'en prends Dieu à témoin, je meurs avec la foi de l'avenir ! Mais cette terre promise dans laquelle doivent s'établir nos fils, il faut en indiquer la route à la foule ; je l'ai cherchée trente ans...

— Et vous l'avez découverte ! interrompit vivement de Gausson.

— Alors montrez-là à tous, reprit le vieillard ; promettez-moi que ces longues études ne demeureront point ensevelies dans l'oubli, et que, grâce à vous, elle seront publiées.

—J'en prends l'engagement! s'écria Marcel.

Le vieillard lui tendit la main.

— J'étais sûr de votre réponse, dit-il; vous trouverez tous mes manuscrits en ordre dans la cassette d'ébène connée par Honorine... Si je ne me suis point trompé, le jour de la justice viendra pour mon œuvre. Quelque longue que soit l'attente, le germe conservé ne périra pas. Quelqu'un l'apercevra un jour et lui donnera assez de terre, d'eau et de soleil pour qu'il s'élève et s'épanouisse.

— Ah! vous verrez ce jour! dit Honorine, en s'approchant du vieillard avec une émotion croissante; pourquoi ne point espérer dans la bonne foi et dans la bonne volonté des hommes?

— Parce que je les connais depuis soixante années! répliqua le duc avec une légère nuance d'amertume; ne sont-ce pas eux qui ont flétri mes espérances dans l'avenir du nom de folie? Avez-vous donc jamais oublié le gibet du Golgotha. Toutes les royautés spirituelles doivent passer par la couronne d'épines. Heureux seulement les martyrs qui tombent en laissant leur vie dans d'autres âmes. Cette joie ne m'a point été donnée! Je meurs sans avoir pu communiquer mon souffle à aucun apôtre; il ne restera de moi qu'un livre où ma pensée

dormira immobile comme ces corps dérobés à la décomposition par l'art égyptien. Ah! cette douleur... j'aurais voulu me la cacher à moi-même... Vous avez forcé mon cœur à s'ouvrir... Que m'eût importé de mourir si d'autres avaient continué ma vie!... Mais je meurs tout entier... Mon âme ne laisse point de fils sur la terre, et il n'y aura pour elle, comme pour mes os, qu'une épitaphe :

L'accent du vieillard était devenu tremblant, son œil s'était voilé; il se laissa retomber sur un de ses bras et referma les paupières. Honorine et de Gausson, profondément touchés, se regardèrent; tous deux avaient la même inspiration. Il leur suffit de ce regard pour se comprendre. Ils se penchèrent en même temps, et soutenant dans leurs mains réunies la tête du vieillard :

— Non, votre souffle ne s'éteindra point tant que nous vivrons, dit Honorine, avec un attendrissement religieux, car vous nous avez pénétrés de votre foi et échauffés de votre amour.

— Oui, ajouta Marcel d'un ton de fermeté émue, dites ce que nous devons faire et nous le ferons.

Le duc rouvrit les yeux, se releva sur le coude, et son pâle visage parut s'éclairer.

— Vous! repéta-t-il; est-ce bien vrai.... vous vous feriez les apôtres d'une croyance pour la populariser et la défendre, vous renonceriez à votre bonheur?

— Non, dit Marcel, car ce bonheur vient de notre amour et rien ne peut nous l'enlever; mais nous voulons le mériter et le sanctifier par le dévoûment. Ah! ne nous jugez pas trop sévèrement pour ces premiers mois d'oisiveté et de rêverie! tant de traverses nous avaient désaccoutumés de la joie! nous avions besoin de nous y reprendre, de nous assurer d'un bonheur si longtemps espéré! Mais maintenant cette convalescence d'un long malheur est achevée; nous nous sentons forts et nous voulons être utiles. Ne dédaignez donc point notre bonne volonté et acceptez pour vos apôtres ceux qui sont déjà vos enfants.

Il avait plié le genou et Honorine l'avait imité. Le mourant se redressa brusquement comme si la vie se fût tout-à-coup réveillée en lui; il étendit ses deux mains tremblantes, les posa sur la tête des époux et deux larmes coulèrent sur ses joues flétries.

— Allez donc, reprit-il lentement, et suivez vos bons désirs. Tu as dit vrai, Marcel... la lutte ne peut rien vous enlever de votre bonheur; vous vous appuierez l'un sur l'autre;

vous vous serez réciproquement une Providence. C'est l'isolement qui fait la faiblesse et le désespoir.

Il les attira alors plus près de lui et commença d'une voix tantôt familière, tantôt exaltée, une de ces improvisations sublimes que la mort inspire quelquefois. Il résuma avec une lucidité rapide tous les éléments de la doctrine nouvelle qui devait régénérer la terre, et ses deux auditeurs fascinés écoutaient sans oser faire un mouvement. Enfin, sa voix s'éteignit, ses forces étaient épuisées. Il se recoucha doucement, et referma les yeux.

Honorine et Marcel troublés demeurèrent à la même place, les mains enlacées. Les paroles du vieillard venaient, pour ainsi dire, d'agrandir leur amour en l'arrachant à son égoïsme. Maintenant ils sentaient le besoin de le répandre sur tout, d'en faire un foyer de chaleur et de lumière pour les cœurs aveugles ou glacés, de lui donner une occupation, un but! quelque chose de grave s'était tout-à-coup mêlé à leur joie; c'était toujours le même enivrement, mais plus noble et plus serein.

Pensifs, ils attendirent le réveil du duc, jusqu'au moment où les derniers rayons du soleil vinrent se jouer sur son front et dans

ses cheveux. Surpris de son immobilité, ils se penchèrent alors sur lui...

Le duc était mort sans plainte et avec un sourire sur les lèvres!

De Gausson et Honorine furent fidèles à leur promesse. Tous deux reparurent dans le monde, non pour prendre part à ses vains plaisirs, mais pour féconder les idées dont le dépôt leur avait été confié, pour appuyer les faibles, éclairer les forts et appeler à l'œuvre les *hommes de bonne volonté*.

Les obstacles surgissent chaque jour devant leurs pas, les injures et les calomnies germent sur leur route comme l'herbe des chemins, mais leur amour est une cuirasse impénétrable contre laquelle viennent s'émousser tous les traits. Après dix mois de laborieuses épreuves, tous deux s'échappent de Paris, chaque année, pour venir puiser de la patience et du courage à la Brichaie. Là, près du tombeau de Marc et du duc de Saint-Alofe, ils retrempent leurs âmes dans la solitude et amassent des forces pour retourner dans la mêlée. Françoise, dont le fils grandit, chante alors du matin au soir, et le vieux Brousmiche croise les mains lorsqu'il les voit passer, en répétant que ce sont des saints. Mais après avoir puisé des forces dans la retraite, tous

deux repartent à l'heure indiquée. Semblables à ces plongeurs qui, revenus sous le ciel pour respirer, s'enfoncent de nouveau dans l'abîme, tous deux rentrent dans la Babylone où les attendent les mêmes sarcasmes; généreux réprouvés d'un monde pour lequel ils sont près de mourir comme le Christ en disant : « Pardonnez-leur, mon père, car ils ne savent ce qu'ils font ! »

Quant à madame la comtesse de Luxeuil et à M. de Chanteaux ce sont toujours des élus dont le nom se trouve inscrit en tête de toutes les œuvres pieuses; Marquier vient d'arriver à la députation, et l'on parle du mariage de mademoiselle Clotilde avec M. Van Kroft, auquel un journal a dernièrement décerné le titre de *Mécène de l'Escaut.*

FIN.